


ALBERT LE JEUNE

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

SAINTE-BEUVE

PAR

G. MICHAUT

SAINTE-BEUVE

VOLUMES DE LA COLLECTION DÉJÀ PARUS

DANS L'ORDRE DE LA PUBLICATION

Agrippa d'Aubigné, par S. Rocheblave.
Balzac, par Émile Faguet.
Beaumarchais, par André Hallays.
Bernardin de Saint-Pierre, par Arvède Barine.
Boileau, par G. Lanson.
Bossuet, par Alfred Rébelliau
Calvin, par Bossert.
Chateaubriand, par de Lescure.
Chénier (André), par Em. Faguet.
Corneille, par Gustave Lanson.
Cousin (Victor), par Jules Simon.
D'Alembert, par Joseph Bertrand.
Descartes, par Alfred Fouillée.
Diderot, par Joseph Reinach.
Dumas (Alexandre), père, par Hippolyte Parigot.
Fénelon, par Paul Janet.
Flaubert, par Émile Faguet.
Fontenelle, par Laborde-Milaà.
Froissart, par Mary Darmesteter-
Gautier (Théophile), par Maxime du Camp.
Guizot, par A. Bardoux.
Hugo (Victor), par Léopold Mabilleau.
La Bruyère, par Paul Morillot.
Lacordaire, par le comte d'Haussonville.
La Fayette (Madame de), par le comte d'Haussonville.
La Fontaine, par Georges Lafenestre.
Lamartine, par R. Doumic.
La Rochefoucauld, par J. Bourdeau.
Lesage, par Eugène Lintilhac.
Maistre (Joseph de), par Georges Cogordan.
Malherbe, par le duc de Broglie.
Marivaux, par Gaston Deschamps.
Mérimée, par Augustin Filon.
Mirabeau, par Edmond Rousse.
Molière, par G. Lafenestre.
Montaigne, par Paul Stapfer.
Montesquieu, par Albert Sorel.
Musset (A. de), par Arvède Barine.
Pascal, par Émile Boutroux.
Rabelais, par René Millet.
Racine, par Gustave Larroumet.
Ronsard, par M. J. Jusserand.
Rousseau (J.-J.), par Arthur Chuquet.
Royer-Collard, par E. Spuller.
Rutebeuf, par Clédat.
Sainte-Beuve, par G. Michaut.
Saint-Simon, par Gaston Boissier.
Sand (George), par E. Caro.
Sévigné (Madame de), par Gaston Boissier.
Staël (Madame de), par Albert Sorel.
Stendhal, par Édouard Rod.
Thiers, par P. de Rémusat.
Turgot, par Léon Say.
Vauvenargues, par Maurice Paléologue.
Vigny (Alfred de), par Maurice Paléologue.
Villon (François), par G. Paris.
Voltaire, par G. Lanson.

Chaque volume in-16 br. . . . . . 4 fr.

613-21. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 6-21.

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

SAINTE-BEUVE

PAR

G. MICHAUT

LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1921

SAINTE-BEUVE

CHAPITRE I

ORIGINES ET FORMATION PREMIÈRE

Je suis l'esprit le plus brisé et le plus rompu aux métamorphoses. J'ai commencé franchement et crûment par le XVIIIe siècle le plus avancé, par Tracy, Daunou, Lamarck et la physiologie : là est mon fond véritable. De là je suis passé par l'école doctrinaire et psychologique du *Globe*, mais en faisant mes réserves et sans y adhérer. De là, j'ai passé au romantisme poétique et par le monde de Victor Hugo, et j'ai eu l'air de m'y fondre. J'ai traversé ensuite ou plutôt côtoyé le Saint-Simonisme, et presque aussitôt le monde de Lamennais, encore très catholique. En 1837, à Lausanne, j'ai côtoyé le Calvinisme et le Méthodisme et j'ai dû m'efforcer à les intéresser. — Dans toutes ces traversées, je n'ai jamais aliéné ma volonté et mon jugement (hormis un moment, dans le monde de Hugo et par l'effet d'un charme), je n'ai jamais engagé ma croyance, mais je comprenais si bien les choses et les gens que je donnais *les plus grandes espérances* aux sincères qui voulaient me convertir et qui me croyaient déjà à eux. Ma curiosité, mon désir de tout voir, de tout regarder de près, mon extrême plaisir à trouver le vrai relatif de chaque chose et de chaque organisation m'entraînaient à cette série d'expériences, qui n'ont été pour moi qu'un long Cours de physiologie morale.

C'est ainsi que, vers la fin du règne de Louis-Philippe, Sainte-Beuve esquissait sa biographie

psychologique. Ailleurs, vers la fin du second Empire, il résumait ainsi sa biographie de critique littéraire :

J'ai beaucoup écrit, on écrira sur moi, on fera ma biographie, et les critiques chercheront à se rendre compte de mes ouvrages fort différents ; je veux leur épargner une partie de la peine et leur abréger la besogne, en expliquant ma vie littéraire, telle que je l'ai entendue et pratiquée.

J'ai mené assez volontiers ma vie littéraire avec ensemble et activité, selon le terrain et l'heure, avec tactique en un mot, comme on fait pour la guerre. — Je ne parle ici que de ma critique.

De 1825 à 1827, au *Globe* ; ce ne sont que des essais sans importance : je ne suis pas encore officier supérieur, j'apprends mon métier.

En 1828, j'entame ma première campagne, toute romantique, par mon *Ronsard* et mon *Tableau du XVIe siècle*.

En 1829, je fais ma campagne critique à la *Revue de Paris* ; toute romantique également.

En 1831, et pendant près de dix-sept ans, je fais ma critique de la *Revue des Deux Mondes*, une longue campagne avec de la polémique de temps en temps et beaucoup de portraits analytiques et descriptifs ; — une guerre savante, manœuvrière, mais un peu neutre, encore plus défensive et conservatrice qu'agressive (*Les Portraits littéraires*, pour la plupart et les *Portraits contemporains* en sont sortis).

Cette longue suite d'opérations critiques est coupée par mon expédition de Lausanne en 1837-1838, où je fais *Port-Royal* et le bâtis entièrement, sauf à ne le publier qu'avec lenteur. C'est ma première campagne comme professeur.

En 1848, je fais ma campagne de Liége (de Sambre-et-Meuse, comme me le disait Quinet assez gaiement), ma seconde comme professeur : de là sortent *Chateaubriand et son groupe*, publié plus tard.

En 1849, j'entreprends ma campagne des *Lundis* au *Constitutionnel*, trois années, et je la continue un peu moins vivement depuis au *Moniteur*, pendant huit années.

Elle est coupée par ma tentative de professorat au *Collège de France*, une triste campagne où je suis empêché dès le début, par la violence matérielle : il en sort pourtant mon *Etude sur Virgile*.

Je répare cette campagne manquée par quatre années de

professorat à l'*École Normale*; mais ç'a été une entreprise toute à huis clos, quoique très active. Je n'en ai rien tiré jusqu'ici (ou très peu) pour le public.

Je recommence en septembre 1861, plus activement que jamais, une campagne de *Lundis* au *Constitutionnel*, en tâchant de donner à celle-ci un caractère un peu différent de l'ancienne. — *En avant!* Un dernier coup de collier; *En avant!*

Toutes ces campagnes et expéditions littéraires veulent être jugées en elles-mêmes et comme formant des touts différents.

Plus tard, et à deux reprises, dans les dernières années de sa vie, il a « donné le canevas le plus exact de sa biographie et de sa bibliographie ». (*Ma Biographie*, dans *Nouveaux Lundis*, XIII.)

Tous ces textes sont d'une importance capitale. Mais, ce qu'ils nous apprennent surtout, c'est comment Sainte-Beuve s'est vu lui-même et comment il a voulu être vu par ses lecteurs : il est clair qu'on ne saurait attendre de sa part le jugement ou même le témoignage impartial d'un tiers désintéressé. D'ailleurs, quelle que fût sa bonne foi, il s'est — comme nous tous — fait illusion sur sa vie; parfois même, il s'est mépris. Sans négliger donc ces déclarations expresses qu'il a rédigées pour le public, il faut surtout chercher à le connaître par les confidences immédiates ou rétrospectives, voulues ou inconscientes, rassemblées ou éparses, qu'il a laissé échapper à tous moments dans sa correspondance, dans ses poésies, dans ses romans, dans ses articles ou ses livres d'histoire morale ou de critique, et aussi par les témoignages de ses contemporains, amis ou adversaires. La pleine intelligence de son œuvre est à ce prix. Car ce critique-né ne fut critique

qu'en dépit de lui-même. Il ne s'y est résigné d'après de longs efforts pour acquérir la gloire en d'autres genres ; en sorte que sa méthode s'est faite en lui presque à son insu : à mesure qu'il subissait l'influence des divers milieux qu'il traversait, à mesure qu'évoluaient ses doctrines et son goût, à mesure enfin que des essais nombreux et variés lui découvraient à lui-même sa tendance foncière et la nature de son esprit.

Charles-Augustin Sainte-Beuve est né le 23 décembre 1804 (2 nivôse an XIII) à Boulogne-sur-Mer. Son père[1], Charles-François, directeur de l'octroi, puis contrôleur principal des droits réunis en cette ville, était Picard ; sa mère, Augustine Coilliot, « d'une vieille famille bourgeoise de la basse-ville, bien connue », était fille d'une Anglaise et d'un « marin de Boulogne. » On s'est demandé, — question sans doute insoluble, — s'il ne doit pas à ces hérédités entre-croisées certains traits de son esprit : à l'ascendance picarde, une tendance colérique et un bon sens positif ; à l'ascendance anglaise, son amour de la poésie intime et familière ; à l'ascendance boulonnaise, « ces qualités sagaces, modérées, lucides et circonscrites à la fois », qu'il reconnaît en son compatriote Daunou et que précisément, — non sans faire peut-être un retour sur

1. Il s'appelait *de* Sainte-Beuve. La particule sous l'ancien régime n'était nullement un signe de noblesse ; par prudence néanmoins, il la supprima pendant la Révolution. Quoique des pièces officielles (notamment l'acte de décès de son père) eussent permis au critique de la reprendre, il s'en abstint : « n'étant pas noble, il n'a pas voulu se donner l'air de l'être. »

lui-même, — il explique par la persistance du « vieux fonds boulonnais. »

Charles-François aimait les lettres. Sainte-Beuve qui tenait de lui son écriture, — au point qu'on a cru du fils des notes inscrites par le père sur un *Almanach des Muses*, — aimait à se flatter qu'il lui devait aussi son amour de la littérature.

A sa mère, Sainte-Beuve croyait devoir « un fonds de constitution solide, saine, avec un coin de fermeté et de décision critique ». On nous raconte qu'il était son vivant portrait, qu'il avait comme elle un esprit d'ordre et de prudence ménagère poussé jusqu'à la minutie, et que, si de brusques colères, ses « bourrasques », troublaient parfois sa douceur ou sa courtoisie coutumières, c'est que sa mère n'était pas toujours « commode ».

Tout cela est possible. Il est possible aussi que les traits essentiels de son caractère, son sérieux précoce, sa mélancolie tour à tour ou à la fois mystique et sensuelle, sa régularité méthodique et réfléchie, ce qu'il appelle son « habitude prématurée de vieillesse », soient explicables en partie par l'âge même de ses parents : tous deux s'étaient mariés tard et n'ont rien pu lui transmettre de leur jeunesse disparue. Il est possible encore qu'il faille plutôt reconnaître ici l'influence de l'éducation qui lui fut donnée. Une sœur de son père, veuve elle-même, vint vivre avec sa mère, pour l'élever. Ces femmes un peu âgées, attristées par leur deuil, jouissant, à elles deux, de ressources modestes, qui le couvaient avec des soins infinis, qui s'efforçaient (la tante surtout, semble-t-il) de maintenir vivante en

lui la mémoire du père qu'il n'avait pas connu, n'étaient évidemment pas à même de lui assurer la vie riante dont l'enfance a besoin. Elles ont, sans le vouloir, développé à l'excès ce qu'il avait déjà de trop féminin en lui : enfant sensible, timide et même peureux, il s'enfonçait dans les rêves, plutôt qu'il ne s'ouvrait à l'avenir.

Lorsque, plus tard, on a reproché, — assez sottement, — à Sainte-Beuve qu'à se faire le tenant de la libre pensée il manquait à la piété filiale ou du moins familiale, il a protesté avec véhémence. Selon lui, son enfance se serait passée « dans les souvenirs et la société du premier Empire, qui n'avait certes rien de dévot » ; si sa mère et sa tante « allaient à la messe le dimanche et communiaient peut-être une fois l'an », il « ne s'en est jamais aperçu » ; sa mère, ayant à choisir entre deux maisons d'éducation rivales, l'une « toute laïque », celle de M. Blériot, et l'autre « toute ecclésiastique », eut « grand soin » de le mettre dans la première; dans ses promenades avec un ami d'enfance, le futur abbé Barbe, lorsqu'ils discutaient sur les plus graves problèmes, « Barbe tenait pour la croyance, pour la tradition », mais lui « était rationaliste et plaidait l'opinion contraire ». C'est là une illusion. Dans *Volupté*, dans les *Consolations*, dans *Joseph Delorme*, Sainte-Beuve avait avoué ou même proclamé la ferveur religieuse de sa première enfance. Et ses lettres de 1819 et 1820 à l'abbé Barbe confirment irréfutablement ces confidences. La pension « toute laïque » de M. Blériot ne laissait donc pas de donner une éducation chrétienne (nous sommes sous la Restauration); et

ses deux mères, quoi qu'il en dise, n'étaient donc pas si éloignées du monde dévot » et si en défiance contre lui. La chose n'est pas de celles qu'on peut négliger. La pieuse enfance de Sainte-Beuve explique les velléités religieuses qu'il a eues à d'autres époques de sa vie, avec une sincérité si évidente; elle explique et les *Consolations* et *Volupté* et *Port-Royal*; elle explique enfin l'intelligence pénétrante qu'il a montrée en tant d'endroits des émotions religieuses, en un temps même où il ne les partageait plus.

Sainte-Beuve a aussi une certaine tendance à se présenter à nous comme un « Girondin de naissance » : c'était là, selon lui, le groupe politique auquel se fût rattaché son père, s'il eût pris parti, sous la Révolution. Mais son père n'a point pris parti : il semble avoir été surtout anti-jacobin. Sa mère, qui naturellement ne s'occupait point de politique, avait gardé un souvenir effrayé des excès de la Terreur; elle lui en avait transmis la « tradition orale ». Liée avec les représentants qu'avait à Boulogne le « parti royaliste et religieux », elle l'amena un jour à un dîner où il rencontra le journaliste Michaud, — qui n'a rien du girondin. Enfin, quand il écrit à l'abbé Barbe, il prend mille précautions pour insinuer que sa foi en la légitimité diminue. Il a donc été plus royaliste qu'il ne veut bien s'en souvenir; en tout cas, il a été prévenu dès ses premiers ans contre les violences et les excès des partis avancés. Ainsi s'expliquent certaines attitudes politiques qu'on lui a tant reprochées et surtout son ralliement à l'Empire : il voulait avant

tout l'ordre et la sécurité, parce qu'il se souvenait trop des scènes que sa mère lui avait racontées et qu'il en avait gardé tout au fond de lui-même une impression profonde.

A l'institution Blériot, Sainte-Beuve fit des études brillantes, et aussi un peu rapides : à treize ans et demi, il avait achevé sa rhétorique. Mais on ne lui avait pas enseigné le grec qu'il brûlait d'apprendre, et il sentait les lacunes de cette éducation hâtive et provinciale. Il obtint de sa mère que, malgré l'étroitesse de sa fortune, elle l'envoyât à Paris refaire ses humanités. Elle le mit à l'institution Landry, d'où il suivit les cours du collège Charlemagne, en troisième, en seconde, en rhétorique (avec Dubois), puis du collège Bourbon, en une deuxième rhétorique et en philosophie (avec Damiron). Dans toutes ces classes il obtint de grands succès : un de ses maîtres, Pierrot, a conservé plus de 50 de ses discours français ou latins dans un recueil scolaire ; et il triompha au Concours général, sinon en français (on trouva qu'il avait trop « dramatisé »), du moins en histoire et en vers latins ; à l'issue de sa philosophie, il reçut même du grand-maître, avec un autre de ses camarades, une médaille exceptionnelle. Il a donc été un « fort en thème » ; les traces de sa formation classique se reconnaîtront en lui jusqu'à la fin : il a toujours été un humaniste, et s'est volontiers piqué de l'être.

Mais, bien plus importante que celle du collège est l'éducation qu'il s'est donnée à lui-même et qu'il est allé chercher au dehors. Ses carnets de jeunesse, dont on a conservé quelques-uns, attestent qu'il fai-

sait de vastes et attentives lectures. Il ne se bornait pas à l'étude assidue des classiques; mais, autant qu'il était en lui, se tenait au courant de la littérature contemporaine. « On nous laissait assez libres, à la pension Landry, dit-il, de lire tout ce que nous voulions.... Nous lisions les nouveaux livres tout haut en récréation. » Parmi ces livres nouveaux, au moins pour lui, trois surtout semblent avoir excité son admiration : les *Messéniennes*, dont il était « fou », partageant en cela l'illusion de tant de ses contemporains; les *Méditations*, qui soulevèrent « l'enthousiasme », le « transport » de tous ceux de son âge ambitieux, comme lui, de « faire des vers » et leur firent sentir « le contre-coup d'une révélation »; *René* enfin, dont il écrivait le 25 mai 1820 : « J'ai lu *René* et j'ai frémi. Je ne sais si tout le monde a reconnu dans ce personnage quelques-uns de ses traits; pour moi, je m'y suis reconnu tout entier, et ce souvenir, lorsque j'y pense, seul à la clarté de la lune ou dans les ombres de la nuit, me jette dans une mélancolie profonde, à laquelle je ne tarderais pas à succomber, si elle était continuelle et si quelque importun ne venait fort à propos m'arracher à ces sombres et funestes délices que je savoure. » Il était curieux aussi d'histoire et surtout de l'histoire de la Révolution, parcourant les mémoires qu'ont écrits les témoins de ce grand événement et, avec un scepticisme, ou du moins un sens critique précoces, soulignant déjà quelles incertitudes laissent les dépositions contradictoires des contemporains sur les mêmes faits, tour à tour expliqués de façons opposées.

Comme il était la gloire de sa pension et qu'on le jugeait fort raisonnable, on le traitait en « grand garçon », en « petit homme » ; on lui accordait « une grande liberté parce qu'il n'en abusait pas. » Sur les conseils peut-être de M. Landry, mathématicien, philosophe et « esprit libre », il allait tous les soirs à l'Athénée suivre les cours de physiologie, de chimie, d'histoire naturelle, de Magendie, Robiquet, Blainville ; il y entendait des lectures littéraires ; il y prenait connaissance des « brillants travaux de Cabanis », des « analyses rigoureuses et en apparence définitives de Tracy », auquel il fut présenté. A ce régime, ses premières convictions ne tinrent guère. Il commença par s'enthousiasmer pour les opinions généreuses des maîtres libéraux et spiritualistes qu'il entendait au collège, et il osa laisser deviner à son ami Barbe qu'il était choqué des excès des ultras et ne pouvait plus admettre leurs principes de gouvernement. Sa religion, à son tour, fut ébranlée, et, l'éclectisme ne satisfaisant point sa logique juvénile, il s'émancipa totalement : « en faisant sa philosophie sous M. Damiron, il n'y croyait guère ». C'est pour cette période de sa vie que sa profession de foi philosophique est pleinement exacte : il en était « franchement et crûment » au XVIIIe siècle « le plus avancé, à Tracy, Daunou, Lamarck et la physiologie ». Il a dit, quelque temps après, de son second lui-même, de Joseph Delorme : « Abjurant les simples croyances de son éducation chrétienne, il s'était épris de l'impiété audacieuse du dernier siècle, ou plutôt de cette adoration sombre et mystique de la nature, qui, chez Diderot et

d'Holbach, ressemble presque à une religion. La morale bienveillante de d'Alembert réglait sa vie.... Un amour infini pour la portion souffrante de l'humanité et une haine implacable pour les puissants de ce monde partageaient son cœur : l'injustice le suffoquait et faisait bouillir son sang ». L'on ne peut guère douter qu'ici il ne se soit peint lui-même.

Cette révolte orgueilleuse, âcre et sombre, attristait sa pensée. D'autres causes le troublaient encore. Les premières agitations de sa sensualité éveillée, des peines sentimentales dont il ne s'est expliqué qu'obscurément, un sentiment cuisant qu'il n'avait ni la beauté physique, ni l'élégance aristocratique, ni la distinction de manières, ni la fortune, des héros de roman qu'il admirait le plus, étreignirent son cœur; et il s'enfonça, avec une sorte de délectation mauvaise, dans ce stoïcisme chagrin qu'il a plus tard décrit avec tant de pénétration. Ajoutons à cela qu'il lui fallut prendre un parti pour son avenir. Il a dit une fois « qu'il avait un goût décidé pour l'étude de la médecine »; mais, cent fois ailleurs, il a dit qu'il avait bien plutôt la vocation littéraire et qu'il ne s'est voué à la médecine que par prudence et par raison. Il fallait vivre; la fortune maternelle était médiocre, les temps troublés : « que faire d'une lyre en ces jours d'orage? La lyre fut brisée » ; et il n'est pas douteux que ce sacrifice coûta beaucoup au jeune homme.

Il se fit donc inscrire à l'École de Médecine, pour la rentrée de 1829. Sa mère et sa tante vinrent alors habiter Paris et il logea chez elles. Il fut externe à l'hôpital Saint-Louis, « *roupiou* sous

Dupuytren »; il aimait à raconter qu'il avait un jour rempli les fonctions d'un interne absent. Pendant trois années, il poursuivit ses études de physiologie. Elles ne lui ont pas été inutiles. « C'est à la médecine, disait-il au Sénat, le 19 mai 1868, que je dois l'esprit de philosophie, l'amour de l'exactitude et de la réalité physiologique, le peu de bonne méthode qui a pu passer dans mes écrits même littéraires ». Il plaidait une cause, ce jour-là; je ne crois pas cependant qu'il ait exagéré. Le premier de tous les critiques, il a tenu compte du tempérament des écrivains, de leur hygiène, de leurs maladies, et tâché d'expliquer par là, — en partie au moins, — leur vie et leur œuvre.

Comme toujours, malléable et docile aux influences, (quitte à se déprendre et à se reprendre plus tard), Sainte-Beuve s'adapta vite à son milieu de carabins. Son matérialisme s'y confirma; ses tendances girondines s'affirmèrent, ardentes et passionnées; il s'accommoda sans peine aux mœurs libres de ses camarades et se livra au plaisir. Mais le plaisir ne le rendit point heureux. L'incertitude de son avenir, sa philosophie sans espérance, le sentiment de ses faiblesses sensuelles, l'emplissaient de dégoût et il éprouva d'amers découragements. Il en prenait comme confidents deux hommes plus âgés que lui, son compatriote Daunou et son ancien professeur Dubois. L'oratorien défroqué sapait doucement en lui ce qu'il pouvait lui rester de scrupules ou de velléités religieuses, mais par là même, contribuait à augmenter l'espèce de mélancolie Lucrétienne qui le tourmentait. L'universitaire lui montrait une bienveillance,

accueillante, mais n'avait rien à lui offrir qui pût calmer son âme désenchantée. Tous deux, sentant qu'il n'était point dans sa voie et reconnaissant en lui une vocation qu'il avait tâché d'étouffer, l'aidèrent par leurs conseils à quitter la médecine pour la littérature. Ce sont eux qui l'ont remis dans son véritable chemin. Il est permis cependant de croire qu'il y fût revenu de lui-même : il avait trop l'amour des belles-lettres.

CHAPITRE II

SAINTE-BEUVE AU « GLOBE »

Destitué pour manifestations libérales dans le cours même de l'année où il avait Sainte-Beuve pour élève, Paul Dubois entendit user de son indépendance reconquise pour soutenir les idées qui lui étaient chères. Avec Pierre Leroux, Jouffroy, Damiron, Charles Magnin, Louis Vitet, Charles de Rémusat, Duvergier de Hauranne, d'autres encore, il fonda *le Globe*. Son intention était d'en faire un journal politique. Les lois sur ou contre la Presse ne lui permirent que de le présenter d'abord comme un « journal littéraire » (1824). Dès qu'il le put (1826), il en fit un « recueil philosophique et littéraire », et c'est seulement en 1828 qu'il eut enfin le droit de le donner comme « recueil *politique*, philosophique et littéraire ». Mais, dès le début, en dépit des entraves de la censure, sa tendance en politique même n'était ni cachée ni douteuse.

Organe de ceux qu'on a plus tard appelés les « Doctrinaires », *le Globe* se proposait de défendre le vrai libéralisme. Acceptant sans enthousiasme, par

raison, par prudence, par haine des violences et des désordres, la situation de fait, la royauté rétablie, il représentait l'opposition constitutionnelle. Il réclamait l'application la plus loyale et la plus large de la Charte et le libre jeu des institutions parlementaires, célébrait les principes et les conquêtes de la Révolution, combattait la politique des « ultras » et les excès du pouvoir des ministres. Philhellènes, admirateurs du régime anglais, ses rédacteurs étaient comme des Girondins ralliés.

Sur le terrain religieux, *le Globe* était plus hardi, se sentant plus libre : il est facile, en pareille matière, de dissimuler la polémique en lui donnant l'apparence d'une discussion d'idées pures. Quoique le journal « admit toutes les croyances possibles et même jusqu'à l'athéisme dans son sein », la plupart des collaborateurs en étaient spiritualistes et déistes. Tous du moins considéraient avec une assurance paisible que le christianisme, — ou plutôt le catholicisme, — était fini : « La philosophie est tranquille;... elle se dit avec sécurité : Il n'y a plus de Vatican ». *Le Globe* se serait donc volontiers borné à contempler avec indifférence ces « derniers efforts d'une église constituée qui passe à l'état de secte et rentre sous la loi commune des écoles philosophiques ». Mais les progrès de l'ultramontanisme l'inquiétaient : c'était même avec l'intention de combattre Lamennais et *le Mémorial catholique* qu'il s'était fondé. En même temps, il luttait contre les tenants du XVIIIe siècle, idéologue, « sensualiste » et matérialiste : contre les voltairiens, qui auraient volontiers ressuscité les anciens arrêts des

parlements, et fait distribuer les sacrements par autorité de justice : il était « juste-milieu ». C'est que, tout dévoué à Cousin, il était éclectique ; et même l'éclectisme était pour lui plus qu'une philosophie : une sorte de révélation nouvelle, une véritable religion. Et les Damiron ou les Jouffroy s'y faisaient les apôtres dévots de cet évangile universitaire.

En littérature, l'attitude du *Globe* était plus originale encore et sa situation plus singulière. La plupart des hommes marquants dans le parti libéral, ennemis de l'autorité et de la tradition en matière politique et religieuse, professaient, dans les lettres et dans les arts, le conservatisme le plus étroit : ils ne juraient que par Boileau et par les « règles ». Les « Globistes » au contraire, conséquents avec eux-mêmes, étaient pour la liberté en tous les domaines. Ils combattaient donc avec ardeur en littérature ceux qui, en politique ou en philosophie, étaient leurs amis, ou du moins leurs alliés. Pleins d'admiration pour nos grands auteurs du XVIIe siècle, ils raillaient leurs imitateurs dégénérés et serviles, les néo-classiques de la décadence, la timidité de leur goût, leurs conventions étroites, leur routine, leur respect superstitieux des modèles et de ces fameuses « règles » reçues, les corps littéraires où ils s'étaient comme retranchés, l'Athénée et l'Académie. « L'art doit être libre, proclamaient-ils, et libre de la manière la plus illimitée » ; « le goût en France attend son Quatorze Juillet. » Cette liberté seule permettra aux écrivains de répondre au goût, au besoin de vérité qui se manifeste de toutes parts :

qu'ils étudient la nature pour retrouver le vrai sous les formes convenues qui le couvrent ; qu'ils étudient l'histoire pour le retrouver dans le temps ; qu'ils étudient les littératures étrangères pour le retrouver dans l'espace ; qu'en tous les genres, — mais surtout au théâtre, car là plus qu'ailleurs « il y a des préjugés à combattre et des résistances à vaincre », — ils en arrivent enfin à ne dépendre que de la réalité, à être originaux. Ce sont là les doctrines générales du romantisme, et *le Globe* apparut à l'origine comme le défenseur de cette théorie nouvelle. Mais il y avait pour lui un vrai et un faux romantisme, — ou plutôt un bon et un mauvais. Et le mauvais, c'était celui qui pour nous est le seul. C'était le Cénacle, royaliste et catholique ; c'était la *Muse Française*, avec sa mysticité, sa mélancolie « vaporeuses » ; c'était toute cette école, méprisante pour Racine et Voltaire, engouée sans nuances et sans réserves de Gœthe, de Schiller, de Shakespeare, qui se faisait (pensait-il) un jeu de transgresser les lois du langage et les principes du goût. Toujours « juste-milieu », partisan de la liberté, non de la licence, en art comme en tout le reste, le journal réagit vivement, voire violemment, contre eux et combattit leurs excès : affectant de traiter sur le même pied les Lamartine, les Hugo, les Vigny et... les d'Arlincourt, il admettait bien Mme de Staël et Chateaubriand ; mais disait à la littérature : Tu n'iras pas plus loin.

C'est au moment où *le Globe* se fondait avec un tel programme que Sainte-Beuve confia ses peines et ses aspirations, péniblement refoulées, à son ancien professeur, Paul Dubois en fut touché. Il

encouragea le jeune homme à persévérer dans les études qui lui promettaient un avenir assuré; mais il lui proposa en même temps de collaborer au journal naissant. Assurément la place ainsi offerte était modeste et la tâche assignée, — rédiger des comptes rendus d'ouvrages historiques et littéraires, — ne pouvait donner entière satisfaction au poète que Sainte-Beuve croyait être. Mais enfin, c'était entrer dans la littérature, quoique par une porte basse; c'était s'ouvrir un chemin étroit, mais qui pouvait s'élargir; si les doctrines du *Globe* n'étaient pas tout à fait les siennes, elles en étaient du moins très voisines; d'ailleurs, en l'admettant à cette « école doctrinaire et psychologique », on ne lui interdisait pas de « faire ses réserves », on ne lui demandait pas d'y adhérer. Il accepta.

Il commença, sous la direction de Dubois, par « apprendre son métier ». Il suivit d'abord « dans des esquisses géographiques, mais littéraires et pittoresques sans recherche, les événements quotidiens de cette guerre de l'Indépendance que racontaient les grands journaux politiques et dont le récit était interdit au *Globe* à cause de son caractère purement littéraire ». Puis il fut chargé des comptes rendus sommaires qui formaient au journal la rubrique *Petite revue littéraire*. Il risqua quelques articles de critique proprement dite. Et un jour enfin, Dubois lui dit : « Maintenant vous savez écrire et vous pouvez aller seul ».

Beaucoup des articles de Sainte-Beuve au *Globe*, — les plus importants, — ont été recueillis dans les *Premiers Lundis*. On y voit que, sur la plupart des

points, il s'accordait sans trop de peine avec ses collaborateurs. Il eut peu d'occasions d'aborder la politique. Quand il en dit par hasard quelques mots, il apparaît libéral, enthousiaste de la Révolution, philhellène, admirateur de l'Angleterre, volontiers disposé à critiquer les abus du régime, les vices ou les ridicules en crédit, en un mot opposant, mais non révolté. — Il s'est associé avec empressement à la campagne anti-ultramontaine, ou même anti-catholique de Dubois et de Jouffroy. Il est plein de dédain pour le surnaturel invoqué par Bossuet dans son *Discours sur l'Histoire universelle* ; il s'impatiente contre le « mysticisme » de Lamartine ; il combat violemment en Mme de Genlis l'adversaire du XVIIIe siècle ; sévère pour les « jongleries philosophiques », les « confessions et communions dérisoires » de Voltaire, il le loue de ses luttes contre « le fanatisme religieux », et proclame que son nom et celui des philosophes ses amis « restent des cris de ralliement » : « Les voilà, s'écrie-t-il, redevenus nos chefs, nos contemporains. » En revanche, il se garde avec un soin jaloux de donner des gages à l'éclectisme. Au milieu de tous ces spiritualistes, il se déclare, en des conversations intimes, toujours fidèle à son matérialisme de carabin. Il dit même « matérialisme tranquille », soit qu'en effet il eût fini par trouver le calme en une austère résignation aux lois de la Nature, soit plutôt, — car la crise religieuse par laquelle il passera bientôt après et les tristesses de Joseph Delorme nous inclineraient à le croire, — qu'il se tînt sur la défensive et voulût décourager les convertisseurs :

c'est au catholique Victor Pavie qu'il faisait cette profession de foi. — En littérature, au contraire, Sainte-Beuve se trouvait entièrement d'accord avec ceux qui l'entouraient. Plein de mépris pour les règles vieillies, les conventions surannées, les recettes, des pâles imitateurs de nos classiques, un Baour-Lormian par exemple, il conservait pour les écrivains de notre « grand âge littéraire » l'admiration la plus vive. Il célébrait le génie non seulement de Corneille, de Molière et de La Fontaine, mais encore de Racine, il osait même louer Boileau! Mais il n'en concluait pas qu'on les dût imiter servilement : il estimait bon de suivre son siècle, d'exprimer les idées nouvelles ou les nouveaux sentiments, de ne pas se « condamner à l'immobilité ». En revanche, s'il blâmait « l'esprit de routine, esprit superstitieux et timide », il ne s'élevait pas moins vivement contre « cette indiscrète manie d'innover, qui fait regarder à quelques écrivains le bon sens comme une mode surannée, la propriété, la correction et la pureté du style comme des ornements superflus...., qui leur fait prendre enfin pour un perfectionnement digne d'être applaudi la bizarrerie des idées et la barbarie du langage ». Ces « quelques écrivains », ce sont les collaborateurs de la *Muse française*. C'est Vigny, dont Sainte-Beuve juge le *Cinq-Mars* avec sévérité. C'est même Lamartine; car Sainte-Beuve semble oublier un peu l'émotion profonde qu'avait produite sur son âme juvénile la poésie des premières *Méditations*. Il va jusqu'à le sacrifier à Béranger, le vrai « poète érotique », le Parny de notre âge ». On peut

supposer qu'en cela le jeune critique se laissait influencer par ses raisonnables et rationalistes amis du *Globe*; mais on peut croire aussi que des préventions philosophiques et politiques altéraient la sérénité de son jugement. « J'y étais assez antipathique (au romantisme du Cénacle)..., assura-t-il plus tard, *à cause du royalisme et de la mysticité*, que je ne partageais pas. »

S'il est curieux, de connaître ainsi, par les *Premiers Lundis*, les doctrines de Sainte-Beuve à ses débuts dans la vie et dans les lettres, il est bien plus intéressant encore « d'y suivre ses tâtonnements et ses commencements » de critique littéraire. Autour de lui, on lui proposait comme modèle le brillant professeur qui attirait à ses cours d'éloquence en Sorbonne une foule enthousiaste. « *Le Globe*, par M. Dubois et quelques autres, épousait tout à fait M. Villemain et paraissait s'entendre avec lui sur la mesure des renouvellements et le maintien de l'art. »

Pourtant Sainte-Beuve, — qui assistait à ces cours, qui les admirait, qui connaissait personnellement Villemain, — ne subit pas immédiatement son influence. Il faut reconnaître d'ailleurs que ses tout premiers articles ne lui permettaient ni de manifester sa conception de la critique et de la méthode, ni même de montrer qu'il en eût une personnelle. C'étaient de petits morceaux politiques et d'actualité (histoire et géographie des îles grecques où l'on se battait) ou de très sommaires comptes rendus, comme ceux qu'on peut lire de nos jours sur la couverture de la *Revue des Deux Mondes* ou de la

Revue de Paris. Mais, dans les suivants mêmes, on ne le voit pas marcher sur les traces de Villemain. Ils « portaient en général sur des ouvrages historiques, sur des mémoires relatifs à la Révolution française, sur des ouvrages aussi de poésie et de pure littérature ». — encore ces derniers constituent-ils l'infime exception : Sainte-Beuve alors semble plus soucieux de l'histoire et principalement de l'histoire contemporaine que des lettres proprement dites.

Dans ces ouvrages historiques, ce que Sainte-Beuve étudie, ce n'est ni l'homme, caractère ou talent, ni le mérite littéraire, art, méthode ou procédé, c'est le contenu seul : les faits ou la thèse. Il ne songe qu'à mettre en valeur les renseignements précis, les dépositions des témoins, les « applications positives »; il réclame des auteurs « plus de détails et moins de réflexions », tout ce qui peut satisfaire non point au sentiment esthétique, mais à la « curiosité avide » qui, selon lui, caractérise son temps. Il se borne donc à donner rapidement le plan de l'ouvrage, il l'analyse, il indique à ceux que cela peut intéresser ce qu'ils trouveront et où ils le trouveront. Du style, il s'occupe peu. Il dit bien une fois que « apprécier le mérite littéraire d'un ouvrage quel qu'il soit, c'est d'ordinaire donner l'exacte mesure de sa valeur réelle ». Mais c'est là une théorie en l'air qu'on ne le voit jamais appliquer. Au contraire, il écrira dans son article sur Thiers : « Parlerai-je maintenant de la partie *la moins importante* et aussi la plus faible de l'ouvrage, du style?... » C'est faire vraiment bon marché de

la forme ! Sa critique n'a pas non plus de prétentions philosophiques ou scientifiques. Il se défie des systèmes. Au fatalisme historique, doctrine séduisante, commode, mais décevante, il oppose le cas fortuit, l'accident, le concours chaotique de mille causes insaisissables, et conclut : « ce qu'a de mieux à faire l'historien est de s'en tenir scrupuleusement à l'empirisme d'une narration authentique ». Jusque dans la recherche même des causes immédiates des goûts ou des tendances, chez les peuples, chez les écoles artistiques ou littéraires, il est d'une prudence qui confine à la timidité : à peine ose-t-il soulever la question, bien loin de s'efforcer de la résoudre. Sa critique n'est guère encore que du compte rendu. On dirait qu'il se propose pour modèles les petites notes exactes, précises et sèches, qu'il louera plus tard chez Bayle et chez Daunou : c'est assurément l'exemple et probablement les conseils de ce dernier qui l'influencent alors.

Quand il s'agissait, par exception, d'une œuvre purement littéraire, roman ou poème, Sainte-Beuve était fort empêché. L'analyse ici était insuffisante. Il y ajoutait quelques remarques assez vagues sur le style. Puis, pour asseoir son jugement, il se demandait si l'ouvrage répondait bien aux lois du genre. Seulement, ces lois, au lieu de les tirer, comme l'eût fait un classique, d'Aristote, d'Horace, de Boileau et de leurs disciples, il les tirait soit d'une comparaison entre les œuvres analogues des temps anciens et modernes, de la France et de l'étranger, soit de l'histoire du genre et des goûts ou des

besoins de notre époque. C'était l'ancienne méthode des Marmontel ou des La Harpe, mais rajeunie et comme déguisée.

A défaut d'un système de critique, Sainte-Beuve avait du moins un procédé. En bon élève de rhétorique, en triomphateur des concours généraux, il a le goût des développements bien présentés et bien déduits. Il aime mettre en tête de son article une idée générale, qui embrasse l'idée plus particulière exprimée par l'auteur ou qui permette soit de comprendre soit de juger l'œuvre entière. Parle-t-il des *Mémoires de Mlle Bertin sur la reine Marie-Antoinette*, il commence par caractériser la curiosité contemporaine et par indiquer ce qu'elle cherche dans un volume de ce genre; de *l'Homme du Midi et de l'homme du Nord* par Bonstetten, il expose rapidement la théorie du climat; des *Mémoires sur Voltaire* de Longchamp et Wagnière, il explique les raisons de l'intérêt que ses contemporains continuent à porter au philosophe, etc. A défaut d'idée générale, il donne une vue ou un jugement d'ensemble sur un caractère, une vie, une période. Bref, il s'efforce de son mieux d'élargir la perspective et d'encadrer ses observations de détail. Un souci d'art se mêle à son souci d'information. N'empêche que sa critique reste quelque chose de bien modeste et surtout d'impersonnel. Il fait métier de rapporteur consciencieux, et rien davantage.

Peu à peu, cependant, on voit poindre autre chose. « Mes premiers articles un peu remarquables, a-t-il dit, furent sur l'*Histoire de la Révolution*

de M. Thiers et sur le *Tableau* de la même époque par M. Mignet ». En effet, dans ces deux articles, il franchit les bornes étroites entre lesquelles il se tenait jusqu'alors : dans l'un, il discute la philosophie de l'historien, dans l'autre, la « manière » de l'écrivain. Ainsi atteint-il l'auteur même à travers l'œuvre ; ainsi apparaît un jugement vraiment littéraire, de plus en plus hardi, de plus en plus net, à mesure que Sainte-Beuve se rend mieux compte des avantages que présente cette nouvelle méthode. D'autre part, puisqu'il aime les vues d'ensemble et qu'il se défie pourtant des systèmes, il en arrive tout naturellement à étudier des « milieux » et à y replacer son auteur.

Dubois, cependant, ayant fait la connaissance de Victor Hugo, eut quelque remords de la sévérité excessive que *le Globe* avait montrée jusqu'alors pour le chef du Cénacle. A l'occasion des *Odes et Ballades*, il demanda à Sainte-Beuve un article favorable. Cette étude, publiée en deux fois (2 et 9 janvier 1827), donne l'idée la plus juste de ce qu'était enfin devenue la méthode du critique. Sainte-Beuve décrit le milieu : l'école de la *Muse Française* ; il en recherche les origines, il le dépeint et l'analyse, il en suit l'évolution jusqu'au moment présent ; et, sans y perdre le poète, sans même l'y rattacher trop étroitement, l'y situe. Il résume alors la carrière publique de Victor Hugo et note, chemin faisant, les traits qui caractérisent son esprit et son tempérament même. Il juge avec une sympathie visible, mais sans excès d'indulgence, les *Odes et Ballades* ; et, pour finir, met l'auteur en garde contre ses

défauts. Ainsi la critique n'est plus ni matérielle, ni purement formelle, ni même uniquement esthétique; elle est psychologique : l'œuvre est moins l'objet à connaître qu'un moyen de connaître l'homme qu'elle exprime. Que Sainte-Beuve eût trouvé là sa véritable voie, la preuve en est dans la perfection même avec laquelle il remplit son dessein. « Que M. Hugo, dit-il, en terminant, *se garde surtout de l'excès de sa force*... ; qu'...il approche par degrés de son idéal et consente, s'il le faut, à rester au-dessous plutôt que de le dépasser, ce qui est la pire manière de ne pas l'atteindre. » A vingt-trois ans prédire ainsi l'avenir, n'est-ce point prouver qu'on a tous les dons du psychologue, et qu'on est comme prédestiné par un décret nominatif de la Providence à écrire plus tard les *Lundis*?

Il a pu y avoir plus tard entre Dubois et Sainte-Beuve de la froideur ou même une rupture violente, — on sait le fameux duel, et l'épisode héroï-comique du parapluie, dont le critique se couvrit obstinément, « voulant bien être tué, mais ne voulant pas être mouillé ». — l'élève n'en a pas moins reconnu sa dette envers son ancien maître : « Vous êtes de ceux (lui écrivait-il, — après le duel) vers lesquels la pensée se reporte le plus souvent et le plus particulièrement, lorsqu'on se souvient des meilleures et des plus fructueuses années de sa jeunesse : de celles où l'on a acquis ce qu'on ne fait plus ensuite que prolonger et dépenser au dehors ». Il eut une autre dette envers Daunou. En août 1826, l'Académie française mit au concours pour le prix d'éloquence un *Discours sur l'histoire de la langue et de*

la littérature françaises depuis les commencements du XVIe *siècle jusqu'en 1610.* Pour donner à son jeune compatriote l'occasion d'essayer ses forces et de se faire un nom, Daunou lui conseilla de concourir, « en lui promettant le secours de son érudition ». Sainte-Beuve se mit à l'ouvrage. Il ne songeait d'abord qu'à remplir le programme de l'Académie. Mais, quand il eut commencé à étudier la poésie du XVIe siècle, « le sujet lui parut si intéressant et si fécond qu'il n'en sortit pas. Il lui fallut dès lors renoncer au concours; et il s'y résigna sans trop de peine, d'autant plus que les résultats nouveaux auxquels il tenait tout particulièrement, présentés sans leurs développements et leurs preuves, eussent pu sembler bien hasardés et téméraires. » C'est ainsi qu'il entreprit son premier livre d'histoire et de critique littéraire.

Les articles du *Globe*, les recherches pour ce qui devait devenir le *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au* XVIe *siècle*, ne suffisaient pas à occuper toute l'activité de Sainte-Beuve en ces années de fermentation et de fièvre juvéniles. Au collège, il était déjà de ceux qui « voulaient faire des vers »; à l'École de Médecine, il continuait à nourrir la même ambition, et, sans en rien dire à personne, il commença à chanter en secret les émotions de sa vie obscure et de son âme attristée. C'étaient des poèmes « de sentiment tout intime, avec des inexpériences de forme et de style ». Il sentait cette inexpérience; il aurait aimé demander des conseils; mais il n'osait s'ouvrir à ses maîtres du *Globe*, car « vraiment maîtres en fait

d'histoire ou de philosophie ils ne l'étaient point du tout en matière d'élégie »; Daunou ne l'était pas davantage; et Sainte-Beuve ne connaissait aucun jeune poète dont il pût solliciter les avis. Il n'en continuait pas moins à remplir lentement ses rayons de son miel ún peu âcre, avec l'espérance vague de trouver un jour quelqu'un qui en goûterait la saveur. Mais si ses poèmes étaient volontiers désenchantés, voire lugubres, le fait seul qu'il les écrivît atteste déjà que le succès obtenu et le succès attendu rassérénaient son âme. Ce n'est pas au fort de la douleur, c'est quand elle commence à s'atténuer et pour achever de s'en guérir, que les poètes ont coutume de la chanter. — Et voici que le hasard allait précisément l'introduire dans un de ces milieux favorables à l'amitié et à la poésie qu'il désirait trouver, pour y enhardir « sa Muse » et y parfaire ses essais poétiques.

CHAPITRE III

SAINTE-BEUVE AU CÉNACLE
LE « TABLEAU » ET « JOSEPH DELORME »

Victor Hugo avait été d'autant plus sensible aux éloges de Sainte-Beuve, que jusqu'alors *le Globe* ne l'avait pas habitué à tant de sympathie, pour lui-même et pour son groupe. Il alla voir le critique, qui se trouvait être son voisin, rue de Vaugirard. Il ne le rencontra pas. Mais Sainte-Beuve, le lendemain, lui rendit sa visite, l'entendit avec un vif intérêt « exposer ses vues et son procédé d'art poétique », et vite séduit, lui soumit bientôt ses essais de poèmes. Les éloges reçus le conquirent aussitôt à « la branche de l'école romantique dont Hugo était le chef » ; et, comme tous deux, déménageant vers le même temps, se trouvèrent encore voisins, rue Notre-Dame-des-Champs, « une vive intimité s'ensuivit. » Sainte-Beuve fut du Cénacle. Dans ce salon de Nodier, à l'Arsenal, — auquel il a reproché plus tard, l'ingrat ! de n'avoir été précisément qu'un salon, — avec Hugo, Vigny, Émile et Antony Deschamps, le sculpteur David d'Angers, le peintre

Boulanger, lui aussi, il escompta en littérature « un âge meilleur et qu'on se figurait facile et prochain ». Lui aussi, il étudia « le vrai moyen âge », les littératures étrangères ; il rêva d'un renouvellement total des lettres et des arts, dans l'épanouissement d'une riberté affranchie des vieilles règles routinières et des traditions étroites.

C'est donc tout d'abord par la poésie et par la poésie seule que Sainte-Beuve s'est rattaché au groupe de Victor Hugo. Dans les autres domaines, tout en effet les séparait. Sainte-Beuve était matélialiste. Hugo qui avait commencé par l'indifférence, avait subi l'influence du *Génie du Christianisme*, célébré avec éclat le catholicisme, soutenu que la poésie née de la religion ne pouvait vivre sans elle, fondé le catholique *Conservateur littéraire*, la bien-pensante Société des Bonnes-Lettres, la pieuse et mystique *Muse Française* ; bref il était, plus même que Lamartine, le poète cher au monde et au parti religieux. Sainte-Beuve était « au fond girondin » et républicain par instinct. Hugo ne séparait point « les idées monarchiques » des « croyances religieuses » ; il avait chanté Louis XVI au Temple, les Vierges de Verdun, la Vendée, l'armée de Condé, la naissance du duc de Bordeaux ; il avait stigmatisé les régicides, raillé les doctrinaires et les libéraux ; il recevait une pension de Louis XVIII, et faisait fonction de poète officiel du parti « ultra ». Les deux amis n'avaient donc en commun aucune idée politique ou philosophique.

Mais « Hugo avait dans le commerce intime... et de l'attrait et une sorte d'autorité impérieuse qui

devait aisément subjuguer Sainte-Beuve, dont l'esprit a quelque chose de féminin et à qui, dans sa mobile et facile inconstance, il faut toujours un maître du moment » (Dubois). Cette influence nouvelle devait s'exercer d'autant plus fortement sur lui que les influences anciennes, à ce moment-là, commençaient à le lasser. Maintenant qu'il sentait sa valeur, il était fatigué d'être encore en face de Dubois comme un élève en face de son maître ; d'un amour-propre très vif et maladif, il rougissait d'être protégé, il s'imaginait même qu'on « l'exploitait » ; et puis ses vers n'étaient pas de ceux que *le Globe* eût prônés, — et ce sont là de ces choses qu'un poète ne pardonne guère. D'autre part, il quittait l'École de Médecine. « Trouvant plus de facilité à percer du côté des lettres, il s'y portait. » Sa dernière inscription est de novembre 1827, et l'on dit même qu'il ne prit pas la peine d'aller chercher sa trousse à la chambre de l'hôpital Saint-Louis qu'il abandonnait. Éloigné de ce milieu matérialiste, non seulement il tombait en un milieu catholique, dont les exhortations discrètes et surtout l'exemple l'ébranlaient intérieurement ; mais il suivait les cours privés de philosophie que Jouffroy donnait à domicile à quelques auditeurs choisis. Il entendait là des « prédications de philosophie dont rien ne rendra le charme et l'ascendant », où l'on venait « avec ferveur et discrétion », d'où l'on « ne sortait que croyant et pénétré, et en se félicitant des germes reçus ». En 1828, écrivant à son ami Loudierre, il applaudit aux combats de Cousin contre Broussais, Daunou et « cette coriace et vivace philosophie dite sensualiste. » Le

voilà donc venu au spiritualisme. Il l'a même dépassé ; car, en même temps, il avoue à l'abbé Barbe que les « doutes religieux » le tourmentent; et c'est alors, semble-t-il, que les ouvrages du théosophe Saint-Martin l'attirent dans les voies du mysticisme, d'un mysticisme anti-chrétien, il est vrai, mais qui ne l'aidera pas moins à comprendre bientôt le mysticisme chrétien lui-même.

En politique, l'évolution est moins rapide. Jusqu'au commencement de 1828, il est encore tout révolutionnaire et républicain. Il loue sans réserve la Convention, l'assemblée régicide! et il proclame que « dans la Révolution est résumée toute l'histoire de l'humanité. » Mais la politique modérée du ministère Martignac l'incline peu à peu vers la conciliation. Dans ses lettres intimes, il se déclare « sincèrement attaché à la dynastie, avec les garanties de la Restauration »; il souhaite le maintien de l' « ordre de choses existant »; et il en arrive à écrire publiquement, dans sa *Vie de Joseph Delorme* : « les haines s'apaisent, les partis se fondent, les opinions honnêtes se réconcilient dans une volonté plus éclairée du bien... ; les réminiscences de colère et d'aigreur seraient funestes et coupables, si elles n'étaient avant tout insignifiantes. » Il fait figure de rallié. Ne songe-t-il pas à entrer dans l'Université Royale? il espère une chaire à Besançon et il suit les cours de la Sorbonne, pour préparer la licence requise.

En littérature, il revenait de moins loin. Pourtant, quoi qu'il en ait dit, ce n'est pas dès sa seconde visite à Victor Hugo qu'il fut « conquis » au roman-

tisme intégral. Il lui fallut bien quelques mois pour y arriver. Jusque vers la fin de 1827, dans des articles divers et dans les fragments du *Tableau* publiés au *Globe*, il se montre tout imbu de l'esprit et des préventions classiques. Il loue Malherbe d'avoir proscrit l'enjambement ; il reproduit fidèlement les appréciations sévères de Boileau sur la littérature du moyen âge et sur la tentative de la *Pléiade* ; il juge sans excès de complaisance les innovations de Ronsard et de son école. Mais, à côté de ces passages, dès juin ou juillet, en apparaissent d'autres, d'une inspiration toute opposée. Peu à peu l'indulgence perce, puis la sympathie, puis l'admiration ; il n'hésite pas à proclamer que Ronsard est un poète méconnu, qu'il a d'éclatants mérites, que, si l'on peut louer dans ses poèmes « une facture originale des vers, des formes de phrases antiques et neuves à la fois, une allure pressée, inégale et libre, point de mouvements traînants, d'épithètes oiseuses, de mouvements compassés, c'est qu'il est venu avant les préceptes de Malherbe et de Boileau » : ces préceptes ont donc eu, aux yeux de Sainte-Beuve, de fâcheuses conséquences ? ils ne sont donc pas justes de tout points ? C'en est fait, Sainte-Beuve n'est plus classique. Il se rattache officiellement à l'école nouvelle ; il écrit pour la défendre dans les journaux ; il rédige le prospectus des œuvres de Victor Hugo ; au moment de faire paraître en volume son *Tableau* (19 juillet 1828), il le remanie et le corrige pour l'adapter à ses croyances romantiques : d'une œuvre d'érudition désintéressée, il fait une œuvre d'apologie et de propagande.

Ce *Tableau du XVIe siècle*, le premier livre où Sainte-Beuve ait tâché de donner sa mesure, mérite d'autant plus l'attention que l'originalité en est pour nous plus difficile à saisir. La méthode qu'il y applique nous est connue; c'est aujourd'hui la méthode commune; et nous ne nous rendons plus compte combien elle fut neuve en son temps. En effet à cette époque, — au moins pour ce qui concernait la littérature française, — l'érudition et la critique littéraire étaient deux domaines séparés, avec leurs auteurs et leur public différents. Sainte-Beuve a compris que son sujet réclamait des recherches érudites et non les généralités éloquentes ou spirituelles, les brillantes variations des discours académiques. Ayant naturellement « l'instinct et le goût de l'exactitude », il a fouillé partout, dans les imprimés et dans les manuscrits. Grâce à cette information étendue, son livre, — comme il le note avec une légitime fierté, — est plein de « résultats nouveaux »; « pour la première fois... ont été bien posés et éclaircis le moment et le caractère de la tentative de la Pléiade »; pour la première fois aussi, ont été étudiés de près et « déterminés » « le passage de l'école de Marot à celle de Ronsard, le passage de celle-ci à l'établissement de Malherbe ». C'est lui qui le premier a fourni aux esprits cultivés nombre de notions exactes sur le XVIe siècle, raconté la vie des auteurs, retrouvé la succession de leurs œuvres, analysé des ouvrages rares ou illisibles, présenté judicieusement les explications nécessaires, reproduit des documents curieux, soulevé et souvent résolu des problèmes d'origine ou de

sources, choisi les citations les plus caractéristiques et les plus probantes. Il a vraiment mis l'érudition au service de la critique littéraire.

En effet il ne se satisfait pas, comme un pur érudit, des résultats curieux ou nouveaux de ses recherches. Il entend aller au delà, s'en servir pour atteindre aux idées générales. Il entend surtout en dégager des vues *historiques*. Il procède à un double travail, en sens opposés. Il s'efforce d'abord de grouper en masses séparées et distinctes les poètes ou les œuvres qu'il vient d'étudier. Au théâtre, par exemple, il détermine quatre périodes : la période gauloise, la période grecque-latine, la période grecque-espagnole, la période française. Mais, cela fait, il s'attache à montrer le lien qui rattache les unes aux autres les périodes, les écoles, les générations simultanées ou successives. Il démontre « les filiations littéraires ». Son constant souci est de faire voir comment tout se suit et s'engendre dans la littérature du XVIe siècle. La Pléiade n'a pas rompu brutalement, comme on l'a cru et comme elle s'en est flattée, avec l'esprit du moyen âge. Elle avait des précurseurs, qu'elle a méconnus : les Clément Marot, les Saint-Gelais et autres; et quand elle a triomphé, elle a conservé à son insu bien des restes de l'ancienne poésie gauloise : une partie de l'œuvre de Ronsard, — la meilleure et la plus naturelle, — se rattache à l'école de Marot. De même, quand la Pléiade mourut de sa victoire et de ses excès, elle ne disparut pas entièrement. Desportes, Bertaut, disciples « retenus », prolongent pourtant l'effort de leur maître. Par Bertaut surtout « s'éta-

blit ce rapprochement ou pour mieux dire cette *continuation véritable* entre l'école dégénérée de Ronsard et les mauvais poètes du temps de Richelieu », qui nous conduit jusqu'à l'hôtel de Rambouillet. Bien plus, entre Ronsard et Malherbe même, il n'y a pas l'abîme qu'à distance nous imaginons : pendant quelques années, il y eut mélange, « confusion sans lutte », jusqu'au jour où la littérature nouvelle se dégagea des ruines de l'ancienne.

Devenue ainsi historique, la critique de Sainte-Beuve devient, par là même, explicative. C'est par l'histoire, en effet, et par l'histoire seule, que nous pouvons comprendre les auteurs du passé, même du nôtre. Il faut nous faire leurs contemporains, pour les entendre pleinement. Tel tour, chez Ronsard, nous paraît obscur; mais il était clair pour son temps; telle expression nous paraît basse, vulgaire ou même ridicule; mais son époque n'en jugeait pas ainsi. Cet effort d'adaptation qu'a fait le critique, il aide son lecteur à le faire à son tour; il l'éclaire, il le guide, il lui démontre les beautés cachées; il joue « le rôle délicat d'interprète ». — Ce n'est pas à dire pourtant qu'il ne juge plus. Mais du moins il ne juge plus selon les règles absolues de la critique dogmatique : avec l'histoire s'introduit la notion de ce qu'il y a de relatif en matière de goût. — La critique nouvelle n'en demeure pas moins impersonnelle, — ou, comme nous dirions maintenant, — objective. Les réalités historiques, en effet, ne dépendent point de nos goûts ou de nos caprices : elles s'imposent à tous. Par l'emploi de l'histoire, un élément scientifique est donc à son tour introduit

dans la critique ; et, comme toute science, dans une certaine mesure au moins, elle peut aspirer à prévoir : de l'histoire des temps passés peut « jaillir quelque clarté inattendue sur notre âge poétique actuel et sur l'avenir probable qui lui est réservé ». Ce qu'elle prévoit ainsi, c'est la tendance littéraire, la doctrine d'art, qui doit correspondre aux changements de l'esprit public, aux besoins nouveaux des imaginations et des cœurs. Il est donc naturel qu'elle en hâte de son mieux l'avènement : elle se fait active, apologétique, combative. Œuvre d'histoire dans sa conception primitive, voilà comment le *Tableau* a pu être en même temps un ouvrage de propagande romantique, — sans rien perdre de son caractère vraiment historique.

Naturellement la méthode de Sainte-Beuve, en ce livre de débutant, est encore imparfaite. Il a plutôt écrit une série d'études sur des écrivains que l'étude d'ensemble d'un mouvement littéraire. — Quoiqu'il ait proclamé, à la fin de son livre, et peut-être ce livre une fois achevé, que la littérature « dépend de l'ordre social, » l'histoire littéraire n'y est nullement rattachée à l'histoire générale des croyances, des mœurs, de la civilisation et des événements politiques. — Enfin, bien qu'il parle sans cesse en termes généraux de la « littérature » ou tout au moins de la « poésie » au XVIe siècle, il n'a réellement étudié qu'un sujet bien plus restreint : la forme poétique, la langue, le style, le vocabulaire, la versification et le rythme.

Ce dernier défaut, d'ailleurs, est à demi volontaire. Sainte-Beuve aime naturellement ces « questions

d'art poétique » et s'y délecte. En ces années de noviciat où il s'essaye à chanter les douleurs de Joseph Delorme, il réfléchit sur son art et sur les moyens d'expression qu'il doit mettre en œuvre. Son sujet même requérait plutôt une étude de ce genre : c'est par l'invention et la création de sa forme, plus que par l'invention de ses sujets que Ronsard est original. Enfin et surtout, le romantisme, comme toutes les révolutions littéraires en France, commençait par une réforme de la langue et du vers ; et c'était celle-là qu'il fallait faire accepter d'abord pour introduire et accréditer les autres. Aussi Sainte-Beuve ne manque-t-il aucune occasion de « multiplier les rapprochements avec le temps présent, avec des noms aimés ». Tous les arguments que la Pléiade peut lui fournir contre les règles de Malherbe et de Boileau, pour « l'alexandrin primitif à la césure variable, au libre enjambement, à la rime riche », pour les strophes nouvelles, pour la liberté au théâtre, il les utilise avec empressement. Il n'est guère douteux même que, s'il a ajouté à son plan primitif la fameuse édition des *Morceaux choisis de Ronsard*, c'était pour amasser les exemples en faveur des doctrines nouvelles, pour couronner Hugo sur la tête de Ronsard. Si désormais les Romantiques se sont réclamés de la Pléiade et de Chénier pour se rattacher de leur mieux à la tradition nationale, c'est Sainte-Beuve qui leur a fourni cette idée et ce mot d'ordre.

Du reste, toujours perspicace et toujours modéré, il se garde des excès où tomberont tant de ses amis. Il évite les récriminations ridicules contre

Boileau et n'admet point qu'on dénigre « l'incomparable » Racine.

Inversement il ne surfait point sa propre thèse; il ne propose pas à ses contemporains de pasticher les vieux poètes et de rénover « l'école romane » : « à part une certaine allure commune de style et la forme du vers, on ne voit pas en quoi notre époque littéraire pourrait se rapprocher de celle dont on vient de parcourir le tableau. » Il n'exagère pas non plus les promesses. S'il célèbre en termes magnifiques Lamartine, Béranger, Hugo, Mme Tastu, Vigny, il conclut par ces paroles prudentes : « Mais c'est assez et trop parler de l'époque présente, de ses richesses et de nos espérances.... Notre foi en l'avenir a trop souvent ses éclipses et ses défaillances : l'exemple de Joachim du Bellay semble fait exprès pour nous guérir des beaux songes. Qu'on nous pardonne toutefois d'y avoir cédé un instant. Au bout de la carrière, nous avons cru entrevoir un grand et glorieux siècle, et nous n'avons pu résister au bonheur d'en saluer l'aurore. »

Mais Sainte-Beuve n'entendait pas borner ses ambitions à « saluer » ni même à encourager la nouvelle école. Il entendait prendre une part plus active à la lutte et à la victoire. Les *Poésies de Joseph Delorme*, peu après (4 avril 1829), vinrent prendre place à côté des *Méditations* et des *Odes*, — ou du moins aspirer à y prendre place.

« Ce Joseph Delorme, sans être lui tout à fait, quant aux circonstances biographiques, était assez fidèlement son image au moral. » En effet, pour

déguiser un peu sa personnalité. — il n'était pas encore assez pleinement romantique pour la découvrir sans voiles. — il a fait quelques transpositions ou changements dans les dates et dans les faits. Joseph est un peu plus jeune que lui, il est né à Amiens, il est devenu phtisique et il est mort. Ces légères altérations à part, « il ne se peut rien voir de plus vrai, de plus intime, de plus individuel. que le fond de ces poésies ». Sainte-Beuve y rappelle et les événements de sa vie : enfance provinciale, collège, études de médecine, et surtout ses émotions : pures amours d'enfance et intrigues d'étudiant. Il y exprime ses rêveries, ses enthousiasmes, ses espérances, ses déceptions, ses tristesses de jeune homme « gauche, timide, gueux et fier ».

Mais, si ce sont là des confidences analogues en elles-mêmes à tant d'autres confidences romantiques, l'accent en est tout autre, original et nouveau. Ce Werther est d'abord un « Werther carabin ». Aux poétiques moribonds, aux poitrinaires élégants tant célébrés après Millevoye, Sainte-Beuve substituait de vrais malades observés sur leur lit d'hôpital. Sa muse n'est pas « l'odalisque brillante, qui danse les seins nus » ; elle n'est pas « la jeune et vermeille Péri » ou « la fée à l'aile blanche et bleue » ; elle n'est pas même « la vierge ou la veuve éplorée », qui, dans un décor féodal, promène sa douleur en robe de velours et épanche « avec des pleurs l'hymne mélodieux de ses nobles douleurs » ; elle est l'habitante de la chaumine, la fille pauvre qui lave un « linge usé » au ruisseau du ravin, « garde à la

maison un père vieux, aveugle et privé de raison »; et lorsqu'elle chante

> ... une toux déchirante
> La prend dans sa chanson, pousse en sifflant un cri
> Et lance le gravier de son poumon meurtri.

C'est la Muse de la poésie morbide ou malsaine, qui inspirera plus tard Baudelaire

Ce Werther carabin est aussi un « Werther jacobin », — disons, si l'on veut, girondin, ou simplement bourgeois. Tandis que les romantiques prêtaient à leurs héros la noblesse du sang, la richesse, l'élégance, la grâce aristocratiques, qu'ils les plaçaient dans de nobles décors, châteaux, sites majestueux, plages poétiques des mers ou grèves mélancoliques des lacs; lui, il présente ses amours dans leur humble et vulgaire réalité, dans la mélancolie banale de la vie vraie des humbles, dans les faubourgs populaires ou sur les routes poudreuses des banlieues. Ce trait, il le souligne lui-même ironiquement : « A qui la faute?... Ce pauvre diable de Joseph n'avait pas le choix des douleurs... Il n'avait pas ainsi [comme les héros de Byron ou de Chateaubriand] toutes ses aises pour rêver, ni toutes ses ressources pour peindre. »

C'est assurément par instinct démocratique que Sainte-Beuve se présente ainsi comme le « René des faubourgs ». C'est encore par goût. Il avait le sentiment inné de la poésie de la vie quotidienne. Toute sa vie, il a aimé ce qu'il appelle « la poésie de la nature, du foyer, de la famille », les « détails domestiques », la « vérité un peu crue », les « horizons un peu bornés », et il s'est complu à en tirer je ne sais

quel idéal obscur et en quelque sorte souffreteux. Quand il avait lu les lakistes anglais, il avait reconnu sa famille d'esprits, il les avait « devinés comme parents et frères aînés », et son ambition constante a été de devenir le Wordsworth ou le Cowper français. Comme nous notions en lui tout à l'heure le précurseur de Baudelaire, nous pouvons maintenant reconnaître le devancier de Coppée : ce sont bien les mêmes sujets, humbles, intimes, d'une poésie toute intérieure et sans éclat ; c'est bien le même souci de relever le prosaïsme du fond par un métier industrieux et par une forme diligemment étudiée. En ce genre d'ailleurs, il a des réussites qui attestent qu'ici du moins il ne s'est pas mépris sur son talent. La pièce exquise à la fille du général Oudot :

Toujours je la connus pensive et sérieuse...

est de celles que les bons juges ont à bon droit appréciées.

Enfin, les poésies de Joseph Delorme sont des poésies de critique littéraire. Je ne parle pas seulement des confidences qu'il y fait sur ses curiosités d'érudition et de bibliographie. Je pense surtout à ces pièces de vers, — comme les *Rayons Jaunes* tant raillés et non sans quelque raison, — où on le voit s'emparer d'une théorie esthétique pour essayer de la réaliser. Je pense à ces notes caractéristiques, où il révèle ses imitations savantes, discute des questions de prononciation, d'orthographe, d'étymologie, ou fait avec une vanité candide ressortir les « effets » qu'il a voulu réaliser. Je pense enfin à toutes ces

pièces où il soutient les mêmes doctrines littéraires que dans son *Tableau*, vante la rime, loue Ronsard, célèbre Hugo, les triomphes futurs, les théories nouvelles du Cénacle.

Ces dernières pièces ont un intérêt biographique tout spécial. Elles montrent que l'inspiration de *Joseph Delorme* est double. Sainte-Beuve n'y a pas seulement recueilli, — revues sans doute et au besoin modifiées, — les élégies qu'il composait secrètement en sa chambrette d'étudiant. Il y a inséré aussi ces « élégies plus fermes et d'un accent plus précis » qu'il a écrites sous l'influence de ses amis nouveaux. C'est là surtout (*à Ronsard*, *la Rime*, *le Cénacle*, *la Veillée*, *Promenade* etc.) que son romantisme paraît. Il paraît encore davantage dans les *Pensées* qui terminent le volume. C'est son *Art poétique*, et l'étude en confirme ce que révélait déjà la lecture des poèmes. L'art, pour Sainte-Beuve, consiste à traduire « en langage humain » l'universel concert de la vie, à exprimer la nature humaine telle qu'elle s'est manifestée, la nature extérieure telle qu'elle s'est réflétée en lui. Le domaine qu'il s'y choisit, c'est l'« élégie d'analyse », la peinture de la vie humble et bourgeoise relevée par « la peinture des sentiments humains et des objets naturels », en même temps que par le soin « religieux de la forme ». L'école classique n'admet point ces sujets, ne comprend pas l'importance de la forme nouvelle introduite par les romantiques; Sainte-Beuve l'écarte donc avec mépris. Il écarte aussi, mais avec plus d'insistance et plus d'âpreté, ce qu'il appelle l' « école genevoise » c'est-à-dire l'école du

Globe, ces frères ennemis, qui veulent bien rejeter l'ancien classicisme, mais sont choqués des négligences de Lamartine ou des audaces de Hugo et continuent à combattre le Cénacle. Pour les mieux réfuter, c'est à leurs principes mêmes qu'il s'en prend. Ces gens-là croient tenir la vérité et parlent d'un ton dogmatique : c'est qu'ils n'ont pas vraiment l'esprit critique.

L'esprit critique est de sa nature, facile, insinuant, mobile, et compréhensif. C'est une grande et limpide rivière qui serpente et se déroule autour des œuvres et des monuments de la poésie, comme autour des rochers, des forteresses, des coteaux tapissés de vignobles et des vallées touffues qui bornent ses rives. Tandis que chacun des objets du paysage reste fixe en son lieu et s'inquiète peu des autres, que la terre féodale dédaigne le vallon et que le vallon ignore le coteau, la rivière va de l'un à l'autre, les baigne sans les déchirer, les embrasse d'une eau vive et courante, les *comprend*, les réfléchit, et, lorsque le voyageur est curieux de connaître et de visiter ces sites variés, elle le prend dans une barque, elle le porte sans secousse et lui développe successivement tout le spectacle changeant de son cours.

C'est une jolie définition. Mais cette définition est une confidence : dans ce premier recueil de poésies, Sainte-Beuve, à son insu, annon e qu'il est critique et quel critique il est et va être de plus en plus.

CHAPITRE IV

SAINTE-BEUVE ROMANTIQUE
LES « CONSOLATIONS » ET LES « PORTRAITS LITTÉRAIRES »

« Ce petit volume [de *Joseph Delorme*] classa Sainte-Beuve parmi les poètes novateurs, comme son *Tableau de la poésie française* l'avait classé parmi les critiques. » Ce double début fut un double succès. De ces deux triomphes, comme il est naturel, c'est celui du recueil de poèmes qui le flatta le plus. Le *Tableau* avait pu soulever quelques discussions entre ceux qui en approuvaient et ceux qui en blâmaient les tendances romantiques ; mais il avait surtout obtenu la froide approbation des érudits et du groupe assez restreint d'hommes instruits que les questions de ce genre intéressent. *Joseph Delorme*, lui, atteignit le grand public. Les novateurs en étaient enthousiasmés et, par esprit de parti, exprimaient sans modération leur enthousiasme ; la classe moyenne, qui y reconnaissait sa vie médiocre, ses élans retenus, ses ambitions déçues, lui faisait un chaud accueil ; dans les salons doctrinaires ou aris-

tocratiques, on avait crié au « mauvais ton », à l' « immoralité », mais on n'en avait que plus passionnément discuté l'ouvrage, et ce succès de demi-scandale avait secrètement flatté l'orgueil de l'auteur.

Ainsi s'ouvre dans la vie de Sainte-Beuve une période plus sereine. Heureux de sa réputation naissante, de ses liaisons nouvelles, « savourant les douceurs de la louange qu'on ne lui ménageait pas, donnant pour la première fois carrière à certaines qualités et facultés poétiques et romantiques, qu'il avait jusqu'alors comprimées en lui avec souffrance », il voit avec bonheur « commencer une brillante et courte union d'un moment,... avant les systèmes produits, les renommées engagées, les emplois publics, tout ce qui sépare ». Cette « convalescence » ne fut pas immédiate. Il eut encore, — et l'on en retrouve des traces dans sa correspondance comme dans ses *Consolations*, — des moments de mélancolie, de regrets, de remords, de vague et desséchant ennui. Mais de plus en plus il se rassérène. Il cesse d'être « sauvage ». Il noue des relations flatteuses, il se fait des camaraderies agréables, il se lie par de tendres amitiés. Présenté par Villemain à Chateaubriand, reçu « intimement » par Lamartine, il connaît une foule d'hommes de lettres ou d'artistes, ceux à qui il va dédier ses poèmes des *Consolations* : Émile et Antony Deschamps, Guttinguer, Victor Pavie, Boulanger, Paul Lacroix, Pierre Leroux, Prosper Mérimée, etc. ; il échange avec Vigny des éloges, des confidences et des effusions ; et surtout, il a pour les Hugo, mari et femme, une

affection ardente, passionnée, qui semble remplir sa vie entière. Il a trouvé en eux comme une seconde famille; il les voit tous les jours; il contemple avec une admiration sans envie leur bonheur privé et la gloire de plus en plus radieuse dont leur foyer s'illumine. Il souffre d'en être parfois séparé. Dans un voyage d'octobre 1829 en Franche-Comté, en Alsace et en Allemagne, — comme déjà dans un voyage d'août 1828 en Angleterre, — son cœur et ses missives volent au n° 11 de la rue Notre-Dame-des-Champs :

Êtres chers, objets purs de mon culte immortel...
Ailleurs, ici, toujours, vous serez tout pour moi :
Couple heureux et brillant, je ne vis plus qu'en toi.

L'exemple d'amis si chers l'encourage à entrer dans la vie régulière et paisible du mariage; il fait des rêves d'avenir, d'amour légitime, de joies calmes et pures. Il trouve des ressources nouvelles : la *Revue de Paris* le prend comme critique et le paie 200 francs la feuille. Il songe aussi à se faire une carrière, et peu s'en faut qu'il ne parte en Grèce, comme secrétaire d'ambassade de Lamartine.

Cette candidature seule atteste combien il en a rabattu de ses instincts girondins et de ses tendances révolutionnaires. Depuis que Villèle est tombé, — depuis surtout qu'il vit dans ce milieu royaliste du Cénacle, — il aspire à la réconciliation progressive de la dynastie et de la nation et il l'escompte. Il loue le ministère Martignac. Il s'inquiète du ministère Polignac, mais sans désespérer de l'avenir; et quand par hasard il prévoit que l'imprudence de ces nouveaux ministres pourra pro-

voquer encore un « duel armé entre un peuple et son roi », loin de s'en réjouir comme il l'eût fait naguère, il veut croire encore qu'on pourra l'éviter. — Il se serait rallié, si la monarchie le lui eût permis, en durant.

Le changement est plus grand encore, il est presque complet, en matière religieuse. Le spiritualisme cousinien, auquel il s'était un instant arrêté, en tournant le dos au « philosophisme du XVIIIe siècle » ne lui suffit plus. « Nous nous entendrions mieux que jamais, écrit-il à l'abbé Barbe, sur beaucoup de questions qui sont bien les plus essentielles dans la vie humaine. » Des déclarations publiques confirment la réalité de cette évolution religieuse. Les *Consolations* sont pleines d'hommages rendus à la foi chrétienne des amis de Sainte-Beuve, du désir de cette foi, et, par moments même, de l'illusion de l'avoir enfin obtenue. Admis par degrés auprès de ces « grands mortels », qui possèdent la vérité, qui mêlent à leurs discours « Dieu, l'âme et l'invisible », comme un enfant qui veut regarder au delà d'un mur trop élevé pour lui,

Je leur dis : « Prenez-moi dans vos bras, je veux voir. »
J'ai vu, Seigneur, j'ai cru : j'adore tes merveilles,
J'en éblouis mes yeux, j'en emplis mes oreilles,
Et par moments, j'essaie, à mes sourds compagnons,
A ceux qui n'ont pas vu, de bégayer tes noms.

Ou, si l'on se méfie de ces confidences poétiques, précisément parce qu'elles sont poétiques et suspectes d'arrangement, qu'on lise, dans un article de critique pure, ce « regret » que Dieu manque dans les vers de Régnier et de Chénier, que « cette

magnifique et féconde idée soit trop absente de leur poésie, et qu'elle la laisse déserte du côté du ciel ». N'exagérons rien cependant. Quoique Sainte-Beuve se soit complu à rappeler lui-même ce « mélange de sentiments tendres, fragiles et chrétiens » qui ont empli ces « six mois célestes de sa vie », il n'y eut pas en lui de conversion véritable. Son imagination et son cœur étaient conquis : il « aimait le catholicisme » ; il rêvait de vivre à la campagne, d'aller à la messe et de faire ses pâques ; son « expérience intérieure » l'avait amené à croire qu'il « n'y a de vrai repos ici-bas qu'en la religion, en la religion catholique, orthodoxe, pratiquée avec intelligence et soumission ». Mais son esprit restait rebelle. Tour à tour il s'approchait et s'éloignait du port entrevu et désiré. Il est certain du moins que cet inaccessible asile était en effet entrevu et désiré par son âme apaisée.

Ces flottements, ces aspirations, cette transformation intérieure dans ses opinions philosophiques et surtout dans ses tendances morales, cette « convalescence », les *Consolations* (et le roman d'*Arthur* qui devait être écrit en collaboration avec Guttinguer et ne fut jamais achevé) l'expriment avec une sincérité émue (17 mars 1830). A maint égard on reconnaît bien l'auteur de *Joseph Delorme*. C'est toujours la même confidence mélancolique (*Oh ! que la vie est longue aux longs jours de l'été...; Aux moments de langueur, où l'âme évanouie...*). C'est toujours le même amour pour la poésie intime et familière que recèle la vie humble et modeste (*Naître, vivre et mourir dans la même maison...; J'arrive de bien loin*

et demain je repars...). C'est toujours le même désir de rehausser la banalité des événements vulgaires ou des existences sans événements par la méditation des idées morales (*Dans l'île Saint-Louis, le long d'un quai désert...*; *Ami, soit qu'emporté de passions sans nombre...*). Toujours enfin la même inspiration livresque mêlée aux souvenirs et aux impressions personnelles (vers imités des poètes anglais; *Les larmes de Racine*). — Mais d'abord il n'y a plus ni âcreté philosophique, ni haines politiques, ni fiel égalitaire, ni rancunes soupçonneuses. Tout y exprime la sérénité naissante; tout y est adouci, attendri, confiant. Pas de pièce presque qui ne soit dédiée à un ami; partout se manifeste la reconnaissance pour ceux qui l'accueillent et lui font la vie plus douce; et la longue préface à Victor Hugo est comme un vrai cantique, l'Hymne de l'Amitié. Il n'y reste rien non plus de morbide ou de macabre. De déviée et de malsaine, la sensibilité y est devenue normale, — féminine, assurément, plutôt que virile, mais sans excès choquants. L'âme qui s'y peint est inquiète encore, attristée parfois par le regret ou le remords; elle n'est plus souffreteuse ni désemparée; souvent elle s'ouvre à l'espérance et traduit le fonds de gaîté d'une jeunesse retardée qui a fini par éclore. Littérairement, le progrès est grand. La langue poétique est plus ferme; le vers moins hésitant, plus harmonieux; les vaines recherches de forme destinées à suppléer l'inspiration ont disparu. Sainte-Beuve n'a pas eu tort d'écrire plus tard : « Quand je m'arrêtais pour regarder en arrière, il me semblait que c'était en 1829, à la date où j'écri-

vais les *Consolations* que j'aimais le plus à me retrouver et qu'il m'eût été le plus agréable qu'on cherchât de mes nouvelles. » C'est en cette année, — ou dans ces mois-là, — qu'en effet il a vraiment été poète; et jamais plus il ne l'a été davantage, ni même autant. Encore cette inspiration a-t-elle été bien fugitive. C'est en 1829, à l'époque où il *écrivait* les *Consolations* et non en 1830, à l'époque où il les *publiait*, qu'il se reporte avec tant de plaisir. A cette dernière date, en effet, le « charme » commençait à cesser, — et l'illusion, — et l'innocence, — et le mysticisme dévot », — et toutes les dispositions morales qui lui dictaient ces beaux vers.

De tous les collaborateurs du Cénacle, Sainte-Beuve était assurément celui qui possédait au plus haut degré les dons du critique littéraire. Il était donc naturel qu'il fût chargé, — ou qu'il se chargeât, — d'accréditer l'école nouvelle auprès du grand public. L'intérêt de la cause, l'intérêt de ses amis, son intérêt propre, le légitime désir de vivre de sa plume, tout l'y poussait; et dès lors commençait cette espèce de conspiration des événements qui l'ont expulsé de la poésie pure et ramené malgré lui à sa vocation véritable de critique. A la création de la *Revue de Paris*, le fondateur, Véron, lui demanda des articles. C'était là seulement que Sainte-Beuve pouvait librement mener sa campagne « toute romantique »; *le Globe* qu'il avait espéré convertir, *les Débats* qu'il avait espéré gagner, ne voulaient ou n'osaient se faire les organes des novateurs, trop contestés encore. Il accepta et il y écrivit les pages

qui ont formé les premiers *Portraits littéraires* et les premiers *Portraits de femmes*.

A la *Revue de Paris*, Sainte-Beuve fit « de la critique polémique, volontiers agressive, entreprenante du moins, de la critique d'invasion ». Son premier souci fut de déblayer le terrain. Aux romantiques, on opposait et nos grands classiques et leurs disciples attardés. Sans observer envers ceux-ci aucun ménagement, à l'occasion même avec amertume, il leur signifia que leur réputation était usurpée, et il en démontra la vanité. Envers les maîtres, Racine, Boileau, il y mit un peu plus de formes; mais il ne leur rendit peut-être pas une entière justice et les traita plus en polémiste qu'en historien. Il soutint que leurs principes avaient fait leur temps; que, si leurs œuvres pouvaient encore satisfaire à la raison de nos contemporains, elles étaient incapables de remplir les besoins nouveaux des imaginations et des cœurs; que, devenus des « anciens », ils devaient être traités comme tels : que leur règne était fini. Et ce furent « des cris et un scandale » dont, longtemps après, « il lui souvenait encore ».

Il est bon de tailler; mais il faut recoudre. La tradition classique ainsi brisée, il était nécessaire de trouver au romantisme des précurseurs *français* : ses ennemis étaient trop heureux de lui opposer ses origines étrangères. Avec un zèle ingénieux, Sainte-Beuve tira donc à lui et aux siens » la génération littéraire qui précéda celle dont Racine et Boileau étaient les chefs » : Molière, La Fontaine, Mme de Sévigné. Mais, sentant cette thèse fragile et discutable, il

remonta au delà du XVIIe siècle : parfois jusqu'au moyen âge, le plus souvent à la Pléiade seulement et à Mathurin Régnier. C'étaient là les aïeux qu'il donnait au Cénacle. Et, pour mieux les y rattacher, à Régnier, « comblant l'espace et la durée qui les sépare », il reliait André Chénier : l'un « tend la main aux anciens Gaulois », l'autre semble « le frère aîné des poètes nouveaux ». Cette généalogie nationale du romantisme est l'apport personnel de Sainte-Beuve dans la doctrine. Autour de lui, ni Hugo, ni Lamartine, ni Vigny, n'attachaient d'importance à « ces considérations de rapports, de filiations et de ressemblance qu'il s'efforçait d'établir ».

Fourrier et généalogiste du romantisme, Sainte-Beuve s'en fait encore « le critique-truchement et négociateur »; c'est-à-dire qu'il essaye, d'une part, d'en être l'avocat auprès du public, « de faire agréer les idées et comprendre le sens novateur de la jeune école », d'autre part, d'éclairer et de préciser pour ses amis mêmes la portée de leur propre doctrine, ou, à l'occasion, de la corriger discrètement.

Selon lui, le romantisme comportait un élément lyrique et un élément dramatique, auxquels pour des raisons diverses il attachait une égale importance. — Par goût personnel, c'était à la tendance lyrique qu'il s'intéressait le plus. Pour lui, la poésie est essentiellement l'expression de l'individualité du poète, la manifestation du moi. C'est ce qu'il s'indigne de ne pas retrouver dans les vers de Boileau, qu'il s'ingénie à trouver dans les *Idylles* ou les *Élégies* de Chénier, qu'il est heureux de trouver sans effort dans les récits savoureux de

La Fontaine. Ce moi, naturellement, ce n'est pas le moi universel, le bon sens ou la raison; c'est le moi le plus personnel, le plus individuel, le plus distinct des autres « moi » : la sensibilité et l'imagination, telles que le poète les a apportées en naissant et telles que les ont faites sa vie. « Un poète lyrique, c'est une âme à nu qui passe et chante au milieu du monde. » — La tendance dramatique s'accordait moins avec son tempérament propre; mais il désirait ardemment la voir réussir enfin, sachant bien qu'en France une école littéraire n'a vraiment triomphé que lorsqu'elle a conquis le théâtre. Ce n'est plus en s'interrogeant soi-même qu'il la définit; c'est d'après le *Cromwell*, — et la préface, — de son cher Hugo. A l'analyse simplifiée et comme schématique des caractères, telle que la présente — à son avis — la tragédie classique, le drame opposera la peinture variée, riche, complexe, des caractères réels. A l'action réduite et lente, le mouvement, les coups de théâtre, l'agitation de la vie. Au petit nombre d'acteurs, des personnages multiples, divers et pour ainsi dire grouillants. Aux récits, aux messages, aux songes, les détails matériels, les circonstances pittoresques, le tumulte de la figuration, tous les décors et tous les éléments de couleur locale que fournissent l'histoire et l'archéologie. Au style abstrait, à la pompeuse monotonie de l'expression, aux périphrases, le langage coloré, inégal, vivant, tour à tour noble et familier, poétique et brutal, que dicte la passion. A la beauté continue, ce « laid » dont on peut tirer tant de parti en art. En bon français, *Andromaque* est passé de mode : vive *Hernani!*

Et Sainte-Beuve en effet est un de ces Jeune-France qui travaillent au succès de la pièce nouvelle. Il assiste aux répétitions; il applaudit à la représentation; il écrit les bulletins de victoire; il encourage les critiques timides; il invective contre ceux qui osent faire des réserves; il dédaigne les rivaux et les couvre de son mépris; comme le dit ironiquement Heine, « courant devant Victor Hugo, il embouche la trompette et célèbre le Buffle de la poésie ».

Pourtant, au milieu même de ce délire apparent, — ou plutôt du délire de tant d'autres, — Sainte-Beuve ne met point « son jugement dans sa poche ». Il a gardé une certaine liberté de son sens critique. Il veut bien écarter ceux qu'on oppose aux romantiques, Racine, avec du respect encore, Boileau, avec une certaine sévérité; il ne veut pas méconnaître leurs mérites. L'auteur même de l'*Art poétique* n'est pas à ses yeux un écrivain méprisable; il le proclame un « esprit sensé et fin, poli et mordant, peu fécond, d'une agréable brusquerie, d'une correction savante, d'un enjouement ingénieux, l'oracle de la cour et des belles-lettres d'alors... » Jamais non plus, Sainte-Beuve ne se laisse aller aux excès de l'imagination : soit sagesse ou impuissance peut-être, il n'a pas quitté le terrain solide de la réalité et n'a jamais ni pratiqué ni défendu le romantisme fantaisiste, fantastique et visionnaire. Jamais enfin il n'a autorisé par son exemple ou par ses théories les extravagances d'un Pétrus Borel ou les gamineries d'un Musset à son début. Son romantisme n'a été ni exagéré ni déchaîné.

Les *Portraits littéraires*. — les premiers de ses articles qu'il ait jugés dignes d'être recueillis en volumes[1]. — marquent une étape importante dans le développement de sa méthode critique. C'est dans une *Revue*, non plus dans un journal comme *le Globe*, qu'il écrit maintenant : la place lui est moins mesurée ; la liberté lui est laissée sans réserve ; il a le sentiment de faire œuvre qui doit durer ; il se surveille et s'applique davantage.

« On n'aura pas de peine, disait-il plus tard, en parlant des huit articles d'avant 1830 qu'il réunissait avec d'autres en un même volume, on n'aura pas de peine à y saisir... une intention littéraire plus systématique, une investigation technique sur divers points de l'art beaucoup plus marquée que dans les suivants. » Lui-même nous signale ainsi le premier caractère de sa critique : elle n'est pas neutre ; elle vise à soutenir une thèse. — Mais, pour être systématique dans son intention et dans son principe, elle ne l'est pas dans sa méthode. Elle se pique au contraire d'être une libre causerie, d'échapper au parti pris en se fondant sur « l'impression pure, franche, aussi prompte et naïve que possible » qu'une « dernière et plus fraîche lecture » a laissée dans l'esprit. — De fait, on n'y trouve point le dogmatisme étroit de la critique traditionnelle : il ne s'agit pas de confronter l'ouvrage avec les modèles consacrés, d'y

1. Dès le 21 avril 1831, sous le titre *Critiques et Portraits littéraires*, tome I. Les *Critiques et Portraits littéraires* ont compté cinq volumes. Les articles en ont plus tard été répartis (augmentés de beaucoup d'autres) entre les *Portraits littéraires* (3 vol.), les *Portraits contemporains* (5 vol.) et les *Portraits de femmes* (1 vol.).

chercher l'application des règles reçues et, selon le résultat de cette enquête, de le proclamer bon ou mauvais. C'est à la vie de l'écrivain, aux événements de cette vie, aux sentiments, aux passions, aux idées qu'ils ont fait naître, que l'œuvre est rattachée. Ce qui intéresse Sainte-Beuve dans les écrits d'un poète par exemple, c'est l'individu qu'ils lui révèlent; il veut « pousser jusqu'à l'homme au fond du poète ». — Et l'on n'y trouve pas non plus les vastes ambitions de la critique scientifique. Sainte-Beuve ne méprise pas « cette haute et philosophique méthode qui s'est introduite dans toutes les branches de l'histoire » et qui veut « prévoir, expliquer, justifier » le rôle et l'action du personnage, par l'étude préliminaire de « l'époque qui précède sa venue », « de la société qui le reçut dans son sein », du « mouvement général imprimé aux esprits ». Il ne la méprise pas ; il en reconnaît même la logique et la beauté; mais il n'y croit pas. — surtout en matière d'art. « Dans l'art, il n'y a que l'excellent qui compte... et l'excellent ici peut toujours être une exception, un jeu de la nature, un caprice du ciel, un don de Dieu. » Ni dogmatique, ni scientifique ou philosophique, sa critique est celle que doit être la critique d'un romantique : l'étude d'une individualité, d'un « moi ».

Mais il est difficile de connaître vraiment un « moi », fût-ce celui d'un contemporain, fût-ce celui d'un ami, fût-ce le nôtre même : combien, à plus forte raison, les « moi » des époques disparues. Le premier soin d'un critique est donc d'accumuler les renseignements exacts et précis sur son héros :

En fait de critique littéraire, il n'est point, ce me semble, de lecture plus récréante, plus délectable et, à la fois, plus féconde en renseignements de toute espèce, que les biographies bien faites des grands hommes..., de larges, copieuses et parfois même diffuses histoires de l'homme et de ses œuvres : entrer en son auteur, s'y installer, le produire sous ses aspects divers ; le faire vivre, se mouvoir et parler comme il a dû faire ; le suivre en son intérieur et dans ses mœurs domestiques aussi avant que l'on peut ; le rattacher par tous les côtés à cette terre, à cette existence réelle, à ces habitudes de chaque jour dont les grands hommes ne dépendent pas moins que nous autres.

Or il est une période de la vie où cette biographie minutieuse est à la fois le plus facile et le plus révélatrice, celle des débuts.

Le point essentiel dans une vie de grand écrivain, de grand poète, est celui-ci : saisir, embrasser et analyser tout l'homme au moment où, par un concours plus ou moins lent ou facile, son génie, son éducation et les circonstances se sont accordés de telle sorte qu'il ait enfanté son premier chef-d'œuvre. Si vous comprenez le poète à ce moment critique, ... alors on peut dire de vous que vous possédez à fond et que vous savez votre poète.

Sans doute, pour bien comprendre cette formation, il est impossible de s'en tenir à la biographie pure. Il faut rattacher cette histoire particulière d'un homme à l'histoire plus générale de son groupe, de son pays, de son temps. Mais c'est pour y trouver un complément d'information et non une explication totale : « L'état général de la littérature au moment où un auteur y débute, l'éducation particulière qu'a reçue cet auteur, et le génie propre que lui a départi la nature, voilà trois influences qu'il importe de démêler dans son premier chef-d'œuvre, pour faire à chacune sa part et déterminer nettement ce qui revient de droit au pur génie. » Ainsi le critique

s'efforcera de reconstituer le milieu ; il peindra le fond de tableau sur lequel se détache son auteur ; il ne l'y laissera pas s'y fondre et s'y dérober. Comme c'est toujours l'individu qui mérite d'attirer l'attention, l'histoire ne saurait se substituer à la critique : elle en est, dans une mesure indéterminable, une « science auxiliaire », et rien davantage.

Mais le critique peut aller plus loin encore. Ce « moi » qu'il aura su découvrir et montrer, tout unique qu'il soit et impossible à confondre avec d'autres « moi », il a cependant ses semblables. Il y a, par exemple, les « poètes primitifs, fondateurs, originaux sans mélange, nés d'eux-mêmes et fils de leurs œuvres ; » et il y a les « génies studieux, polis, dociles, essentiellement éducables et perfectibles des époques moyennes ». Ce sont là « deux familles glorieuses ; » et, pour bien comprendre le génie d'un Corneille ou celui d'un Racine, il est bon de savoir que l'un se rattache à l'un de ces groupes et l'autre à l'autre.

Enfin, quand l'auteur est ainsi connu, encadré, classé, reste à se demander dans quelle mesure son œuvre l'a révélé ou l'a dissimulé. Si le moi de l'auteur s'y exprime franchement, fortement, si elle peint une individualité tranchée et caractéristique, l'œuvre sera belle, — puisqu'elle sera romantique. Si au contraire le moi en est absent, s'il y est déformé ou déguisé, l'œuvre sera inférieure, — puisqu'elle ne sera pas romantique. Sainte-Beuve ne donne pas à son jugement cette forme un peu naïve : il est bien tel, pourtant, tout au fond. Boileau est rabaissé, parce que ses vers ne donnent guère de lui qu'une image tout intellectuelle, qu'on y voit le Légis-

lateur du Parnasse et non point Nicolas. La Fontaine est porté aux nues, parce que, dans toutes ses fables, s'entrevoit ou se montre à découvert le Bonhomme.

Telle est alors la critique de Sainte-Beuve. Elle s'efforce donc de re-créer un moi, de nous en donner une idée forte et vive. Mais c'est là proprement l'œuvre d'un dramaturge, d'un romancier, d'un poète. Et en effet, c'est de la critique de poète qu'il nous donne, mêlant à ses recherches historiques et à ses jugements, des aveux, des confidences, son accent lyrique, sa « veine prononcée de sensibilité religieuse ».

Il est poète encore, — ou, si l'on aime mieux, — artiste, par son procédé même. Un ample préambule philosophique, historique ou pittoresque. Puis une biographie lente, discursive, où, selon les occasions offertes, sont étudiées les idées générales de l'auteur, sa conception de la divinité, de l'amour, de la nature, de l'art, les sentiments et les passions qu'il a exprimés et ressentis, ses dons naturels, ses mérites, ses défauts. Et quand il meurt, l'article est fini. Sainte-Beuve ne conclut pas par un jugement en forme. Ce jugement, il est épars, diffus, exprimé ou souvent insinué : toujours fin, toujours pénétrant, toujours nuancé. Et parfois, quand il s'agit des contemporains, ce jugement mêle à la « louange extérieure » la « critique intestine ». En même temps qu'il encourage ses amis à suivre leur voie, Sainte-Beuve tâche discrètement de rectifier cette voie quand il sent qu'elle dévie. Or il le sent. Si ardemment qu'il se soit donné, il commence à se « délier ». Les événements d'ailleurs devaient précipiter son affranchissement.

CHAPITRE V

SAINT-SIMONISME ET MENNAISIANISME « LIVRE D'AMOUR, VOLUPTÉ, PENSÉES D'AOUT PORTRAITS CONTEMPORAINS »

Les Journées de Juillet survinrent, et brusquement le Cénacle fut dissous. La conséquence peut surprendre, car enfin on ne voit pas entre ces deux événements le rapport de cause à effet. C'est qu'en réalité, « le flot politique vint très à propos pour couvrir l'instant de séparation et délier ce qui déjà s'écartait ».

Les origines vraies de la rupture remontaient à plusieurs mois déjà. Et les causes profondes en étaient tout autres que politiques. — Il y en avait d'abord de littéraires. Esprit « médiocre », — au sens étymologique du mot, — Sainte-Beuve ne pouvait pleinement comprendre le « génie à pic », le « Cyclope » littéraire qu'était Hugo. Il en était à la fois « charmé et heurté, rompu et ravi ». Il avait d'abord essayé de se faire illusion ; il l'avait « tiré à lui selon ses goûts et ses préférences individuelles ; toujours il avait opposé à la réalité puis-

sante, en face de laquelle il se trouvait, un idéal adouci et embelli qu'il en détachait à son choix ». Le moment venait où cette adaptation n'était plus possible. Et puis, tout en favorisant les efforts de Victor Hugo pour conquérir le théâtre, il regrettait de le voir entrer dans cette voie. Déjà « l'esprit du recueil des *Consolations* et toute l'intention de la préface étaient plutôt en faveur de l'inspiration lyrique et intérieure, de manière... à faire contraste avec le mouvement dramatique dans lequel on se lançait. Il semblait... qu'il y eût de sa part un léger regret et une plainte. » Un jour même, et brusquement, il avait fait un éclat. Dans une lettre amère, désespérée, violente, il avait expliqué au poète pourquoi il ne « ferait pas l'article *Hernani* dans la *Revue* » : Hugo s'engageait « dans une voie de luttes et de concessions éternelles » ; sa « chasteté lyrique était compromise » ; *Hernani* sera un Austerlitz, mais, quand Hugo « sera à bout, l'art retombera, son héritage sera vacant... » (février 1830). Sans doute les choses s'étaient arrangées : Sainte-Beuve s'apaisa. Mais la fêlure devait s'agrandir lentement. — D'autre part, comme au *Globe*, la défiance soupçonneuse, — faut-il dire la jalousie ? — de Sainte-Beuve avait fait des siennes. Il se demandait si on lui rendait une entière justice, si on appréciait ses *Consolations*, si l'on n'estimait pas surtout en lui l'auxiliaire qu'il était par ses articles critiques. — Enfin on sait maintenant, — on sait trop, — quelle crise sentimentale vint aggraver les choses. C'est vers ce temps que se produisit « ce grand événement de cœur qu'on n'a qu'une fois et

qui, dans la sphère de la sensibilité et de la passion, domine toute une vie ». La lettre de février à propos d'*Hernani* en contient l'aveu involontaire, peut-être inconscient, peut-être incompris du destinataire, mais très net pour nous : *elle* est compromise et comme salie par toutes les concessions et les intrigues que comporte la préparation d'une salle dévouée ; elle est « exposée aux yeux profanes tout le jour » ; elle distribue des billets à plus de quatre-vingts jeunes gens qu'elle ne connaissait pas la veille ; plus de « cette familiarité chaste et charmante, véritable prix de l'amitié, à jamais déflorée par la cohue ». Et voilà sans doute la vraie raison du silence que gardera le critique, qui ne se sent plus l'ami unique du ménage. Quels qu'aient été les efforts des deux rivaux pour ne pas voir la vérité, puis pour la dissimuler à leurs yeux et aux yeux de l'autre, entre eux un fossé était creusé qui devait devenir un abîme.

Quand parurent les Ordonnances, Sainte-Beuve était en villégiature près d'Honfleur, chez son ami Guttinguer. Il revint en hâte à Paris. A son arrivée, Charles X était définitivement tombé et le régime de Juillet s'inaugurait. C'était le triomphe des doctrinaires du *Globe*. On aurait pu penser que Sainte-Beuve allait prendre rang parmi les vainqueurs. Il n'en fut rien. On a dit que c'était par jalousie : qu'il était indigné de n'avoir pas eu sa part à la curée, de rester simple homme de lettres, simple journaliste, tandis que ses anciens collaborateurs devenaient députés, fonctionnaires, conseillers d'État ou ministres. Assurément la comparaison qu'il a pu

faire de leur sort et du sien a dû augmenter son irritation envers eux. Ils gouvernent, et il écrit; ils font de brillantes carrières, et lui va vivre sous un pseudonyme (pour échapper au service de la garde nationale) « dans une chambre d'étudiant, Cour du Commerce, n° 2, au quatrième étage et au prix de 23 francs par mois, y compris les déjeuners » à moins que ce ne « fût 23 francs sans les déjeuners et 27 francs en les comptant ». On juge de sa rancœur. Pourtant, on ne voit pas qu'il ait rien tenté pour obtenir son lot dans les dépouilles, ce qui, après tout, lui eût vraisemblablement été facile. Tout compte fait, je ne crois pas qu'il y ait lieu de mettre en doute la sincérité de son attitude.

La vérité, selon moi, c'est que ce coup de tonnerre réveilla en lui le vieil homme assoupi. Il avait cru finie l'ère des révolutions : il s'était donc résigné. Mais voici que de nouvelles chances se présentent de réaliser son idéal libéral, girondin, démocratique : ses premières aspirations reprennent aussitôt toute leur ardeur. Et c'est sans arrière-pensée, pour obéir à ses idées, à son tempérament même, qu'il s'est rattaché au « parti du mouvement », qu'il s'est dressé, qu'il s'est irrité contre le « parti de la résistance ».

Seulement il n'en revint pas purement et simplement à ses idées primitives. Depuis que la paix européenne avait permis au commerce et à l'industrie de se développer, ce développement même avait entraîné des conséquences imprévues. Grâce au régime libéral, à la libre concurrence que ne balançaient ni ne limitaient plus les jurandes et les maî-

trises abolies par la Révolution, la classe ouvrière, non protégée, non organisée, souffrait des maux croissants. Aussi « la question sociale et humanitaire se posait désormais dans une latitude majestueuse et avec une invincible clarté ». D'autre part l'ancien intellectualisme de Joseph Delorme s'était teint de sentimentalité; le mysticisme latent ou étouffé de Sainte-Beuve, ayant trouvé au Cénacle une atmosphère favorable, avait besoin maintenant d'être satisfait : il lui fallait autre chose qu'une froide et théorique doctrine, il lui fallait une religion. Le Saint-Simonisme lui présenta justement de quoi satisfaire à la fois à toutes ces tendances anciennes et nouvelles confondues en son âme élargie.

Les rédacteurs du *Globe*, après les Journées de Juillet, s'étaient trouvés en désaccord. « Les uns étaient devenus gouvernementaux et conservateurs subitement effrayés. Les autres ne demandaient qu'à marcher. » Il y eut des débats, des querelles mêmes. Un jour, Sainte-Beuve parla d'un tel ton à Dubois que le maître leva la main sur le disciple : on alla sur le pré; et sous la pluie, — sous un parapluie aussi, comme nous l'avons vu, — on échangea deux balles. Il fallait se séparer. Les partisans du mouvement, Pierre Leroux, Lerminier, etc., gardèrent le journal et Sainte-Beuve y resta avec eux. Or « les bureaux du *Globe* étaient rue Monsigny, dans la même maison qu'habitait le groupe Saint-Simonien. De là des relations fréquentes ». Quelques Saint-Simoniens, qui avaient lu les *Consolations*, y avaient noté des aspirations religieuses que le catholicisme ne satisfaisait pas entièrement.

Ils lui firent des avances. Il hésita d'abord : la doctrine proposée ne lui paraissait pas encore sûre d'elle-même. Il crut que Diderot lui suffirait; il se remit à vanter « la plus allemande de toutes nos têtes », « le génie le plus synthétique du siècle », à étudier avec sympathie sa doctrine. Mais peu à peu « il s'approcha du lard ». et, s'il ne se prit pas d'abord « à la ratière », il rôda aux alentours. Son « cœur avide », son « imagination tendre » furent séduits par cette « forme vaguement attrayante et affadie » sous laquelle se produisait alors le Saint-Simonisme, devenu « le sanctuaire non moins mystique, le Sacré-Cœur, en vérité, de la jeunesse républicaine et prolétaire ». En premier gage de son ralliement, il commença par se retourner contre le spiritualisme éclectique. Quelle prétention à ces philosophes de vouloir fonder une société nouvelle ou réformer l'ancienne! Aucune philosophie n'a pu ni ne pourra le faire, étant impuissante par définition à « faire vivre » l'humanité, et à « lui donner foi en ses destinées ». Quelle méthode fausse que la leur! Ils étudient le « moi », distinct de la matière, ou même opposé et comme hostile à la matière, tandis que, dans la réalité, la matière et l'esprit sont un être unique : l'homme n'est ni un corps ni une âme, mais un corps et une âme vivant ensemble d'une seule vie. Ils étudient l'homme détaché de tous les autres hommes, tandis que dans la réalité c'est une « molécule vivante », qui fait « partie intégrante » de l'organisme social : l'humanité n'est pas une simple collection et succession d'individus; elle « existe et vit par elle-même », « manifestation

incessamment perfectible de Dieu ». C'est là, au contraire, ce qu'a bien compris Saint-Simon; il a trouvé « la solution dont dépend le bonheur de l'humanité »; le devoir de tous, c'est de se « dévouer à la répandre ». Et Sainte-Beuve en effet s'y dévoue. Possible qu'il n'ait pas assisté comme Lerminier « en habit bleu de ciel et sur l'estrade » aux prédications de la rue Taitbout; mais il y a assisté en auditeur favorable. Possible qu'il ne soit pas allé en Belgique avec Pierre Leroux pour « prêcher le Saint-Simonisme » ; mais c'est lui qui a rédigé pour Leroux la profession de foi Saint-Simonienne que *le Globe* inséra. Enfantin comptait « tout à fait » sur lui.

Enfantin se trompait. Petit à petit, Sainte-Beuve devint plus sensible aux extravagances ridicules des chefs Saint-Simoniens. Quand furent promulguées les théories choquantes ou saugrenues sur le mariage et le couple-prêtre, quand fut organisé le monastère ou le phalanstère (on ne sait comment dire) de Ménilmontant, il avait repris son indépendance. Il dut chercher ce qu'il en pourrait bien faire, car elle ne se suffisait pas. « Sa jeune imagination en ces années 1830-1834 caressa indifféremment bien des systèmes. Il avait le cœur malade, le cœur souffrant, en proie à la passion et, pour se distraire ou s'étourdir, il jouait à tous les jeux de l'esprit. Il s'y portait ardemment, très sincèrement sur l'heure, et sans arrière-pensée ni calcul. » Évadé du Saint-Simonisme, il n'eut donc rien de plus pressé que d'essayer le Mennaisianisme.

C'est en 1828 ou 1829, par Hugo, qu'il avait noué

connaissance avec Lamennais. « Depuis 1830, après son recueil des *Consolations* », Lamennais lui avait fait « force avances ». Il n'y avait que faiblement répondu : il était encore trop individualiste. Mais, après la révolution, il n'avait plus les mêmes motifs pour se tenir à l'écart : au contraire, Lamennais lui offrait une religion, et il en sentait le besoin : la religion de son enfance et la religion de son amie, et c'était là un attrait sentimental de plus ; une religion sociale, soucieuse d'exercer son influence sur la masse et de coopérer à la réorganisation de la société, et c'était là ce qu'il réclamait : une religion enfin déliée de la légitimité, hostile au régime nouveau, et ainsi était renversée la barrière qui eût éloigné Sainte-Beuve du catholicisme. D'ailleurs, « Monsieur Féli » était de ces hommes, nés pour faire centre, dont la prise est si forte sur les âmes un peu faibles : l'ancien ami de Victor Hugo espérait trouver en lui cet appui, cette intimité chaude qui lui manquaient maintenant de l'autre côté. Dès le 16 mai 1830, à l'époque où l'on aurait pu le croire le plus Saint-Simonien, — tant les influences diverses sont alors croisées et comme enchevêtrées, — il écrivait : « Je viens de passer quelques jours à Juilly chez M. de Lamennais, où j'ai puisé du calme, et un éloignement de plus en plus grand pour Paris et la vie qu'on y mène. »

Pendant toute la fin de cette année, pendant l'année suivante, ces relations continuèrent, de plus en plus intimes. Sainte-Beuve alla faire des séjours et comme des retraites à Juilly ; il y entendait l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* lire à haute

voix quelque page de ses œuvres et il avait alors l'impression de saisir et « d'emporter le plus vif de l'homme. » A Paris, il était son voisin et le voyait « beaucoup ». Ainsi il se liait tous les jours davantage; car avec Lamennais « on n'était jamais lié à moitié ». A pénétrer dans ce groupe de l'*Avenir*, Sainte-Beuve avait même apprécié les disciples : et Gerbet, qui dès la première heure l'avait séduit, et Lacordaire et Montalembert, qu'il avait d'abord tenus simplement pour de « forts écoliers ». L'ardeur, la foi profonde, le dévouement de ces hommes l'avaient touché, et il était tenté comme eux de se mettre à l'école de ce maître entraînant. Il écrivait à l'abbé Barbe : « Je suis toujours en voie vers ces idées dans lesquelles tu t'es assis de bonne heure; mes convictions y tendent et essayent de s'y affermir de plus en plus.... » Et il ne lui cache pas quel est le véritable auteur de ce retour.

Ce n'était pas qu'il fût ni qu'il se dît pleinement converti. Avec un délicat scrupule, il se gardait de précipiter l'évolution qu'il sentait s'accomplir en lui. « Ces sortes d'adhésions, pour être valables et sincères, disait-il, ne doivent jamais se manifester que dans leur temps, et, jusqu'à cet invincible éclat intérieur, on n'y saurait mettre en paroles trop de mesure, je dirai même trop de prudence. Il y a, *nous l'avons éprouvé*, dans beaucoup d'esprits jeunes et ouverts, une facilité périlleuse à adopter prématurément des doctrines, qu'on conçoit, qu'on aime, mais dont certaines parties laissent encore du trouble. » Et, continuant sa confession voilée, il esquisse l'analyse pénétrante de son propre mal.

En lui, il y a une « manière d'épicurisme sensuel et raffiné de l'intelligence », une « excroissance démesurée de la faculté compréhensive », qui lui a peu à peu enlevé la faculté de choisir entre les doctrines. Mais cette maladie n'est pas incurable. On peut s'en guérir à l'exemple de ceux qui ont « su se fixer à temps et adhérer sans réserve à la vérité reconnue par eux perpétuelle, universelle et sainte.... » On peut suivre ces « encourageants modèles », même si l'intelligence hésite encore. « Car ce n'est pas avec une raison lucide seulement qu'il convient de se livrer à cette investigation trop variable selon les lumières : c'est avec des qualités religieuses de l'esprit et du cœur qui soutiennent dans le chemin, le devinent aux places douteuses et en dispensent là où il ne conduit plus. Dieu aidant, il n'est pas indispensable d'avoir marché jusqu'au bout pour être arrivé.... » Les sujets, le ton de ses articles d'alors confirment de pareils passages. Il étudie Senancour, un autre malade comme lui ; il étudie *Notre-Dame de Paris*, et il regrette que « la religion y manque » ; il étudie Lamartine, et il le loue avec émotion d'avoir su conserver une « consolante perspective » d'avenir, de n'avoir point rejeté « le Dieu individuel, le Dieu fait homme, le Dieu nommé et prié dès l'enfance » ; il étudie Lamennais, et l'admiration, la sympathie, une sorte de tendresse enthousiaste éclatent partout, en même temps que des allusions, des aveux à peine voilés attestent au lecteur combien Sainte-Beuve met ici de son histoire intime et de son cœur.

Il y avait bien à ce moment là une autre influence qui s'exerçait sur lui ; et, à première vue, on la trou-

verait difficilement compatible avec celle de Lamennais. C'est celle de Carrel. Carrel avait fait offrir à Sainte-Beuve de collaborer au *National*. Il avait accepté, et il y mena, contre « la race pourrie des d'Orléans », contre le système de la résistance, contre « l'aveuglement des coteries triomphantes », contre les « pouvoirs corrompus et corrupteurs », contre les gouvernants « effrayés » ou « hébétés », la campagne la plus violente. Mais, même au moment de sa plus grande liaison avec Carrel, il n'y eut guère de commun entre Sainte-Beuve et lui que les haines politiques. Et, comme au fond Lamennais était à cet égard dans le même état d'esprit, l'action qu'exerça sur son collaborateur le directeur du rationaliste *National* ne contrecarra nullement celle qu'exerçait le fondateur du catholique *Avenir* : elle l'eût bien plutôt renforcée.

Le voyage de Rome, comme on sait, se termina mal. Lamennais ne put ni amener le pape à « s'expliquer » ni s'expliquer lui-même, et, le 13 août 1832, l'Encyclique *Mirari vos* condamnait sa doctrine, avec certains ménagements pour sa personne, mais d'une façon fort nette. Les chefs de l'*Avenir* reçurent cette nouvelle à Munich. Ils rentrèrent aussitôt à Paris. Sainte-Beuve, qui alla leur faire visite, fut très frappé du contraste qu'offrait le langage réservé et soumis de Lacordaire avec le « laisser-aller » dont Lamennais s'exprimait sur ce qui s'était passé à Rome et sur le pape. Dès lors il entrevit la révolte, et, discrètement, il s'efforça de la prévenir. « J'aurais voulu, dit-il, un Lamennais devenu catholique et libéral comme au lendemain de l'*Avenir*, mais ayant

la force de demeurer tel sous le coup même des Encycliques et malgré l'appel et l'attrait de la démocratie; je l'aurais désiré s'enfermant pendant quelque temps dans un religieux silence et n'en sortant depuis qu'à de rares intervalles par des écrits de réflexion et d'éloquence, où il aurait tout concilié, tout maintenu du moins, où il n'aurait rien sacrifié, où il serait resté opiniâtrément le prêtre de la tradition antique et des espérances nouvelles. » Peut-être pendant quelque temps put-il espérer qu'en effet Lamennais tiendrait cette attitude.

Même dans cette hypothèse, la plus favorable, son désarroi était grand. En somme, ce qui l'avait ramené au seuil du catholicisme, c'était l'idée que cette forme religieuse était conciliable avec la démocratie. Et voilà que cette idée paraissait définitivement condamnée. Dès lors, et pendant quelques mois, on le voit qui hésite, flotte d'une opinion à l'autre, ou se contredit nettement. Il semble se chercher des guides nouveaux. Il revient à Saint-Martin, il y puise de vagues aspirations spiritualistes et mystiques. Il se met à l'école plus sévère du Jansénisme; il trouve à Port-Royal d'émouvants et vivants exemples de l'austérité primitive et il en est frappé. Mais, au milieu de ces enquêtes, il ne sait plus bien lui-même ce qu'il pense, ni surtout ce qu'il croit.

C'est seulement en politique que sa foi reste inébranlée. Aussi continue-t-il à mener campagne contre le régime de Juillet, avec un redoublement de fureur. Il ne se borne plus à discuter, il invective. Les adversaires sont des « parvenus acharnés », des

« intrus suants », une « écume immonde » ; la royauté est « astucieuse », et Casimir Perier un « frénétique », un « maniaque ». Il aspire au moment où la France aura « dit *non* à toute monarchie » et instaurera la République. Il ne se borne pas à l'appeler de ses vœux. On raconte que l'attentat de Bergeron (qui tira sur Louis-Philippe en novembre 1832) aurait été machiné au *National*, que Sainte-Beuve se serait montré un des plus ardents à tremper dans le complot, et qu'il aurait favorisé la fuite du coupable après l'échec de cette tentative. En tout cas, il était compromis, et Mme Sainte-Beuve était épouvantée de l'intimité de Carrel avec son fils.

Mais là aussi, il avait des déceptions. Malgré tout, la monarchie censitaire allait se fortifiant, les émeutes étaient réprimées, les attentats avortaient; et émeutes et attentats groupaient plus fortement autour du roi tous les hommes épris d'ordre. Ainsi, en politique comme en religion, Sainte-Beuve ne voyait devant lui aucune issue ouverte et n'avait plus aucune espérance en l'avenir. Il lui fallait à tout prix se raccrocher à quelque chose et faire un effort pour se réconcilier avec la vie. Il prit sur lui de vaincre ses préventions, de vaincre même son amour de l'indépendance. En avril 1833, Lerminier lui ayant suggéré de poser sa candidature à je ne sais quel poste dans l'enseignement (peut-être une suppléance au Collège de France), Sainte-Beuve avait refusé : il voulait réserver son temps et ses forces pour l'art et la poésie, et puis « il lui en aurait coûté... de remettre son nom sous les yeux de certains hommes, autre part que dans des rangs

irrévocablement ennemis » : s'il était capable d'action, ce serait « dans un sentiment de guerre ouverte, dans une pensée révolutionnaire ». L'année suivante, Ampère lui proposa de se faire suppléer par lui à l'École Normale; et cette fois Sainte-Beuve consentit à « remettre son nom sous les yeux » du ministre d'alors. C'était Guizot. La négociation d'ailleurs n'aboutit pas; mais enfin Sainte-Beuve avait mis bas les armes.

Ampère, ami très dévoué, « ami du Monomotapa » pour Sainte-Beuve, était adorateur de Mme Récamier et grand admirateur de Chateaubriand. Il avait voulu mener son ami à l'Abbaye-au-Bois. Sainte-Beuve se fit un peu prier. Il avait, — un peu vite, dès le 19 août 1830, — « accepté comme un fait accompli et légitime l'abdication politique de Chateaubriand »; il s'était aussi « émancipé sur son compte » et il avait émis des doutes sur la durée de sa gloire littéraire. Aussi était-il « resté deux ou trois ans sans le revoir ». Il finit par céder aux instances d'Ampère. Bien vite il fut séduit; il ne sut point résister « à l'attrait que ce monde de Mme Récamier avait pour tous ceux qui y étaient une fois entrés. L'esprit, le cœur, le talent, l'amour-propre, tout en lui y trouvait des points d'appui multipliés, de fins et flatteurs encouragements, de légers avis enveloppés d'éloges.... Comment ne pas se rendre aux marques d'un intérêt si suivi, si motivé? »

Il se rendit d'autant mieux qu'il se déliait de toutes les autres influences. — De plus en plus il s'éloignait de Victor Hugo. Non seulement la rivalité secrète, le « duel fourré », se continuait en silence, mais il

y avait « des articles entre eux ». Sainte-Beuve ne louait pas sans réserves, littéraires et morales, les *Chants du Crépuscule*, et il déclarait publiquement qu'il portait désormais à l'auteur un intérêt « respectueux » et non plus « affectueux ». — A Lamennais, il marquait discrètement jusqu'à quel point exact il entendait le suivre. Chargé de faire imprimer les *Paroles d'un Croyant*, il osa (dit-il) y supprimer de lui-même le passage le plus violent, deux lignes qui « dépassaient toute mesure » sur le pape et le catholicisme. En même temps, dans l'article qu'il consacra à ce livre, il en donnait l'interprétation la plus adoucie possible : Lamennais, selon lui, cessait bien « d'invoquer directement le Saint-Siège pour l'œuvre spirituelle », mais lui « restait soumis, docile et pleinement adhérent en matière de foi ». C'était moins une constatation qu'un vœu et un conseil déguisé. Plus libre dans ses lettres intimes, il déniait à celui qu'il avait tant loué et aimé, le titre de « prêtre » et de « sage », pour le traiter d' « agitateur ». Il le raillait même et s'amusait à se représenter Lamennais épousant « Lélia ». Il avait donc repris ou croyait avoir repris envers lui son entière indépendance. — Enfin il rompit avec *le National*. On y avait toujours surveillé ses tendances religieuses. *Volupté* le rendit définitivement suspect. Mais le jour où, consacrant un article à Ballanche, il parut épouser ses théories, ou du moins ne marqua pas assez nettement qu'il les répudiait, on le considéra comme un traître, un suppôt de la réaction, et on l'excommunia. Fort surpris, il demanda à Carrel d'arbitrer le différend. Carrel,

peu soucieux de se compromettre, se récusa. Sainte-Beuve indigné secoua la poussière de ses souliers sur le seuil du journal. L'influence de l'Abbaye-au-Bois restait désormais sans contrepoids aucun.

Naturellement il s'y adapta avec sa souplesse ordinaire. Tous ses articles d'alors sont d'un ami, d'un défenseur du catholicisme. Il espère y maintenir Lamennais ; il se flatte même, — idée surprenante, — d'y ramener George Sand ; il écrit enfin qu'il est « chrétien et catholique, sinon de foi, du moins d'affinité et de désir ». En politique il s'adoucit peu à peu. L'Abbaye-au-Bois n'avait assurément aucune tendresse de cœur pour les d'Orléans, et Chateaubriand mettait son point d'honneur à rester jusqu'au bout une sorte de grognard de la Légitimité. Cela permettait à Sainte-Beuve d'épancher à l'occasion sa bile contre les « régimes peureux », sans choquer par trop ses nouveaux amis. Mais, d'autre part, tous les doctrinaires ralliés à Louis-Philippe, les Guizot, les Broglie, les Cousin, les Villemain, étaient amis de la maison ou en coquetterie avec elle. Cela établit comme un pont entre Sainte-Beuve et les gens au pouvoir. Nous venons de le voir en négociations avec Guizot. Le ministre ne put se décider à nommer à l'École Normale l'ancien Werther jacobin et carabin. Du moins se montra-t-il plein d'amabilités et de prévenances envers lui. Pour le dédommager, il le nomma Secrétaire du Comité (nouvellement institué) des Travaux historiques. En cette qualité, Sainte-Beuve rédigea des instructions et des circulaires que signa Guizot. S'il ne fait pas figure de gouvernemental,

du moins ne joue-t-il plus le rôle d'opposant acharné.

Cela d'ailleurs ne coûta rien ni à sa dignité ni à son amour-propre. La situation n'était pas telle qu'elle pût le faire traiter de vendu. Et même il ne la garda point : « au bout d'un an environ, voyant que la place tournait à la sinécure, il donna respectueusement sa démission ». C'était une ressource dont il se privait, et il n'eut plus pour vivre que le produit de sa plume ; « sans sa mère, qui y mettait beaucoup du sien, il n'aurait pas suffi aux dépenses croissantes et cependant modérées auxquelles il était par degrés porté ». Mais il ne semble pas qu'il ait souffert de l'existence modeste à laquelle il était ainsi réduit. Il a toujours aimé la vie simple et même cachée. Devenu collaborateur régulier de la *Revue des Deux Mondes*, il avait du moins le sentiment de la sécurité pour son avenir.

Et puis il avait des compensations. « Sa situation littéraire extérieure s'était beaucoup plus améliorée que sa situation matérielle. » Son roman de *Volupté* avait obtenu auprès d'un public d'élite le genre de succès qu'il avait ambitionné. Il écrivait des vers dont il espérait la gloire : une gloire à longue échéance pour les poèmes mystérieux du *Livre d'Amour*, une gloire plus immédiate pour les poèmes d'un genre original qui allaient composer les *Pensées d'Août*. Ses articles de critique réussissaient. Son étude de Port-Royal l'attirait de plus en plus et l'attachait aux « saints solitaires », connus alors presque de lui seul (en dehors de Royer-Collard et autres rares disciples). Il travaillait. Il aimait et il était aimé : il laissait à l'occasion entrevoir ce bonheur

intime avec une fatuité discrète. Toutes ses aspirations s'épanouissent alors d'un épanouissement sans bruit et sans éclat; jamais il ne fut plus heureux; jamais il n'y eut en lui plus d'apaisement, plus de résignation peut-être, — mais c'était une résignation douce et sereine.

Tout n'est qu'heur et malheur. Au moment où tout semblait se réunir ainsi pour le favoriser, tout lui manque à la fois. Cette halte reposante n'avait duré que quelques années. — D'abord Lamennais lança son pamphlet, les *Affaires de Rome*. Sainte-Beuve avait su d'avance l'éclat qui allait se produire. Il l'attendait très paisiblement. Et tout à coup il sentit, à sa grande stupeur, que cette violente rupture ne le laissait pas indifférent. Celui qui l'avait « provoqué à la foi » le « laissait là à l'improviste, en délogeant » : son âme en restait « gisante le long du fossé » et le scepticisme y rentrait vainqueur, sur les ruines de sa croyance à demi édifiée. — En politique, on manquait de tact envers lui. Sous le ministère Molé et Salvandy, on lui offrit la croix. Il avait bien consenti à collaborer, dans son domaine propre, avec un ministre de l'instruction publique; mais de là à être traité en fidèle du régime, de là à renier publiquement des déclarations réitérées et catégoriques, selon lui, il y avait un abîme. Il refusa et il garda rancune à ceux qui l'avaient mis dans la nécessité de refuser. — En littérature, il avait des tiraillements avec la *Revue des Deux Mondes*, et « pour la forme », par souci de sa dignité, il était amené à la bouder un peu. Les *Pensées d'Août* étaient un échec très net :

on ne le critiquait pas seulement, on riait de lui et de ses vers prosaïques. Ce fut un accueil « tout à fait hostile et sauvage ». — Et puis, et surtout, celle qui l'avait aimé se lassait, se détachait insensiblement; ni prières, ni lettres, ni romans, ni poèmes, ne pouvaient renouer le lien si chéri : il rentrait dans sa solitude et dans son abandon. L'occasion se présenta justement de quitter Paris, de s'éloigner de tous ceux qui l'avaient blessé ou déçu; il la saisit et partit pour Lausanne.

Ses écrits, pendant ces années 1830-1837, reproduisent en quelque sorte le rythme de sa vie morale. Ils expriment d'abord le trouble de ses passions intellectuelles ou sentimentales; puis c'est l'apaisement progressif, une espèce de désintéressement résigné, enfin un brusque sursaut : comme une vague de fonds qui bouleverse la surface si calme, et montre ce que recélaient d'agitation inaperçue les profondeurs de son âme.

Quand il avait rompu avec Hugo, il avait ressenti d' « horribles douleurs ». Beaucoup de ses lettres le montrent plongé dans le désespoir. Mais l'excès même de son malheur lui en valut le remède. Il semble du moins que « son Adèle », consciente de l'innocence qu'avaient jusqu'alors conservée leurs relations, trouva un tel exil immérité et consentit bientôt à le revoir en secret. Ainsi se renoua entre eux une intimité dangereuse. De là sortit le *Livre d'Amour*. Ce sont encore des poèmes tout romantiques dans leur conception première, puisque ce sont des confidences personnelles. L'auteur de *Joseph Delorme* et des *Consolations* y apparaît tel

que nous le connaissons déjà : tendre, rêveur, mélancolique dans le bonheur même, amer, volontiers aigri contre ceux qui, par maladresse voulue ou non, blessent son amour-propre chatouilleux, ou contre ceux dont les éclatants succès offusquent ses succès plus médiocres et produisent en son âme une « tristesse resserrante ». La formule littéraire, — si je puis ainsi parler, — n'y offre rien de nouveau : ici, on retrouve plus *Joseph Delorme*, là, on reconnaît plutôt la nuance des *Consolations*; mais partout, c'est la même forme de sensibilité, trouble plutôt que violente, compliquée plutôt que puissante, sans image spontanée, sans manifestation éclatante, le romantisme d'un poète qui n'est pas né romantique; partout, c'est le même amour de la poésie intime, familière, sentimentale et non vraiment passionnée : c'est aussi le même pédantisme à demi voulu, à demi inconscient, d'un critique qui, faisant des vers, se souvient trop de ceux qu'il a lus, songe trop à rivaliser avec eux, ou songe trop aux observations que pourront faire sur la versification, sur le rythme, sur la rime, sur tous les procédés de la forme, les critiques ses confrères.

Quand il confessait ainsi ses secrets propres et ce qui est… disons plus discutable, les secrets d'une autre, Sainte-Beuve s'adressait à la postérité, moins prude que les contemporains. Il se rendait bien compte que de tels vers ne pouvaient être publiés que « dans longtemps, fort longtemps ». — On sait d'ailleurs qu'il n'y tint pas et que, quelque dix ans après (11 novembre 1843), il leur donna du moins une publicité clandestine. — Mais cela n'était

pas suffisant pour lui. « Écrire les choses ou les idées qui tourmentent, s'en décharger sur le papier, puis garder cela au fond d'un tiroir à clef et n'y plus penser, c'est une recette que je permets... de recommander (disait-il).... selon ma propre expérience particulière. » La recette peut être bonne. Il paraît que, pour un homme de lettres, il en est une meilleure encore, c'est de publier ce qu'on a de la sorte écrit. C'était le procédé que, d'après Gœthe, Dubois avait jadis conseillé au jeune étudiant dévoré de rêves confus, de tentations sensuelles et d'aspirations littéraires. Il s'en était bien trouvé : il voulut recommencer. Seulement, dans ce cas, il faut prendre un détour, il faut couvrir les faits réels d'un double ou triple voile, et dérouter la foule des lecteurs. C'est à quoi Sainte-Beuve s'est essayé dans son roman de *Volupté* (19 juillet 1834).

Ce roman « n'est pas précisément un roman » et « il y a mis le plus qu'il a pu de son observation et même de son expérience ». « Il a peint des caractères vrais, d'après des situations observées et senties » ; et, « dans la transposition de l'époque et du milieu », « les âmes qu'il a peintes et montrées à nu étaient des âmes vivantes, il les connaissait, il avait lu en elles. » C'est donc presque un livre à clef : sous des noms de fantaisie, on y reconnaît et les lieux où a vécu Sainte-Beuve et les personnes qui ont été mêlées à sa vie : le château de Wierre, la sœur de son père, l'abbé Barbe, Guttinguer, Lamennais, et bien d'autres, — et trop d'autres. Mais surtout il s'est mis lui-même en scène. Curieux comme document biographique (pourvu qu'on

l'interprète), le livre de *Volupté* l'est davantage encore, il est de toute importance (et sans avoir besoin d'être interprété), comme document de biographie et d'analyse morales.

Amaury est Sainte-Beuve. Son caractère, son tempérament, ses tendances, ses vices même sont le caractère, le tempérament, les tendances et les vices de Sainte-Beuve. L'un et l'autre sont avant tout des voluptueux. « La volupté les tient... elle a saisi leur chair, elle flotte en leur sang, elle serpente en leurs veines... c'est là leur mal. » De là leurs ennuis, leur recherche de ce péril où ils sont tombés, cette illusion qui leur a fait confondre les sens et l'amour, ces blasphèmes contre la nature et contre Dieu que leur ont arrachés les rancunes de cette sensibilité incapable de se satisfaire parce qu'elle est dévoyée, ces dangereuses habitudes « d'amitiés indiscrètes » et de liaisons féminines. Tout ce que Sainte-Beuve reconnaît en lui-même : son goût « des habitudes intimes, des convenances privées, du détail des maisons »; son « besoin de guides et de soutiens »; l'incapacité de sa volonté à former autre chose que « des vœux impuissants, des résolutions à chaque heure contredites »; sa facilité à céder aux circonstances; l'affaiblissement de son activité créatrice en littérature, du ressort intérieur de sa dignité en face des hommes au pouvoir, de sa faculté d'aimer d'un amour véritable; ses « délicatesses comprimées et ses susceptibilités jalouses »; ses fuites, ses « instincts sauvages »; ses « colères aiguës, quinteuses, convulsives »; ses bouffées d'ambition, son désir inquiet de gloire

humaine ; son mysticisme maladif, qui au milieu des souillures l'attire à « l'aspiration platonique » ; la versatilité de son cœur, la versatilité aussi grande de son esprit, « mortelles à toute foi en nous et au véritable amour » ; sa personnalité flottante « composé délié de courants et de fluides, amas mobile et tournoyant, scène commode à mille jeux », qui aboutit à une sorte d'insincérité envers les autres et envers lui-même ; jusqu'à ses méthodes et à ses procédés de critique littéraire : tout cela, il le rattache à cette domination que la Volupté exerce sur lui. C'est une confession totale et sans réserve.

Certes, rien n'est plus romantique qu'un pareil étalage du « moi ». Et, en ce sens, *Volupté* paraît étroitement apparenté au *Livre d'Amour*. L'inspiration pourtant en est différente. Il ne s'agit plus ici, — du moins il ne s'agit plus seulement, — de se peindre aux yeux des lecteurs et de tirer une vanité secrète de ce qu'on trouve en soi d'individuel et d'unique. Dans sa conception initiale, le roman avait en quelque sorte un but désintéressé : ce devait être un essai d' « apologie expérimentale ». Lorsqu'il analysait son mal, Amaury se proposait moins de l'analyser que d'en trouver et d'en indiquer le remède. Il voulait être utile à ceux qui, comme lui, connaissaient la vérité, mais, retenus par l'obstacle des sens, ne pouvaient ni lui donner l'adhésion de leur cœur, ni conformer leur conduite aux principes qu'acceptait leur intelligence. Car « son intelligence était convaincue, ou du moins elle n'élevait pas d'objections, mais c'étaient ses mœurs et sa pratique qui l'écartaient et le rejetaient malgré ses partiels

efforts ». Il voulait donc saisir corps à corps l'ennemi, lui livrer un dernier combat, le vaincre, et montrer à ses frères de misère le moyen de le vaincre à leur tour.

Le malheur est que, malgré ses bonnes résolutions, l'œuvre est moins édifiante, moins saine même, qu'il ne l'eût voulu. Ce mal qu'il analyse, il l'analyse si bien qu'il se reprend à l'aimer : il se sait gré d'être si complexe, si riche en émotions, si souple en mouvements subtils, si ingénieux en détours et en retours captivants. Cette étude qu'il a entreprise pour établir le diagnostic de son infirmité, il la poursuit pour le plaisir du moraliste pénétrant, qui aime à pousser jusqu'au fin du fin et à déployer sa virtuosité. Au lieu de se détester, il se complaît en soi. Il se complaît aussi en sa vanité littéraire : quel succès de trouver des expressions assez délicates et assez nuancées pour rendre le ténu, le fugitif, l'insaisissable et concilier le contradictoire ; quel triomphe d'unir le lyrisme à la psychologie la plus attentive, de s'échapper en effusions poétiques au moment même où l'on semble s'être enfoncé dans les plus obscures ténèbres de l'inconscient ou du subconscient ; quelle gloire de se montrer le plus parfait, le plus original, le plus ingénieux styliste, en ce domaine presque inexploré de l'abîme intérieur !... N'importe ; reste qu'en entreprenant son ouvrage, et jusqu'au moment de lui donner sa forme définitive, Sainte-Beuve s'est proposé autre chose que lui-même et s'éloigne ainsi du romantisme pur.

L'évolution apparaît bien plus avancée encore, elle est proche de son terme, si même elle ne l'atteint

déjà, dans les *Pensées d'Août* (30 septembre 1837). Cette fois le romantique est presque mort en lui. Quelques pièces sont bien encore des confessions personnelles : il y avoue ses douleurs des amitiés rompues, des passions mauvaises auxquelles il est en proie ; il s'émeut à l'évocation de chers souvenirs ou d'espérances caressées en rêve ; il y exprime les aspirations religieuses qui subsistent en lui : le « lointain religieux » est comme l'horizon de quelques poèmes et des plus considérables. Pourtant, dans l'ensemble, les *Pensées d'Août* sont plutôt impersonnelles. Elles sont nées moins de sentiments éprouvés que d'une théorie littéraire. Sainte-Beuve a voulu avant tout, — il l'a dit en prose dans sa préface, il l'a dit en vers dans son *Épître à Villemain*. — introduire « un certain genre de poésie, non encore acclimaté en France. » Il veut, de la réalité humble, banale, ou même vulgaire, tirer tout ce qu'elle contient de poétique. Il ne s'agit pas d'embellir par le faste des mots ou des images l'insignifiance de la vie quotidienne ; au contraire, on se proposera de « replacer la poésie domestique et familière et réelle, sur son terrain nu, de la transporter plus loin, plus haut même, sur les collines pierreuses et hors d'atteinte de tous les magnifiques ombrages ». Ce seront d'humbles douleurs, d'humbles joies, d'humbles rêves, d'humbles destinées, qu'orneront seulement la beauté d'une résignation volontaire, d'un dévouement sans éclat, de tous les sentiments contenus et modestes compatibles avec l'obscurité des héros inconnus. Malheureusement cette poésie souffreteuse ne suffit pas à donner à des œuvres de

ce genre la valeur d'art, qui seule peut faire vivre des essais littéraires. Cette valeur d'art, il faut la demander au soin minutieux de la forme. Conséquent avec lui-même, Sainte-Beuve s'applique à rehausser son vers « simple » et « côtoyant la prose », son style « pauvre de belle ombre et d'haleine de rose » par « la forme étroite ». Et le voilà qui révèle, non sans quelque candeur, tous les secrets de son art. Son domaine littéraire semble monotone et plat; c'est une Beauce uniforme; il l'entourera, faute de haie vive ou d' « altier rocher », d'un fossé, qui suffira à le protéger contre l'invasion de l'eau et de la vase :

Ce rebord du fossé, simple et qui fait merveille,
C'est la rime avant tout; de grammaire et d'oreille
C'est maint secret encore, une coupe, un seul mot,
Qui raffermit à temps le ton qui baissait trop,
Un son inattendu, quelque lettre pressée,
Par où le vers poussé porte mieux la pensée;

c'est de faire rimer « la présidente *de*... » avec *Dieu*, de dire « forcé mesure » au lieu de dire « forcé *la* mesure », « avec projet » au lieu de « avec *un* projet »; de rapprocher *fantaisie* et *fantassin*; d'entasser les assonances, les allitérations : « j'ai *r*asé ces *r*ochers que la g*r*âce domine... »! Le résultat de ces belles théories, on le connaît : il suffit de lire les *Pensées d'Août*; on se dit « Que n'écrit-il en prose »? et l'on a le pénible sentiment que le poète en lui est mort, à mesure que sa sensibilité un instant agitée a repris peu à peu son calme.

Mais la crise ou les crises que nous connaissons

survinrent. Sainte-Beuve compose alors *Madame de Pontivy*, nouvelle « écrite en vue d'une seule personne et pour la lui faire lire et pour lui en faire agréer et partager le sentiment ». C'est le dernier effort d'une passion qui ne veut pas périr et tâche de ranimer chez l'amie une flamme expirante. Voici reparaître les intentions personnelles et la confidence voilée : le romantique en Sainte-Beuve a comme un soubresaut.

Il en est exactement de même de sa critique. Dans les premiers jours qui ont suivi la révolution de Juillet, Sainte-Beuve semble continuer son effort d'apologie et de propagande en faveur du Cénacle. Il continue à louer Victor Hugo; il se fait son biographe officiel: au nom de l'école, ou de la coterie, il répond au pamphlet de Latouche, la *Camaraderie littéraire*. Mais, dans tout cela, on sent que la foi n'y est plus. « Il n'y avait pas à songer, après 1830, à devenir ou à continuer d'être le critique du romantisme poétique. » Les temps de l' « intention littéraire systématique », de « l'investigation théorique marquée sur divers points de l'art » étaient révolus. A partir des pages consacrées à George Farcy, ses articles « ont avant tout une signification morale ». Il y prêche l'humanitarisme, la démocratie, la vérité Saint-Simonienne : il indique à l'art « sa mission », son « œuvre », son « rôle pragmatique, éducateur ». Il fait de la critique sociale plutôt que littéraire.

Ainsi conçue, cependant, la critique de Sainte-Beuve n'était ni désintéressée ni impersonnelle, malgré les apparences. C'est bien de lui qu'il s'y

agit encore, sinon de sa vie intime et de ses passions privées, du moins de sa foi, de ses espérances, de ses aspirations religieuses, politiques et sociales. Cela est encore plus marqué dans les articles qu'il écrivit sous l'inspiration et sous l'influence croissante de Lamennais. Les principaux d'entre eux, — on peut négliger ceux qu'il écrivit au *National* : actes de guerre, plutôt qu'œuvres de littérature, — les principaux d'entre eux sont consacrés aux doctrines qui lui sont chères, aux problèmes qui se posent pour l'humanité, mais aussi pour lui-même. Et tous, ils sont personnels et même confidentiels. Qu'il étudie Senancour, Lamennais, les romans de Victor Hugo, Lamartine, etc., c'est de lui-même en réalité qu'il nous entretient à mots couverts. Voilà, chez l'auteur d'*Obermann*, ce « scepticisme funèbre de la sensibilité et de l'entendement » dont Sainte-Beuve tâche de se guérir. Voilà, chez l'auteur de *Notre-Dame de Paris*, cette absence de foi, ce « manque d'espérance », cette indifférence aux choses « de l'âme et de Dieu », dont Sainte-Beuve s'effraie pour lui-même, cette espèce d'aridité intérieure dont il veut se protéger. Voilà, chez l'auteur des *Méditations*, « l'ordre continu de la tradition, la croyance morale des siècles, le rapport intime et permanent de la créature à Dieu, l'humilité, la grâce, la prière, ces antiques aliments dont le rationalisme veut enfin sevrer l'humanité adulte », et dont Sainte-Beuve, lui, ne veut pas se laisser sevrer. Voilà, enfin, chez l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence*, cette religion retrouvée et comme rajeunie, cet accord de la tradition et des tendances modernes, cette conciliation de

l'église et de la démocratie, dont Sainte-Beuve a besoin pour que soient satisfaits à la fois son instinct plébéien et ses aspirations mystiques. S'il n'est plus romantique, en ce sens qu'il est devenu indifférent aux questions d'art pur, de forme, d'innovations ou de rénovations littéraires, il l'est autant que jamais, en ce sens que son moi est en jeu dans tout ce qu'il écrit.

Ce romantisme moral, si je puis ainsi parler, s'atténue lui-même à son tour, et disparaît. C'est l'effet de la condamnation de l'*Avenir*. Comment se faire dès lors apologiste, panégyriste, prosélyte d'une doctrine quelconque, puisque toutes les doctrines auxquelles il s'était successivement attaché ont fait misérablement faillite? Les théories du Cénacle l'ont déçu; les théories du Saint-Simonisme l'ont révolté ou dégoûté; les théories du Mennaisianisme l'ont amené à une impasse dont il ne peut sortir. Il devient donc incrédule et indifférent à tous les systèmes : à aucun d'eux il ne remet plus ni la conduite de sa vie, ni la conduite de son cœur, ni la conduite de sa pensée : ils n'ont plus d'intérêt que pour sa curiosité et pour son intelligence. Ainsi sa critique se fait « neutre », « impartiale », indifféremment sympathique à tout ce qu'elle peut expliquer. « C'est une chose bien remarquable, comme, en avançant dans la vie et en se laissant faire avec simplicité, on apprécie à mesure davantage un plus grand nombre d'êtres et d'objets, d'individus et d'œuvres, qui nous avaient semblé d'abord manquer à certaines conditions proclamées par nous indispensables dans la ferveur des premiers systèmes ».

Avec son instinct de psychologue moraliste, son amour de la réalité humaine, son désir de connaître « le côté personnel et plus vivant des auteurs », il s'attache donc à la biographie et même à l'anecdote, en tant que l'anecdote est révélatrice d'une individualité intéressante. C'est là son ambition modeste. Et ce genre sans prétention est le « refuge » dont il se contente, après l'échec de tant d'espérances et l'avortement de tant d'ambitions.

Mais ce découragement ne dura point. Satisfait de voir au moins ajournée la rupture de Lamennais avec l'Église, il sent revenir en son âme un équilibre provisoire; les circonstances matérielles lui deviennent plus favorables; d'apaisantes amitiés le rassérènent : comme il essaye d'asseoir sa vie et d'en assurer l'avenir, il essaye d'établir sa critique sur un fondement nouveau, qui lui donne une raison d'être et un but.

Il se rend compte en effet que son scepticisme même n'est pas sans avantage. Affranchi de toute doctrine qui lui soit propre, le critique n'en est que plus à l'aise, pour pénétrer la doctrine des autres. Il faut « s'effacer, s'oublier, n'être plus chez soi, être chez un autre pour une quinzaine, ou mieux être cet autre même », au point qu'on pourrait être pris « pour son second ». Quel avantage à se transformer de la sorte! L'auteur et sa doctrine sont dès lors expliqués par le dedans. On voit la façon dont le système est né, on en suit le développement, on en pénètre la structure intime. On démêle en l'auteur « une explication intérieure et continue » qui peut servir de prolégomènes à son œuvre : on prépare

le public à le lire. Le critique-protée est donc le meilleur critique-cicérone. Il est même quelque chose de plus ; s'il n'est pas encore un savant, il est du moins un observateur ; or « les observations multipliées s'enchaînent et leur ensemble aide à découvrir ou à vérifier des lois » (*Article sur Ballanche*). Le type le plus complet, l'idéal presque, de ce genre de critique, Sainte-Beuve l'a trouvé en Bayle, et l'étude lui en sert à se définir lui-même :

Chacun apporte dans sa jeunesse une dose de foi, d'amour, de passion, d'enthousiasme ; chez quelques-uns, cette dose se renouvelle sans cesse.... Quand cela va trop loin et dure obstinément, c'est presque une infirmité de l'esprit sous l'apparence de la force ; c'est une incapacité de mûrir.... Bayle se trouva, dès sa première flamme jetée, une nature tout aussitôt réduite et consommée et, à partir de là, il ne perdit plus jamais son équilibre. Première disposition admirable pour exceller au génie critique, qui ne souffre pas qu'on soit fanatique, ou même trop convaincu ou épris d'une autre passion quelconque.

En un mot, pour avoir l'esprit critique, il faut être sceptique en tout. Sceptique en art : si on a un art à soi, on y ramène tout. Sceptique en religion et en philosophie : un dogme restreint la liberté de l'esprit, la confiance en un système empêche de goûter les autres. Il faut aussi être affranchi de toute passion autre que la curiosité la plus vaste : s'amuser à jouir de toutes les doctrines, de toutes les formes d'art, sans jamais s'attacher à aucune, prompt au contraire à les abandonner toutes, tour à tour, pour courir à de nouvelles, qui seront à leur tour abandonnées pour d'autres, tant qu'il en existera, c'est-à-dire toujours. Si seulement Bayle

s'était plus attaché à l'esprit des auteurs qu'aux matières diverses dont ils traitaient, si encore il avait eu du goût et n'avait pas loué l'*Hippolyte* de Pradon aussi complaisamment que la *Phèdre* de Racine, il aurait véritablement réalisé l'idéal de la critique, telle que la conçoit, — et que dès lors l'applique, — Sainte-Beuve.

Donc plus de souci des « règles » à la façon du *Lycée* de La Harpe; plus d'ambition constructive à la façon de la *Préface* de *Cromwell* : analyser, comprendre, expliquer. Et ce qu'il faut analyser, comprendre, expliquer, ce n'est pas l'œuvre, ce n'est pas l'écrivain, c'est l'homme même. Pour cela, étudier attentivement les origines : le milieu dont il sort, les influences subies, les manifestations premières : puis, cette base solide une fois posée, suivre avec scrupule « la continuité de son développement » et reproduire sa destinée d'un bout à l'autre. Cela fait, inutile de conclure et de juger : si le critique est homme de goût, — et il doit l'être, — il communiquera aux lecteurs son impression propre sans avoir besoin de l'exprimer. — Tel est le genre de critique, « neutre, impartiale, surtout analytique, descriptive et curieuse... et qui ne concluait pas », que Sainte-Beuve pratique en effet pendant cette période (seconde série des *Portraits Contemporains*).

Mais, là aussi, il ne laisse pas de se contredire un jour. Est-elle « neutre », « impartiale », impersonnelle, cette critique, dans l'article sur les *Affaires de Rome*? Loin de là, l'émotion y éclate : ses plaintes, ses reproches, ses cris à ce guide mauvais qui

l'abandonne en pleine route, montrent son désarroi et sa douleur. Comme dans *Madame de Pontivy*, nous saisissons une sensibilité souffrante et blessée, nous sentons que Sainte-Beuve n'a pas encore obtenu ce calme, cet apaisement, ce désintéressement de tout, après lequel il soupire.

CHAPITRE VI

SAINTE-BEUVE A LAUSANNE
« PORT-ROYAL »

C'est une série d'heureuses coïncidences qui fournit à Sainte-Beuve l'occasion de s'évader de Paris. Il avait accepté, pour complaire sans doute à Chateaubriand, de donner ses soins à une édition des œuvres de Fontanes, que voulait publier la fille du poète. Mlle Christine de Fontanes vivait retirée à Genève. Pour s'entendre avec elle plus aisément qu'on ne le fait par lettre, il se laissa tenter d'aller la voir en cette ville, et de là il rayonna en Suisse, dans le Valais, dans le Pays de Vaud, dans les montagnes Bernoises. Il découvrit alors la littérature de la Suisse française ; elle l'intéressa singulièrement. Il découvrit aussi Vinet. Le professeur de Lausanne avait écrit entre autres une *Revue des prosateurs et poètes français*, dont Sainte-Beuve fut très frappé et qu'il proclama d'emblée un « chef-d'œuvre. » Mais, plus que ses qualités littéraires et que ses mérites d'historien ou de critique, il apprécia hautement son inspiration morale et religieuse. Le

protestantisme de Vinet, nullement « socinien et vague », mais « biblique rigoureux, croyant à la divinité de Jésus-Christ, à la rédemption, à la grâce ». n'avait rien cependant d'agressif, de sectaire, ni de chagrin. Au contraire. il offrait « quelque chose d'aimable, de modéré. de sensé et d'accessible »; loin d'exagérer ce qui le séparait des autres confessions chrétiennes et notamment du catholicisme, il s'efforçait de combler l'intervalle par la charité chrétienne, par la tolérance, par l'onction. Bref c'était la forme du christianisme qui pouvait le plus séduire Sainte-Beuve.

Le désir devait naturellement lui venir d'entrer dans cette voie nouvelle, d'étudier cette conception religieuse, afin de voir si elle ne lui offrirait pas le port espéré. Or Sainte-Beuve rencontra justement près de Lausanne un jeune poète vaudois, Juste Olivier, qu'il avait autrefois assez intimement connu à Paris. Il lui laissa voir l'impression profonde, l'espèce de séduction. que Vinet avait exercée sur lui. Il lui parla en même temps de son *Port-Royal*. depuis longtemps promis au libraire Renduel. Olivier et sa femme conçurent alors une idée ingénieuse. Ils avaient des amis au Conseil de l'Instruction publique et au Conseil d'État de Lausanne; ils leur suggérèrent de demander au critique parisien un cours d'une année sur *Port-Royal*. Sainte-Beuve accepta bien vite.

En octobre 1837, il débarqua à Lausanne avec toute une bibliothèque Port-Royaliste. Il avait d'abord été convenu qu'il résiderait chez les Olivier; mais. « au bout de peu de jours. il trouva plus

prudent de se faire deux domiciles, l'un pour le travail, inviolable. inavoué. à l'Hôtel d'Angleterre, l'autre pour le public. chez Olivier ». Il s'y rendait à quatre heures. quand il avait cours. trois fois par semaine. les autres jours à trois heures; il y recevait et y passait la soirée en famille. Là venaient tous ceux qui désiraient s'entretenir avec lui. et principalement ses collègues de l'Académie. entre autres Monnard. le professeur de littérature française. Porchat. le professeur de littérature latine, futur traducteur de Gœthe. et. Vinet. le plus écouté, le plus admiré de tous. C'étaient alors des causeries sur des matières de religion. de philosophie. de morale. de littérature. des discussions sur le cours de Sainte-Beuve. sur Arnauld. Nicole, Pascal. sur les jugements qu'en avait portés le conférencier. C'est à peine s'il quitta la ville pour quelques jours et alla passer de brèves vacances à Eysins. chez les parents d'Olivier. Tout son temps était pris pour la préparation de ses leçons; et. jusqu'à trois heures. tous les jours. il restait à sa table de travail, cloîtré dans sa chambre secrète de l'Hôtel d'Angleterre.

Tout l'astreignait à ce labeur assidu : son inexpérience de l'enseignement. sa méthode de travail. les exigences de son public. Bien que son sujet l'eût longtemps occupé. l'étude n'en était encore ni complète. ni surtout *bâtie*. C'est une assez lourde tâche que de mettre au point. à la dernière heure. toutes les leçons d'un cours aussi considérable. Elle l'était d'autant plus pour Sainte-Beuve que. ne se sentant pas orateur. il s'astreignait à tout écrire. Enfin il n'avait pas seulement à se défier

de lui-même et de son inaptitude à la parole publique, il lui fallait aussi tenir compte des exigences de ses auditeurs. Tout le monde ne lui était pas uniformément favorable. En une petite ville, en une petite République, qui plus est, tout devient aisément affaire de parti. L'opposition était toute disposée à critiquer le professeur étranger qu'avait appelé le gouvernement : on lui reprochait le choix de son sujet ; on lui reprochait la surabondance des détails, la minutie de l'analyse, l'abus des digressions ; on lui reprochait de lire au lieu de parler d'abondance ; on lui reprochait son accent picard, ses gestes mêmes et, le soir, on le parodiait dans les cafés de la ville. Toutes ces raisons expliquent que Sainte-Beuve se soit imposé un labeur acharné et que, bien vite, il en ait senti la fatigue. Ce fut un soulagement pour lui quand il arriva enfin au bout de son sujet et de son cours.

Pour qui veut étudier à ce moment la biographie psychologique de Sainte-Beuve, *Port-Royal* est un document d'importance capitale. Je ne sais quand son attention fut pour la première fois attirée sur les solitaires. A l'en croire, ce serait au temps du Cénacle, et il y aurait été conduit par son goût poétique pour les existences cachées et par le courant d'inspiration religieuse qu'il avait suivi dans les *Consolations*. Quelques années après, sa veine poétique et mystique étant un peu desséchée, il semble avoir surtout envisagé l'intérêt littéraire de ce sujet : il songea à en faire l'espèce de « chef-d'œuvre » de maîtrise que Guizot réclamait de lui pour lui donner un poste dans les facultés. Puis, le tour-

ment métaphysique renaissant en lui et Lamennais l'attirant au catholicisme, l'intention religieuse redevint la principale. Elle fut renforcée encore quand, délaissé en pleine route par le prêtre révolté, il eût pressenti, grâce à Vinet, la morale du protestantisme : ce jansénisme qui, par la sévérité de ses tendances, se rapproche tant de la Réforme (que par ailleurs assurément il combat et déteste), ne lui offrira-t-il pas l'asile où il puisse définitivement s'abriter? Une enquête approfondie sur ce point s'imposait à son âme : il l'entreprit.

Malheureusement, il nous est difficile de restituer les sentiments exacts, — ou la nuance exacte des sentiments, — qu'il a éprouvés dans sa recherche. Dans ses conférences mêmes, il les dissimulait un peu. Soucieux de ne point heurter son auditoire, de ne point le détourner par ce que le jansénisme a d'obstinément catholique, il a volontiers glissé sur toute une partie de son sujet : les « excès dans les restrictions », les « violences et duretés humaines » de ses personnages, les puérilités auxquelles n'ont point échappé les nonnes ses héroïnes, l'esprit contentieux de ses solitaires, l'horreur profonde que tous les disciples de Saint-Cyran ont professé pour le Calvinisme, tout cela il ne l'a pas tu, mais il l'a restreint de parti pris. Nous aurions le texte authentique de ses leçons, que nous y trouverions assurément une peinture de son état d'esprit, mais adaptée à celui de ses auditeurs, c'est-à-dire atténuée. Et nous ne l'avons pas, ce texte authentique ; nous avons quatre textes : un de 1840 pour la première partie de l'ouvrage, (2 vol.) ; un de 1842 pour la deuxième, (1 vol.);

un de 1848 pour la troisième, (1 vol.); un de 1859 enfin pour les quatrième et cinquième (1 vol). Dès 1842, Sainte-Beuve n'était déjà plus l'homme qu'il avait été en 1837; en 1848, il s'est transformé davantage encore; en 1859, il a fait une volte-face complète. Pourtant les deux premiers volumes nous restent, témoins sinon fidèles, au moins plus fidèles, documents sinon directs, au moins peu altérés, de ce qu'il avait ressenti deux années auparavant.

Au début, il était tout zèle et tout ferveur. Rien ne le choque, ou, si quelque chose le choque, il se persuade que la faute en est à lui seul. Que valent les scrupules du goût, les objections du vulgaire bon sens, les résistances de la nature déchue, en face des actions ou des paroles inspirées par ces « convictions énergiques », animées par ces « résolutions persévérantes », rehaussées par « cette teneur et grandeur un peu romaines de caractères »? Il entre dans la vie et dans les vues de ses jansénistes. Il excuse les excès de l'amour divin, « le plus vrai des amours ». Il suit un M. Lemaître « dans le sens unique de la vie ». Aborde-t-il Montaigne, se sent-il séduit par le charme dangereux des *Essais*, bien vite il se reprend et il le juge en chrétien. Certes M. de Sacy, humainement parlant, est bien inférieur à Montaigne. Mais « s'il y a une vérité, si tout n'est pas vain...., s'il y a une morale, j'entends une morale absolue, et si la vie aboutit, lequel de ces deux hommes a le plus fait et le plus sûrement ensemencé son sillon sur la terre? A l'heure où tout se juge, lequel sera trouvé moins léger? » Les digressions mêmes, toutes littéraires en apparence, — *Polyeucte*

et *Saint-Genest* à propos de la « journée du guichet ». — sont pleines d'un sens apologétique. Le chef-d'œuvre de Corneille est loué comme il le mérite ; mais pour être aussitôt après abaissé devant l'humble incident vrai, où la mère Angélique montra son héroïsme. Enfin, à mainte reprise, au récit se mêlent comme involontairement des confidences intimes, des effusions personnelles. Ici, il déplore la destinée de ceux que « le souffle du monde humain, l'insinuation de la littérature et de la poésie » ont écartés du christianisme ; ils ne se sont pas fait des vertus : « en avançant dans la vie cela ne suffit plus, et l'on dérive ». Ailleurs, il montre comment une défiance générale de l'humanité, une désillusion comme la sienne, « dispose et provoque au grand remède, au remède désespéré ». Ailleurs en une page émue, il rappelle la chute de Lamennais, la dispersion des fidèles réunis à la Chesnaie : « j'en puis parler : cela a été public, les blessures ont saigné et crié devant tous ». La sienne saigne et crie encore.... Aussi c'était parmi ses auditeurs un frisson d'espérance : « Eh bien, demandait-on à Vinet, est-il converti? » et lui répondait : « Je le crois convaincu et non pas converti ».

Il n'était ni convaincu, ni converti, ni même en passe de se convaincre, encore bien moins de se convertir. Au contraire, plus il allait, plus il sentait qu'il n'en était point capable. Dès janvier 1838, son cours lui « pèse » et on l'entend qui se félicite, non plus de pouvoir approfondir son sujet, mais de pouvoir saisir les occasions de l' « élargir » par des digressions purement littéraires : « Quand je serai

sorti de là, j'aurai couru bien des bordées dans toute la longueur de notre littérature. » *Port-Royal* n'est plus qu'un prétexte, ou si l'on veut un cadre : le profit que l'auteur en retire pour lui-même n'est plus moral, mais littéraire avant tout. — Et dès le second volume, — un volume de 1840, — percent, à propos de Montaigne, des aveux voilés : « Êtes-vous critique? Aimez-vous, par goût trop cher, ces Miscellanées de l'esprit? Aimez-vous, comme Bayle, faire des courses sur toutes sortes d'aventures?... Faites-vous ce métier à toute verve et par entraînement, sans nulle règle ni crainte de dériver? Prenez garde, chrétien, c'est du Montaigne. » Inutile de rapprocher de ce texte la note que Sainte-Beuve y a jointe deux ans après. Inutile de chercher dans les autres volumes publiés plus tard les déclarations de plus en plus catégoriques. La tentative de l'historien de *Port-Royal*, réussite littéraire, a, moralement, été une faillite. Cette religion, le « christianisme dans sa nudité », « il lui a été impossible d'y entrer autrement que pour la comprendre, pour l'exposer » ; il « n'a été qu'un investigateur, un observateur sincère, attentif et scrupuleux » ; un disciple, non pas. Et même, « à mesure qu'il a avancé, le charme s'en étant allé, il n'a plus voulu autre chose. » Voilà qui est écrit en 1859 seulement. Mais, dès la fin de 1838, Sainte-Beuve l'avait senti : décidément, il n'était pas fait pour la foi.

Du moins de sa tentative loyale a-t-il retiré ce bénéfice d'avoir une claire intelligence des choses religieuses qui, presque jusqu'à la fin (je crois qu'il

faut dire : presque), subsistera en lui. Et il en a retiré aussi « de mieux comprendre, par des exemples vivants ou récents, ce que c'est que le christianisme intérieur » : il a eu la claire intelligence des âmes religieuses. Double gain qui a élargi en lui le psychologue moraliste, et ouvert un domaine plus vaste à sa critique, même purement littéraire.

Pris non plus comme document biographique, mais en soi, comme ouvrage de critique et d'histoire, *Port-Royal* n'est pas moins une œuvre capitale. Visiblement, Sainte-Beuve souffrait de n'avoir pas encore donné sa pleine mesure. Il n'avait jamais fait que des portraits, sauf dans le *Tableau* ; et le *Tableau*, restreint aux problèmes, aux curiosités, de la forme pure, ne fournissait pas la preuve qu'il sût manier les idées générales et peindre des ensembles. Il était temps de révéler sa maîtrise : il s'y est amoureusement appliqué.

Son *Discours préliminaire* révèle assez nettement son ambition. Voulant indiquer à l'avance les résultats généraux auxquels devait aboutir son cours, Sainte-Beuve n'y conserve rien de sa manière habituelle, individualisée, si je puis ainsi parler, complexe, et surtout calquée sur le flottant, le décousu des vies humaines. En sept compartiments à titres abstraits : théologie, constitution du clergé, politique, philophie de l'histoire, littérature, morale, poésie, il avait classé séparément les divers points de vue de son étude. On aurait dit autant de subdivisions entre lesquelles il allait répartir son sujet. Il n'en était rien d'ailleurs et les craintes qu'Ampère manifestait à ce propos étaient vaines : Sainte-Beuve

y « mêlait ces différentes choses » et les y « entrelaçait ». Reste cependant qu'il avait eu l'ambition d'inaugurer une méthode plus synthétique que celle des portraits.

En fait, c'est au contraire celle-là qu'il a continué d'employer, — un peu artificiellement même. Port-Royal a été pour lui comme un « personnage unique », à la « biographie » duquel il a appliqué son procédé ordinaire : insister sur les débuts et la formation d'une individualité; la suivre ensuite dans son développement, mais sans s'interdire les digressions. — Il y a donc avant tout une étude du milieu. L'auteur décrit, « au moins en raccourci, l'heure sociale, l'heure religieuse, où se conçut la réforme de Port-Royal, et en quelque sorte les circonstances générales du ciel au moment et à l'entour de ce berceau ». Puis c'est une généalogie : Port-Royal a comme une double lignée d'ancêtres, d'un côté les Arnauld, de l'autre Saint-Cyran. Alors Sainte-Beuve s'attache étroitement à suivre l'histoire de Port-Royal naissant : il s'interdit toute excursion aux alentours de son sujet jusqu'au moment où son héros est « homme fait »; à ce moment, il se donne plus libre carrière : c'est là que se place la digression sur Balzac, modèle de tant d'autres qu'il se permettra désormais.

Ce procédé donne assurément une unité plus grande au récit. Ce ne sont pas les annales publiques ou domestiques d'une association et d'un couvent : c'est l'histoire suivie d'une tendance morale et religieuse, du véritable esprit de Port-Royal. C'est pourquoi le livre s'arrête quand cet esprit s'éteint.

La secte dégénérée des protestataires acharnés et superstitieux, les égarements des convulsionnaires ne nous retiendront pas. — C'est aussi ce procédé qui donne à tout l'ouvrage un intérêt universel : le biographe ne se cantonne pas dans les questions de théologie pure, auxquelles les spécialistes seuls accordent une attention durable. Un portraitiste n'a pas besoin d'étudier en elles-mêmes les idées chères à son héros : il les fait connaître, il les caractérise, il en montre l'influence, il indique en quel sens elles ont dirigé ou dévié sa sensibilité ou son imagination, mais il ne les suit pas plus loin. C'est donc en moraliste qu'il aborde les questions de théologie et leurs répercussions dans les âmes. Tout cela Sainte-Beuve l'explique nettement : « Ce n'est pas l'histoire de Port-Royal que j'écris..., c'est le portrait de Port-Royal que je fais : c'est son esprit que j'essaie de ressaisir, en le marquant dans les circonstances ou dans les personnages les plus notables ».

Ce portrait général est donc fait d'une série de portraits individuels, non seulement des plus « notables » figures, mais de celles mêmes « qui, se détachant peu du fond général du sujet », y « entrent au contraire et y tiennent le plus profondément » et par là, une fois connues, ne servent pas moins à le faire connaître. Mais naturellement Sainte-Beuve s'attarde davantage aux principaux, à un Arnauld, à un Nicole, et, dans tous les épisodes où ils ont joué un grand rôle, c'est à eux qu'il s'attache. Il ne se borne pas d'ailleurs à montrer ce qu'ils ont de commun et par quels traits ils contribuent à former le portrait général qui est son objet dernier. Avec son

souci constant de la réalité, il marque en quoi la physionomie de chacun d'eux est différente, il les « particularise ». Ce portrait n'est pas mis en forme. Il est au contraire diffus dans le récit, dissous, pour ainsi dire, dans les événements et dans les discours, mobile, fuyant, complexe, au besoin contradictoire comme la vie même; en sorte que chacun des solitaites, tour à tour dépeint et comme Port-Royaliste et comme individu, se mêle aux autres sans se confondre avec eux, s'y associe et s'en détache, rentre dans son groupe et en ressort, — tout cela sans heurt et sans discordance, avec un art achevé. Car Sainte-Beuve n'est pas seulement un historien et un critique. C'est aussi, — à cette date, c'est encore, — un poète. Ému des drames tout intérieurs qu'il raconte et du drame intérieur auquel il est en proie; élégiaque meurtri de l'insuccès de son dernier recueil; charmé des vies humbles, des sentiments réprimés, des passions contenues que son sujet lui présente; ses opinions tout intellectuelles, ses impressions critiques, ses jugements historiques, revêtent spontanément la forme poétique. Il donne à ses pensées les plus abstraites la forme d'un tableau : le double cortège funèbre de Montaigne et de M. de Sacy, par exemple. Il s'arrête avec amour aux épisodes pittoresques : M. Hamon cheminant sur son âne en lisant les Écritures, M. de Sainte-Marthe prêchant sur son arbre. Il s'échappe en effusions lyriques, en hymnes attendris : les sœurs des grands hommes, la sœur de René, la sœur de Jocelyn, la sœur « angélique » qu'aurait pu avoir Fénélon.

Mais si par là *Port-Royal* rappelle les écrits anté-

rieurs de Sainte-Beuve, il est d'autres traits par lesquels il s'en distingue. — D'abord la méthode historique y tient une plus grande place. Ce n'est pas une œuvre qui, à la façon d'un article de revue, même ample, même développé, se résigne d'avance, en quelque manière, à rester un peu superficielle. Les dimensions mêmes de l'ouvrage imposent l'enquête la plus patiente, la plus minutieuse, la plus approfondie : elles l'imposent, puisqu'elles permettent à l'auteur d'en présenter avec le développement convenable tous les résultats, puisqu'elles promettent aux lecteurs qu'ils les y trouveront développés. Ce n'est pas non plus une œuvre qui, à la façon du *Tableau*, se borne aux considérations de pure forme, en sorte que les seuls documents strictement nécessaires et à la rigueur suffisants sont des ouvrages littéraires : poésies, romans, arts poétiques, traités sur la langue et le style, préfaces, etc. Il fallait fouiller des in-folios poudreux de Jansénius, d'Arnauld et de bien d'autres, les traités sans concision de Nicole, les bavardages d'obscurs disciples ou d'obscurs adversaires. Il fallait lire les Mémoires, les Notices, les Nécrologies surabondantes dans lesquels s'est déversée sans retenue la piété des fidèles obstinés. Il fallait même aller déterrer des manuscrits inédits, les lire, les copier, sinon en totalité du moins en partie.... C'est ce qu'a fait Sainte-Beuve ; et, à lire son *Port-Royal*, on sent vite combien solide en est le fondement.

Les documents ainsi amassés, il a su les interpréter non point en érudit étroit, mais en historien qui a le don de la psychologie et le sens de la vie réelle.

Que le lecteur considère... le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, a écrit Taine..., il verra comment sous des querelles de couvent et des résistances de nonnes, on peut retrouver une grande province de psychologie humaine; comment cinquante caractères enfouis sous l'obscurité d'une narration décente reparaissent au jour chacun avec sa saillie propre et ses diversités innombrables; comment, sous des dissertations théologiques et des sermons monotones, on démêle les palpitations de cœurs toujours vivants, les accès et les affaissements de la vie religieuse, les retours imprévus et le pêle-mêle ondoyant de la nature, les infiltrations du monde environnant, les conquêtes intermittentes de la grâce, avec une telle variété de nuances que la plus abondante description et le style le plus flexible parviennent à peine à recueillir la moisson inépuisable que le critique a fait germer dans ce champ abandonné.

Ce que Sainte-Beuve doit encore à Port-Royal, c'est d'avoir amené à la pleine lumière certains principes généraux de critique, naguère implicitement contenus dans ses portraits, d'en avoir trouvé la formule définitive et claire. Toujours il avait eu le souci de dégager l'individualité de ses personnages; c'est pour chercher quelle était leur tendance particulière, leur faculté prédominante, qu'il s'attachait avec tant de soin aux origines, aux débuts, à la formation première. A voir défiler devant lui tant de jansénistes qui, malgré leur foi commune, leur soumission à la même loi intellectuelle et morale, n'en étaient pas moins profondément différents entre eux, il a mieux senti « cette diversité originelle qui désigne chaque individu marquant et qui est l'âme de sa physionomie ». Tout homme a sa « faculté première » : Tillemont est né historien, comme Malebranche est né métaphysicien. C'est l'ébauche de la théorie de Taine; c'est la

« faculté-maîtresse », mais sans l'exagération qu'on peut reprocher à l'auteur du *Tite-Live* et du *La Fontaine*. — Mais les facultés humaines et les combinaisons qui s'en peuvent faire sont en nombre limité. Assez naturellement donc, Sainte-Beuve est amené à distinguer parmi les hommes quelques types généraux auxquels, plus ou moins étroitement, se rattachent tous les hommes. C'est la théorie des « familles d'esprit ». Il l'avait déjà entrevue et, à plus d'une reprise, esquissée : elle devait naître spontanément de l'étude successive qu'il avait faite de tant d'écrivains divers pour les introduire dans sa galerie. Elle se précise ici, par l'étude simultanée de tant de caractères différents que son sujet lui propose. Et elle n'est plus seulement un point d'arrivée, un résultat ; elle est aussi un point de départ, l'instrument d'une critique plus pénétrante et plus méthodique.

Les familles véritables et naturelles des hommes ne sont pas si nombreuses : quand on a un peu observé de ce côté et opéré sur des quantités suffisantes, on reconnaît combien les natures diverses d'esprits, d'organisations, se rapportent à certains types, à certains chefs principaux. Tel contemporain qu'on a bien vu et bien compris vous explique et vous pose toute une série de morts, du moment que la réelle ressemblance entre eux vous est manifeste et que certains caractères de famille ont saisi le regard. C'est absolument comme en botanique pour les plantes, en zoologie pour les espèces animales. Il y a l'histoire naturelle morale, la méthode (à peine ébauchée) des familles naturelles d'esprit. Un individu bien observé se rapporte à l'espèce qu'on n'a vue que de très loin et l'éclaire.

S'il est vrai qu'il n'y a pas de science du particulier, la critique de Sainte-Beuve n'avait pas été

scientifique, puisqu'il n'avait jamais considéré que les individus ; la voici qui le devient, puisqu'il considère le général, les groupes, les espèces, puisqu'il les compare et les classe.

Enfin ce que Port-Royal a valu encore à son auteur, c'est de lui avoir révélé la nécessité de conclure, de juger. Depuis que son romantisme était ruiné, il ne savait plus se prononcer. N'ayant plus de foi littéraire, il n'avait plus de loi. Ne traitant d'ailleurs que des individus, il avait moins senti le besoin de les confronter soit avec d'autres écrivains soit avec un modèle ou un idéal. Assurément, il avait à leur sujet son impression personnelle : il les estimait dignes d'intérêt puisqu'il les tirait de la foule : ils lui plaisaient ou lui déplaisaient, à moins qu'il n'y eût en eux quelque chose qui lui plût et quelque chose qui lui déplût. Mais ce jugement restait implicite, insinué, et il n'était pas le but final de son étude : Sainte-Beuve se proposait de connaître, d'expliquer, plutôt que d'apprécier. Ici, son sujet même l'a forcé à comparer les individus et il n'a pas pu ne pas sentir qu'ils étaient de valeur inégale. Quand il lit les *Provinciales* ou le *Traité de la fréquente Communion*, quand il lit les *Pensées* ou les *Essais de Morale*, sa *réaction personnelle* n'est pas identique : cela ne peut tenir qu'à la différence qu'il y a réellement entre Pascal et Arnauld, entre Pascal et Nicole. Et, comme leurs doctrines théologiques, leurs idées philosophiques, leurs opinions morales, sont sensiblement les mêmes, la différence ne peut être que dans l'expression, dans la forme. Ainsi la comparaison enfante un

jugement. Or tirer d'une comparaison un jugement, cela implique au moins qu'on a une règle de juger, un critérium. C'est au nom du goût que juge Sainte-Beuve, mais non pas du goût étroit des purs classiques; son goût à lui est élargi par le sens et l'amour du réel, par ses lectures innombrables, ses connaissances variées, ses expériences multiples, qui lui ont fait une intelligence des plus ouvertes, des plus accueillantes qui se soient jamais vues.

Olivier nous atteste que Sainte-Beuve regardait ce livre « comme son œuvre capitale ». Il avait bien raison. C'est là que le poète et le romancier qu'il avait voulu être se sont résignés, non pas à abdiquer complètement, mais à s'absorber, à se fondre, dans le critique. C'est là que se sont heureusement associés ses dons de psychologue moraliste, de fin lettré, d'historien. C'est là qu'il s'est révélé à lui-même l'ampleur, la plénitude, la souplesse de son esprit. *Port-Royal* est son chef-d'œuvre et le centre de sa vie littéraire.

Malgré tout, Sainte-Beuve n'est rentré de son expédition à Lausanne qu'avec tristesse : avec le sentiment d'une faillite, d'un avortement presque. Au départ, il avait espéré rapporter une foi à laquelle soumettre son intelligence, son cœur et sa conduite. Il revenait avec la désolante certitude qu'il n'était pas fait pour croire. Il avait espéré rapporter achevée son œuvre si longtemps mûrie et montrer qu'il était capable de faire autre chose que des portraits. Il revenait avec un ouvrage seulement ébauché, qu'il lui faudrait longtemps encore travailler pour le rendre digne de l'impression. Il

avait espéré trouver le calme, affermir définitivement son âme contre les ennuis qu'il avait voulu fuir. A peine rentré à Paris, il était repris par le tourbillon : il retombait dans cette même « vie de fatigues et de dispersion ou de retraite hargneuse », dans cette même vie de solitaire « sans solennité domestique ».

Aussi le voit-on qui, pendant près de deux ans, ne sait où se prendre et ne se prend à rien. En religion, en philosophie, il n'a plus foi à aucun système et ne s'arrête à aucun, pas même au système qui consisterait à n'en point vouloir avoir : il reste indifférent et neutre. En politique, il ne voit plus aucune raison d'agir, de ranimer en lui l'ancienne flamme girondine ; et il ne voit aussi aucune raison, — au moins de raison noble et haute, — de se rallier au régime de Juillet. En littérature, il se sépare également du « parti du mouvement », sans pouvoir se résigner à se ranger dans le parti de la résistance : il est, il se dit « juste-milieu ». Sa situation matérielle ne s'améliore pas : il n'est toujours qu'un journaliste. Ses plus chères ambitions, et ses plus nobles, ses ambitions de gloire poétique, ne peuvent se relever du naufrage des *Pensées d'Août*. A tous égards, il n'a que déceptions et désillusions.

Sa critique s'en ressent. Elle ne peut arriver à trouver de forme et de méthode qui lui convienne pleinement. Tantôt, comme au temps des *Consolations*, elle n'est qu'un prétexte à confidences personnelles, un moyen d' « exhaler avec détour une poésie cachée..., de continuer l'élégie interrompue ». Tantôt, comme au temps d'*Hernani*, elle se donne la mission

de favoriser les œuvres d'art, de guider les auteurs, de leur insinuer un « conseil assaisonné » de « louange apparente ». Tantôt, elle se borne à n'être plus qu'une description et une analyse des caractères et des intelligences : elle est ou aspire à être « l'histoire naturelle » du monde intellectuel et moral. Tantôt encore, elle redevient dogmatique; elle s'efforce de trouver « un point d'appui et d'arrêt » ; elle se propose de juger, elle juge parfois sévèrement et franchement (article sur les *Recueillements poétiques*), au nom d'un goût que d'ailleurs elle ne définit point. Tantôt enfin, elle paraît surtout historique : elle demande à l'histoire des moyens pour comprendre, elle lui demande aussi des points de comparaison pour asseoir ses jugements sur un principe qui ne soit point tout individuel et arbitraire. Elle est tout cela à la fois sans pouvoir se décider à choisir.

Cette incertitude prit fin un jour. Le 15 janvier 1840, Sainte-Beuve publiait à la *Revue des Deux Mondes* un article sur La Rochefoucauld. « Cet article.... dit-il, indique une date et un temps, un retour décisif dans ma vie intellectuelle. » Il avait passé par une grande crise de sensibilité et de mysticisme ; « l'étude sur La Rochefoucauld annonce la guérison et marque la fin de cette crise, le retour à des idées plus saines ». C'est le triomphe du scepticisme et du pessimisme. Non seulement ils règnent en l'âme de Sainte-Beuve, mais il les accepte, il les accueille, il les installe, il s'y accommode, — et il en prétend tirer tout le bonheur, un peu pâle, un peu terne, acceptable pourtant, qu'ils peuvent procurer.

Moins de deux mois après, le 1er mars, un autre article, *Dix ans après en littérature*, indiquait quel genre de critique Sainte-Beuve entendait pratiquer désormais. La littérature, en 1840, revient, moins ardente, mais plus réfléchie, vers les idées qu'elle avait caressées en 1830. Cet apaisement dispose tous les écrivains à « s'entendre pour de certaines vues justes, de certains résultats de goût, de sens rassis, de tolérance ». Justement la critique leur offre un « lieu naturel de rendez-vous ». Il les convie tous de s'unir à lui, pour faire durer les bonnes lettres, et il leur offre son concours : « Instituer cette critique largement et avec ensemble en littérature, l'appuyer à des exemples historiques positifs qui la fassent vivre et la fertilisent, la mêler sans dogmatisme à une morale saine, immédiate, décente, ce serait dans ce débordement trop général d'impureté et d'improbité, rendre un service public et j'ose dire social ». — Voilà « le pis-aller honorable » auquel s'est résigné Sainte-Beuve, maintenant qu'il se résout à n'être plus ni poète, ni croyant, ni prophète ni même avocat, en religion et en littérature. — Et ce sont, à distance, les résultats de son cours et de son séjour à Lausanne, qui l'ont enfin décidé à cette abdication définitive.

CHAPITRE VII

AVANT L'EMPIRE
DERNIERS « PORTRAITS LITTÉRAIRES »
DERNIERS « PORTRAITS CONTEMPORAINS »
« CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE »

Ainsi Sainte-Beuve, après tant d'essais, tant d'efforts, tant d'espérances, revenait aux « idées saines ». Perdant ce qui n'était qu'acquisition et emprunt, il retombait au point de départ ». En matière religieuse, il est paisiblement incrédule, si incrédule qu'il n'est même pas combatif : il se borne à l'indifférence et à un mépris tranquille. Sa situation sociale d'ailleurs ne lui permettait guère davantage : il a repris sa place au salon de l'Abbaye-au-Bois, il fréquente en d'autres maisons bien pensantes. Les convenances auraient suffi à lui interdire toutes manifestations anti-religieuses, même s'il en avait eu le désir. Et il ne l'avait point. Tout fanatisme lui étant devenu étranger, il se contente d'insinuer ses opinions personnelles, sans étalage d'aucune sorte. Son troisième volume de *Port-Royal* laisse seulement percer la lassitude que lui inspirent maintenant ces

nonnes obstinées ou ces théologiens ergoteurs. Parfois même il ne peut se tenir de lâcher un mot sévère et de s'écrier : « C'est bête! » Mais, le plus souvent, il se contente de réfuter discrètement le jansénisme, — et par contre-coup le catholicisme et le christianisme lui-même, — d'opposer à Pascal le plus puissant, le plus triomphant de ses adversaires, Buffon. Il s'était d'ailleurs ménagé une issue secrète aux vérités qu'il serait las de retenir. Juste Olivier étant devenu propriétaire de la *Revue Suisse*, Sainte-Beuve lui offrit sa collaboration anonyme. Il lui envoyait, mais pour lui et pour qu'il les utilisât à son gré, sans les reproduire textuellement, ces notes qu'on a recueillies dans les *Chroniques parisiennes*. Là, sous le « double rideau » qui lui permet son franc-parler, il lâche sa pensée entière : on l'y voit de plus en plus méprisant pour le catholicisme, défiant du clergé, hostile, par crainte de la réaction religieuse, à la liberté de l'enseignement, vrai disciple de ce Dubois, son maître du *Globe*, avec lequel il vient d'ailleurs de se réconcilier. — Naturellement, il s'est affranchi des églises, ce n'est pas pour aller s'asservir à quelque système philosophique. Car la philosophie, pour lui, n'est ni une doctrine, ni une science, ni une méthode, ni même un résultat ; c'est « une espèce de sagesse à huis clos,... une habitude.... une maturité toute personnelle de l'esprit ». Sceptique comme ce Gabriel Naudé qu'il étudie avec sympathie, pessimiste comme Hobbes, il ne croit pas que ces doctrines, — ces attitudes, si l'on veut, puisque le mot seul de doctrine le choquerait, — soient si pénibles qu'on veut bien le dire. « En

général, on est tenté de s'exagérer les angoisses des philosophes qui se passent des croyances que nous avons ; on les plaint souvent bien plus qu'ils ne sont malheureux. Quiconque a traversé dans son existence intellectuelle une de ces phases d'incrédulité stoïque et d'épicurisme élevé, sait à quoi s'en tenir sur ces monstres que de loin on s'en figure. » Pour lui, dans son nihilisme moral, il se sent parfaitement à l'aise.

En politique, sa situation est sensiblement analogue. Là aussi, toute foi l'a abandonné. Bien persuadé que ce grand art, « le premier de tous, de mener la société à bien », ne se pratique pas en vertu d'un système quel qu'il soit, mais « en vertu de certains résultats secrets d'expérience, très rigoureux, très sévères dans leur équité, très peu optimistes enfin », il donne congé à tous les systèmes. Seul, celui de Hobbes le satisferait peut-être : « en vieillissant, on revient au pouvoir absolu pur et simple ». En attendant ce pouvoir absolu qu'il n'espère pas, que peut-être il ne désire pas réellement (car il faudrait une révolution encore), il s'accommode bien paisiblement au régime. En 1840, sous le ministère de Thiers, Rémusat et Cousin, « on songea à lui faire ce qu'on appelait une situation ». Il « se laissa faire », et Cousin le nomma Conservateur à la Bibliothèque Mazarine : c'était un modeste traitement assuré ; c'était un logement dans les bâtiments officiels ; c'était surtout le genre de place qui convenait à ses aptitudes, et le compromettait le moins. Car il n'entendait pas être compromis. Non point par fanatisme politique, mais par

dignité, non point pour maintenir des principes qu'il n'avait plus, mais pour ne pas infliger un démenti public à tant d'articles sévères ou même violents envers la monarchie de Juillet, il n'accepta rien de plus. Par deux fois, on voulut lui donner le ruban rouge : Salvandy, à l'occasion du mariage du duc d'Orléans, Villemain, quelques années après. Par deux fois, il refusa, offrant sa démission si l'on prétendait le contraindre. De même, après sa réception à l'Académie, il dut se laisser présenter au roi par ses deux parrains; il se soumit à la corvée; mais « Louis-Philippe ne lui adressa pas la parole et, lui, ne desserra pas les dents : il en fut quitte pour des saluts ». Hors cette fois unique, il « ne mit jamais les pieds aux Tuileries ». Mais, quand il rappelle, avec quelque fierté, ces manifestations d'indépendance, Sainte-Beuve insiste toujours sur cette idée qu'il ne voulait pas se contredire *publiquement*. Il fait de son attitude envers le gouvernement une question de dignité, non de conviction. Par ailleurs, rien ne révèle en lui un opposant, ni dans ses écrits, ni dans sa conduite. Il est même de plus en plus accueilli dans les salons gouvernementaux. Reçu d'une façon plus tiède à l'Abbaye-au-Bois, après son article sur Benjamin Constant, il avait trouvé ailleurs des salons ouverts; il était devenu mondain. Il fréquentait chez Mme d'Arbouville, chez Mme de Boigne, et, ce qui est plus significatif, chez M. de Broglie, le chancelier Pasquier, le comte Molé, tous personnages dévoués à la monarchie censitaire et qui entraient en ses conseils. Il se plaisait dans ce milieu. Il y savait plaire.

Il communiquait aux femmes qui y brillaient les lettres confidentielles que lui avait écrites George Sand ; il composait pour elles des sonnets, des épîtres, des apologues poétiques ; il songeait à elles quand il choisissait pour sujets de ses articles Mlle Aïssé, Mme de Krüdner, Mme de Charrières. Il étudiait les écrivains ou les orateurs de ce monde-là : Mme de Rémusat, M. de Rémusat, le Comte Molé, et, naturellement, il les étudiait avec bienveillance. Il était l'hôte de Molé dans l'un ou l'autre de ses châteaux.... Ayant ainsi réussi à « arranger son existence avec douceur et dignité », à écrire un peu sans trop écrire, à « garder de son esprit pour les relations de chaque jour », à « donner plus à l'intimité qu'au public », à réaliser enfin « le rêve du galant homme littéraire », il devenait de jour en jour plus indulgent et, *publiquement*, cette fois, il souhaitait que ce régime, tant honni naguère, assurât encore « un certain laps d'années...., à un certain nombre de générations, repos et bonheur.... » Bref Mme de Girardin l'appelait un *renégat*. Disons, nous : un ancien adversaire tout doucement conquis et rallié, sans vouloir qu'on le dise tout haut autour de lui.

S'il était possible à Sainte-Beuve, en religion et en politique, de garder une sorte de neutralité extérieure et de dissimuler ainsi combien il s'éloignait de l'Église, combien il se rapprochait du pouvoir ; en littérature, il était bien forcé de se prononcer publiquement. Son métier de critique l'y obligeait, s'il ne voulait pas s'enlever à lui-même toute autorité. Il essaye de suivre entre les excès opposés une voie intermédiaire, également éloignée des exagérations

contradictoires des classiques et des romantiques, — dans la mesure où il y avait encore des classiques et des romantiques. La fameuse école du bon sens ne l'arrête guère, et ce n'est pas lui qui cédera longtemps (car il y a cédé à la première heure) aux illusions des admirateurs enthousiastes de *Lucrèce* : pour lui, le néo-classicisme est mort et bien mort, dès sa naissance même. Le romantisme n'est guère plus vivant : « l'école est à bout, ou du moins ce n'est plus qu'une suite »; les maîtres, en effet, « les chefs, ne se renouvellent plus », les disciples n'ont que du savoir-faire et du tour de main; le bilan de cette tentative se solde par deux échecs, dans la poésie épique et dans la poésie dramatique. — En revanche, « on a réussi dans le lyrique, c'est-à-dire dans l'ode, dans la méditation, dans l'élégie, dans la fantaisie, dans le roman en tant qu'il est lyrique aussi et individuel, je dirai plus, en tant qu'il rend l'âme d'une époque, d'un pays ». On a réussi encore à réformer le style, à « serrer davantage à chaque instant la pensée et le sentiment, à l'exprimer plus à nu, sans violer sans doute l'harmonie ni encore moins la langue, mais en y trouvant des ressources mâles, franches, brusques parfois, grandioses et sublimes si l'on veut, ou même simplement naïves et pénétrantes ». Du classicisme, — du vrai, — ce qui reste, c'est d'abord le théâtre : il n'y a qu'une tragédie, celle de Corneille et de Racine. Non qu'on la doive fidèlement imiter jusqu'en ses détails ; non qu'on ne puisse légitimement se flatter de l'adapter à l'époque moderne ; mais du moins il faut en conserver ce qui en fait la notion et l'essence. Et ce qui

reste encore du classicisme, — chose de bien plus d'importance, — ce sont « ces qualités souveraines qui assurent la vie aux œuvres de l'art dans les époques d'entière culture, à savoir la composition, l'unité d'intérêt, et un achèvement heureux de l'ensemble et des parties ». Des débris qu'ont ainsi laissés les doctrines classique et romantique, Sainte-Beuve essaye, par une méthode éclectique, de tirer un système intermédiaire, modéré, empirique, aussi peu systématique que possible, cohérent néanmoins. Mais on voit que la part des deux écoles est singulièrement inégale. Ce qu'il garde du classicisme, c'en est sinon le tout, du moins l'essentiel : la conception générale de l'art d'écrire, la notion de la règle, de la mesure, de l'harmonie, de l'humain. Sa doctrine n'est pas un romantisme tempéré de classicisme ; ce n'est même pas une fusion à doses égales du romantisme et du classicisme ; c'est un vrai classicisme, élargi par quelques innovations romantiques. Au fond, c'est la doctrine de Dubois et du *Globe*, — du *Globe* avant qu'y aient été louées les *Odes* de Victor Hugo, c'est-à-dire du vrai *Globe*.

Ainsi Sainte-Beuve se dépouille de toutes ses intransigeances et de toutes ses « fois » ; il s'adapte à son milieu, il s'accommode des faits, il tâche d'en tirer le meilleur parti possible ; et il atteint à une sorte d'équilibre qui n'est pas sans douceur, sans un reste d'espérances modérées et tièdes. Pourtant son âme est chagrine, voire maussade parfois, souvent aigrie, — plus contre les hommes que contre les choses. D'abord, quoi qu'il en dise, son scepticisme universel l'attriste. Son désenchantement politique lui

donne le sentiment d'une déchéance. Sa situation matérielle, bien qu'améliorée, est encore humble et précaire. Dépendant du pouvoir, il est aussi dépendant de Buloz, maître incommode. A la *Revue des Deux Mondes*, on a parfois pour lui de mauvais procédés. Il se retire alors sous sa tente ; il boude ; il croit devoir à sa dignité de ne point faire les premiers pas. Et pourtant, il y a là pour lui « une question vitale, vitale, le mot est dit. Oui cette rupture gêne sa vie quant aux ressources habituelles et à peu près régulières qu'elle lui supprime. » Alors il restreint sa vie : il a des soucis humiliants qui lui ôtent sa liberté d'esprit. Enfin cette existence médiocre, il ne la sent même pas assurée ; l'avenir pour lui est sombre : si la société à laquelle il s'est rallié était un jour ébranlée par une révolution nouvelle, que deviendrait-il ? — Il a aussi des déceptions littéraires. Sans doute, il a été élu à l'Académie (14 mars 1844 ; réception, le 27 février 1845). Mais ce n'a pas été sans peine. On a failli lui préférer un grotesque, Vatout. Il a dû négocier, aller solliciter Hugo. Il a été attaqué dans la presse. On a eu l'air de lui accorder comme une faveur cette élection qu'il se croyait due. C'est Hugo qui l'a reçu : et il a senti qu'on escomptait vaguement une espèce de scandale. Tout cela lui a gâté son succès, et, loin de se réjouir, on le voit qui épanche sa colère en des lettres ou des notes pleines de fiel. Le public, d'autre part, l'a classé comme critique et se refuse à le prendre pour un poète. Il veut en appeler. Non sans hésitations ni précautions, il imprime pour quelques amis son *Livre d'Amour* ; et un pamphlétaire saisit cette occa-

sion de lancer contre lui un article injurieux : *Une infamie* (*Guêpes* d'A. Karr). Du reste le grand public reste indifférent à ses poèmes ; et, lorsque Sainte-Beuve se décida à faire paraître tout ce qu'il pouvait du *Livre d'Amour* en appendice à *Joseph Delorme*, on n'eut pas même l'air de s'en apercevoir. Les travaux de prose ne lui donnent guère plus de satisfaction. Il traîne comme un boulet *Port-Royal*, qui maintenant le lasse. Et, quand il est sur le point d'aborder enfin les plus heureuses parties de son sujet, celles qui doivent intéresser le plus la masse des lecteurs, voici que Cousin étend la main et, devant lui, prend le plat dont il allait se servir : il lui enlève Pascal, il lui enlève Mme de Longueville, il l'accable de cette concurrence déloyale. — Enfin, Sainte-Beuve a dans sa vie privée des déceptions peut-être plus cuisantes encore. Une fois de plus, il a formé des rêves d'amour permis, de mariage, de bonheur dans l'ordre normal et dans la famille. Il aima la fille du général Pelletier ; il crut qu'il allait la toucher ; les poèmes que lui inspirait cette espérance, — les poèmes du *Dernier rêve*, — n'étaient pas encore rimés que cette espérance lui était enlevée : ce songe « finissait au plus aride et au plus désolé du désert à jamais illimité du cœur ». Depuis quelques années, il avait une intime et tendre amitié pour une nièce de Molé, Mme d'Arbouville, laide, mais séduisante. Il espéra trouver là une compensation ; il se rejeta davantage de ce côté, et, peu à peu, ses sentiments devinrent plus vifs. Mais alors, il « mesura la limite d'une affection qu'il ne put plus croire indéfinie » ; il s'y heurta en vain, il s'y

déchira, *elle* demeura inébranlable. Il finit par comprendre qu'en de telles situations, il faut « rompre, délier, taire, ensevelir ». Il rompit. Et, cette fois, rien ne le retenant plus, il s'abandonna sans réserve aux faiblesses « qui donnèrent au roi Salomon le dégoût de tout et la satiété de la vie ».... Ainsi, tout en jouissant de ce que lui accordaient encore de plaisir la vie, les lettres, la société, tout en se disant qu'il « n'avait pas le droit d'être mécontent », il l'était. « Cet état de tristesse qui a bien sa douceur serait celui du sage, s'il ne s'y glissait encore, il faut le dire, bien des amertumes de regret, bien des aiguilles de désir, bien des irritations sourdes, et si la misère de notre nature ne remuait au fond. »

Ces dispositions intellectuelles et morales transparaissent dans sa critique. Pendant quelques années encore, — probablement jusqu'au jour où sa sensibilité a enfin cédé la place à la simple sensualité — il essaye d'y maintenir ou la poésie ou tout au moins l'esprit poétique.

La critique est la seconde face et le second temps nécessaire de la plupart des esprits. Dans la jeunesse, elle se recèle sous l'art, sous la poésie.... Ce n'est que lorsque la poésie s'est un peu dissipée et éclaircie que le second plan se démasque véritablement et que la critique se glisse, s'infiltre de toutes parts et sous toutes les formes dans le talent.... La critique hérite finalement en nous de nos autres qualités plus superbes ou plus naïves, de nos succès caressés, de nos échecs mieux compris.

Mais, si le poète s'efface devant le critique, il n'est pas pour cela anéanti :

Le poète sous le critique se retrouve et ne fait qu'un avec lui par l'esprit et la vie et le sens propre qu'il découvre et

rend aux choses à chaque moment.... Sous une telle forme sobre et dissimulée, l'esprit poétique intime, précis, et en tant qu'il touche aux racines mêmes, existe plus peut-être que dans d'autres manières bien autrement brillantes et spécieuses.

« Mes petits sont mignons... », et ma poésie dissimulée sous ma prose est plus poésie que dans les vers de tels et tels : voilà qui ferait un peu sourire, si l'on ne compatissait à la peine qu'a dû éprouver l'auteur de *Joseph Delorme* et des *Consolations*. Acharné à ne point quitter la poésie, ou du moins à ne pas la quitter « sans y avoir laissé tout son aiguillon », il ruse en quelque sorte pour l'introduire dans ses articles. Il collabore avec les auteurs, esquissant pour eux les scènes, les tableaux qu'ils ont négligé de traiter. Il subordonne l'exactitude même à l'effet esthétique, retranchant des documents qu'il publie ou qu'il cite tout ce qui lui paraît nuire à l'effet. Il choisit ses sujets non pour eux, mais pour lui : car « dans les portraits qu'il trace il se mire toujours un peu; sous prétexte de peindre quelqu'un, c'est souvent un profil de lui-même qu'il cherche à saisir ». Il proclame l'indissoluble union de la poésie et de la critique; il offre son alliance aux talents créateurs; il saisit toutes les occasions de glisser dans ses recueils de prose des morceaux d'inspiration ou de forme poétique. — Mais, à la longue, il se lasse, il s'abandonne, et de plus en plus, entre 1845 et 1848, sa personne va s'effaçant de ses articles. Les confessions disparaissent : il n'y a plus guère que des jugements, des analyses psychologiques et de l'histoire.

Juger, nous l'avons vu, voilà ce que *Port-Royal*

lui avait montré indispensable et lui avait appris ou réappris à faire. L'article *Dix ans après en littérature* (1840) en avait déjà proclamé la nécessité, voire l'urgence. Il est vrai que Sainte-Beuve avait d'abord été gêné, surtout en ce qui concerne les contemporains, par le monde et ses convenances; mais il s'en affranchit bientôt. « Je viens d'achever pour la *Revue des Deux Mondes*, écrivait-il fin juin 1843 à son ami Olivier, un article intitulé *Quelques vérités sur la situation en littérature*. Je n'ai jamais tant dit ce que je pensais. » L'article en effet est d'une netteté sévère. Si la critique, comme elle le doit « pour éclairer et pour avertir », examine l'état présent des lettres, elle le trouve lamentable. Ce n'est que laisser-aller, désordre, épicurisme dissolvant, fatuité, cupidité, immoralité, industrialisme. La critique doit donc se réorganiser et agir. « Trop longtemps, jeune encore, elle a mêlé quelque peu de son vœu, de son espérance, à ce qu'elle voulait moins encore juger qu'expliquer et exciter. Le temps est venu de refaire ce qui a vieilli, de reprendre ce qui a changé, de montrer décidément la grimace et la ride, là où on n'aurait voulu voir que le sourire, de juger cette fois sans flatter.... » A plusieurs reprises, Sainte-Beuve revient sur la même idée. S'adapter à son auteur, se transporter et se transformer en lui pour le comprendre et l'expliquer, ne suffit plus; après, il faut en sortir, le regarder aussi du dehors et l'apprécier. Se faire l'auxiliaire de l'auteur, « son avocat, son secrétaire ou encore son héraut d'armes », ne suffit pas davantage. « Ce rôle trouve naturellement son terme dans le triomphe

même des œuvres et des talents auxquels cette critique s'était vouée. Elle redevient alors ce qu'elle est par essence et ce qu'implique son nom, c'est-à-dire un témoin indépendant au franc-parler, un juge » ; et sans mâcher les mots, Sainte-Beuve lance l'expression : « critique de répression et de justesse, de bonne police et de convenances ». Ce programme, il l'applique hardiment, sans violence, mais sans timidité, non seulement envers les morts, mais envers les vivants mêmes : Cousin ou Thiers, Béranger ou Augier, Vigny, Mignet ou Chateaubriand. — Reste à savoir maintenant pourquoi juger et au nom de quels principes. A la première question, Sainte-Beuve répond nettement. La critique doit guider le public, « diriger son enthousiasme en le partageant ». Elle doit guider les auteurs, « suggérer aux doctes dans l'usage et l'administration de leur science un meilleur régime, de meilleures méthodes, une prudence et une sagacité plus éclairée ». C'est le rôle qu'a joué Boileau au XVII[e] siècle ; c'est le rôle que Sainte-Beuve veut jouer désormais. — Mais, quand il s'agit des principes, sa réponse est plus vague : il n'a point formulé sa doctrine et on ne la retrouve qu'éparse dans ses jugements d'alors. Ce qu'il reproche aux écrivains de son temps, c'est leur épicurisme, qui leur fait désirer la gloire immédiate, leur désapprend l'effort et le soin, favorise l'étalage du moi, engendre le charlatanisme, le bas industrialisme, l'exploitation des mauvais instincts ; c'est la sophistication de la vérité, par déclamation, exagération, emphase, artifice, affectation, rhétorique ou amplifications faussement poétiques ; c'est enfin le

manque de goût, qui heurte soit les « oreilles délicates » soit les « esprits sains » : autrement dit, sa doctrine littéraire est en somme celle de Boileau, légèrement rajeunie.

Peu s'en faut en effet que parfois Sainte-Beuve ne paraisse professer la critique purement dogmatique : « Il ne faudrait pas croire, écrit-il..., que la poésie est quelque chose de relatif, que ce qui a été véritablement bien et beau dans un temps, cesse de l'être et qu'...il n'y ait quelques règles fixes et toujours présentes à observer. » Ce qui fait la différence, c'est que l'auteur des *Portraits* ne s'attache pas à l'œuvre seule : si objective qu'elle paraisse ou même qu'elle soit, elle exprime en quelque manière la personnalité littéraire d'un écrivain, la personnalité morale d'un homme. Par là, se soude à la critique purement dogmatique, la critique psychologique qui correspond si bien au tempérament de Sainte-Beuve. Il étudiera, — comme naguère, comme toujours, — le milieu, les origines, les premières influences, les débuts, la série des événements et des sentiments que la biographie révèle, l'évolution totale de son personnage. Ainsi découvre-t-il le « caractère de son talent », dégage-t-il « l'esprit de la personne et le procédé de cet esprit », atteint-il l' « unité profonde » qui est en l'auteur, ou, comme il le dit lui-même en une formule frappante, « caractérise-t-il le livre, en racontant l'homme même depuis la pointe des cheveux jusqu'au bout des ongles ». Si, après cela, il a pu retrouver la faculté maîtresse et classer l'homme dans sa « famille d'esprit », son enquête en

devient aussi révélatrice que possible, et la lumière qu'elle jette sur tout l'auteur rejaillit sur l'œuvre. Cette étude psychologique conserve dans tous ses articles d'alors une place importante ou parfois (Article sur Töpffer) prépondérante; c'est qu'il la pratique non par principe et par volonté, mais d'instinct et par goût.

Des recherches de ce genre, comportant une biographie, sont déjà de l'histoire, mais de l'histoire individuelle. Sainte-Beuve, grâce à *Port-Royal*, a depuis peu découvert quel avantage c'est de ne s'en tenir point là. L'homme n'est pas seul à subir des influences. En un sens, l'œuvre elle aussi en subit, comme elle en exerce. Elle a son milieu propre : elle appartient à un genre préexistant, à moins qu'elle ne le crée ou ne le transforme; elle s'adapte à des modèles, ou elle doit s'en affranchir et peut à son tour devenir modèle; elle se conforme à un goût, ou s'y oppose, ou le dévie, ou en fait naître un nouveau. Tout cela doit être connu par celui qui veut la juger, et tout cela est connu par l'histoire, histoire littéraire et même histoire générale : « La critique littéraire n'a toute sa valeur et son originalité que lorsqu'elle s'applique à des sujets dont on connaît de près et de longue main le fond, les alentours et toutes les circonstances. » Il faut donc « saisir par ordre les livres essentiels, les monuments principaux, chacun dans son moment, et alors.... en sachant en saisir l'objet, le style, la méthode, évoquer par une sorte d'enchantement magique le génie littéraire d'un temps ». Cette méthode historique va se précisant de 1840 ou 43 à 1848. Sainte-Beuve fait maintenant

des « généalogies littéraires », c'est-à-dire qu'abordant un ouvrage, il se plaît à rechercher les différentes formes qu'ont revêtues les ouvrages analogues ou sous lesquelles s'en sont manifestés l'idée ou le sentiment principal : c'est quelque chose, avant Ferdinand Brunetière, comme l'évolution des genres. Il reprend son *Tableau du XVIe siècle*, il le complète dans une série d'articles, et il tâche d'y appliquer pleinement la méthode historique : il n'étudie plus le XVIe siècle isolé, mais bien *en fonction* des siècles précédents et suivants ; il n'étudie plus, l'une après l'autre, en série linéaire, les écoles d'art successives : il en montre les croisements, les réactions réciproques, les luttes et les accords, il en dresse « une sorte de géographie idéale » ; il n'étudie plus la forme seule, la langue, le vers, la strophe, mais il s'intéresse à la biographie des auteurs, aux influences littéraires qu'ils ont subies, à leur philosophie, à leur religion, à cette inspiration qu'on appelle « l'esprit du bon vieux temps ». Il s'intéresse enfin de plus en plus à l'histoire elle-même, traite des historiens autant que des poètes ou des romanciers, et tâche de définir la méthode qu'ils doivent appliquer dans leurs études. Il montre l'importance de l'érudition, mais qu'elle ne suffit pas. Il écarte l'histoire philosophique ou la philosophie de l'histoire, comme un de ces systèmes ambitieux où les hommes épuisent en vain leurs forces. Pour lui l'histoire est un art qui s'aide de l'érudition. C'est un « pont de bateaux » qu'on pose sur l'océan des faits : l'érudition établit les pilotis ; l'intuition, la divination, l'esprit de finesse, comblent les inter-

valles et construisent. Ainsi conçue, elle aide à connaître le passé, — donc à le juger, à éclairer le présent par l'expérience du passé, — donc à le juger également. De la sorte, la critique historique se soude à son tour à la critique dogmatique.

En somme, Sainte-Beuve se propose alors d'avertir, d'encourager, de guider les auteurs et par conséquent, — et d'abord, — de les juger. Pour établir son jugement, il s'aide d'une part de la psychologie, d'autre part de l'histoire, et il s'assure ainsi une base solide. — Tel est l'idéal qu'il n'a point nettement formulé, mais qui paraît se dégager de l'ensemble de ses articles. — En fait, cet idéal reste un peu suspendu en l'air. Au nom de quoi juger? Au nom de la vérité? Sans doute. Mais il y a des vérités que que l'art exclut. *Arthur* d'Eugène Sue est vrai; l'ouvrage n'en est pas moins condamnable : « il ne suffit pas que le personnage et le caractère soient réels pour avoir droit à être peints... ; c'est, si l'on peut dire, de l'art contre nature ». Au nom de la morale alors? Sans doute encore. Mais voici une œuvre comme le *Satyricon*, « terrible par ce qu'elle soulève de pensées et de doutes dans une âme saine »; chaque morceau n'en est pas moins « exquis » et le livre charmant. Au nom du goût? Assurément. Mais précisément, dans le cas du *Satyricon*, « cette jouissance du goût laisse après elle une impression inquiétante et soulève dans l'esprit un problème qui lui pèse ». Le vrai est une chose, la morale en est une autre, le goût en est une troisième : il faut concilier tout cela. Mais quand on demande à Sainte-Beuve, ou quand il se demande,

comment tout cela se concilie, il esquive la réponse. — D'autre part, cet idéal n'est pas toujours réalisé. Ce n'est pas toujours pour juger que le critique s'attache aux recherches historiques et surtout aux analyses psychologiques ; c'est souvent pour satisfaire sa curiosité et son instinct de moraliste : alors, il se laisse aller au plaisir de connaître, de comprendre, et il oublie de conclure. — Reste cependant qu'il a pris une attitude nouvelle. C'est la première fois qu'il a conçu la critique répressive, la critique des défauts, tant raillée et honnie depuis le romantisme ; la première fois qu'il revendique hautement le droit, proclame le devoir de juger ; la première fois enfin qu'effectivement il juge, qu'il applique des lois et des règles, — dans la mesure du moins où certaines prudences et convenances mondaines lui laissent son entière liberté d'esprit.

Il la recouvra toute, subitement. On lui a souvent reproché son inconstance, son habitude d'entrer dans un milieu, dans un groupe, d'y donner les plus grandes espérances, de paraître s'y associer de toute son âme et de tout son cœur, puis de se délier et de fausser compagnie. Lui-même s'en est volontiers vanté; il a mis une sorte de coquetterie à représenter ses volte-face multiples comme l'effet d'une tactique consciente, d'un système d'enquête. Mais, pour cette fois, il faut convenir que les événements y ont mis du leur. En somme, de toutes ses déceptions, — sauf peut-être de ses déceptions de poète méconnu, — il avait pris son parti. Malgré quelques tristesses sourdes qui reparaissaient de temps en temps, il n'était pas malheureux. Et,

vivant dans un « monde d'élite », où ses jours « ornés d'étude et de loisir » s'écoulaient paisiblement. il trouvait dans la bonne compagnie « la consolation exquise du mélancolique et du sage ». En un clin d'œil, la Révolution de Février bouleversa tout à la fois.

On a beaucoup ri de sa déconvenue, de ses peurs « bleues ou rouges ». Ce sont là des exagérations de l'esprit de parti. Sans doute, comme tout le monde, comme les vainqueurs eux-mêmes, il fut d'abord stupéfait. Mais il reprit vite son sang-froid. Dans une si brusque secousse, chacun montrait à nu son caractère : son instinct de psychologue trouvait ample matière à s'exercer. Son goût d'artiste pour les choses « galamment troussées » était satisfait : il tenait le rôle assez agréable de spectateur désintéressé. Son vieux fonds girondin se réveillait, et il se reprit à espérer ce prolongement, cette continuation des journées de Juillet que naguère encore, au *Globe*, et au *National*, il préparait de son mieux. Enfin il n'avait pas d'inquiétudes personnelles. Sa place était trop modeste pour qu'on songeât à l'en dépouiller au bénéfice d'un autre; d'ailleurs ceux qui arrivaient au pouvoir étaient de vieux amis « de dix-sept ou dix-huit ans », les Jean Reynaud, les Charton. Ainsi restait-il bien paisible en son coin, « assistant avec intérêt et sollicitude », avec espérance même, à l'expérience nouvelle qui se tentait.

Il y avait bien un peu d'égoïsme dans ce désintéressement; et l'on peut trouver qu'il prenait aisément son parti du malheur de tant d'amis anciens,

Le châtiment ne se fit pas attendre. Il apprit tout d'un coup qu'on avait saisi aux Tuileries les comptes des fonds secrets, et que son nom y était porté. Cette nouvelle l'atterra. Sans doute, tout son passé, toute son attitude envers la royauté et envers les derniers ministères, démentaient cette accusation. Mais il savait bien que l'esprit de parti n'y regarde pas de si près et il sentit son honneur compromis. Il entreprit enquêtes sur enquêtes, démarches sur démarches, multiplia les notes, les justifications ; il ne put parvenir à tirer la chose au clair. C'est longtemps après qu'il connut la somme pour laquelle il se serait vendu : cent francs! et il trouva alors une explication : les cent francs avaient dû servir à la réparation d'une cheminée qui fumait en son logement de l'Institut, mais la facture avait sans doute été présentée après la clôture du budget, et c'est ainsi qu'elle avait été soldée sur les fonds secrets.

Cet événement mit fin à son optimisme. C'est alors seulement qu'il se désole et qu'il envisage l'avenir sous les plus sombres couleurs. Pour l'instant, il donna sa démission de conservateur. Reynaud et Charton la refusèrent; mais toute la concession qu'il leur fit fut qu'il différerait seulement et s'en irait quand eux-mêmes quitteraient le pouvoir. Il entendait bien reprendre sa liberté, toute sa liberté. Il fallait vivre cependant. Or ces temps troublés n'étaient guère favorables à un littérateur pur, qui ne pouvait compter que sur sa plume. Il cherchait de tous côtés, à Londres, en Amérique même, un « moyen de subsister ». A ce moment Casimir Bonjour vint lui demander, de la

part du ministre de Belgique à Paris, le nom d'un homme de lettres qui accepterait la place de professeur de littérature française à Liége. Sainte-Beuve se proposa. La chose n'alla pas sans difficultés : l'opposition, en Belgique, trouvait naturellement détestable le candidat proposé par son gouvernement ; un ancien ami et protégé de Sainte-Beuve, Michiels, qui croyait avoir à se plaindre de lui, mena une violente campagne dans le pays ; on discuta sans aménité ses titres littéraires, on évoqua le scandale du *Livre d'Amour*. Nommé enfin, il envoya au gouvernement français sa démission définitive et, en octobre 1848, il partit pour Liége.

Sainte-Beuve prononça son discours d'ouverture le 30 octobre. Il annonçait deux cours différents. L'un, destiné aux étudiants, devait embrasser « la littérature française dans son cadre classique et régulier, à la prendre dès ses origines et à la mener aussi loin que possible à travers les grands siècles » : il alla de Villehardouin à Buffon. L'auteur en a pu utiliser plus tard les « notes » et les « utiles souvenirs » ; il n'en a rien tiré directement. Le second cours, ouvert au grand public, devait « entamer l'étude approfondie des cinquante premières années du siècle. » Sainte-Beuve en avait rédigé toutes les leçons et il les lisait ou peu s'en faut. Aussi, son enseignement terminé, avait-il un livre tout prêt, qu'il comptait livrer immédiatement à l'impression. La Préface et la Dédicace en sont datées de septembre. Réflexion faite, il le garda sous clef : c'est en 1861 seulement qu'il le publia, avec de rares additions dans le texte, mais avec des

notes nombreuses. C'est le *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire.*

Chateaubriand et son groupe est un « portrait », un portrait plus étendu, puisqu'il s'espace sur deux volumes (en comptant il est vrai quelques morceaux annexes), mais conçu selon la méthode habituelle à Sainte-Beuve : étude du milieu, insistance sur les débuts et les manifestations premières du caractère et du talent, suite chronologique des événements et des ouvrages avec digressions, comparaisons, jugements sur des points divers, résumé succinct de l'impression générale que produit le héros. On y retrouve aussi la même conception de la critique que dans les portraits immédiatement antérieurs. Sainte-Beuve se fonde avant tout sur le naturel (qu'ici il appelle la vie) et le goût (qu'il appelle la tradition). Il considère que sa mission est de faire sentir les belles choses, de « discerner et de promouvoir les légitimes succès », d'aider de son mieux à la gloire des génies créateurs, et enfin et surtout de juger : « Il s'agit de discerner avec netteté, avec certitude, sans aucune mollesse, ce qui est bon et ce qui vivra, si dans une œuvre nouvelle l'originalité réelle suffit à racheter les défauts, de quel ordre est l'ouvrage, de quelle portée et de quelle volée est l'auteur? Et oser dire tout cela avant tous et le dire d'un ton qui impose et se fasse écouter. » Rien n'est ici nouveau, si ce n'est peut-être l'insistance et l'accent un peu catégorique, avec lesquels Sainte-Beuve annonce son droit, son devoir, son intention, de juger.

C'est bien là en effet ce qui caractérise l'ouvrage.

Sainte-Beuve, en partant pour Liége, emportait avec lui toutes ses désillusions et toutes ses rancœurs. Elles étaient même accrues, puisqu'il avait des raisons nouvelles de mécontentement contre ceux qu'il rendait responsables de la crise politique où tout avait sombré : contre ce Guizot « plus bête que Polignac », qui avait compromis le régime, contre ce Lamartine, qui avait fait sa part au désordre, et qui, par faiblesse, par ambition, par excessive confiance en lui-même, n'avait pu donner à la France la tranquillité qu'il s'était fait fort de lui assurer. Et l'exilé n'emportait avec lui aucune de ces choses, qui, pendant quelques années, avaient adouci sa vie, sa mélancolie et son humeur. Au contraire le souvenir seul en soulevait en lui une âcreté plus grande : d'abord il les avait perdues; et puis voici que, les ayant perdues et les regrettant, il s'apercevait après coup des sacrifices qu'elles lui avaient imposés. Il leur en voulait et il s'en voulait de leur avoir abandonné une part de sa liberté. Il avait été lié avec la famille de Broglie, — et il lui avait fallu biaiser ou se taire parfois, de peur d'atteindre la mémoire de Mme de Staël. Il avait été lié surtout avec l'Abbaye-au-Bois ; — et cette « influence aimable l'avait tout à fait paralysé », il n'avait « jamais été libre en venant parler en public de M. de Chateaubriand », c'est « en louanges qu'il avait dû payer son écot, cigale obligée de chanter dans la gueule du lion ». Affranchi maintenant, sans l'avoir ni prévu ni désiré, il sentait la lourdeur des chaînes dont on l'avait lié et sa résolution était prise de ne plus

jamais l'être désormais. « Dégagé de tout rôle et de presque tout lien, observant de près depuis bientôt vingt-cinq ans les choses et les personnages littéraires, n'ayant aucun intérêt à ne pas les voir tels qu'ils sont, je puis dire que je regorge de vérités, j'en dirai au moins quelques-unes. C'est la seule satisfaction de l'écrivain sérieux dans la dernière moitié de sa vie. » L'éloignement où il est, à Liége, équivaut en quelque sorte pour lui à un éloignement dans le temps. Il se flatte, étant à distance, de juger avec le même recul, la même impartialité, la même indépendance, qué la postérité. Et ce qu'il a fait en secret dans la *Revue Suisse*, il veut le faire publiquement dans un livre signé, mais essayé d'abord au delà d'une autre frontière.

Rien de plus légitime, après tout, que ce désir d'être un témoin sans peur, de dire hardiment la vérité, rien que la vérité, toute la vérité. Rien de plus noble même. Par malheur des sentiments moins purs se mêlent à celui-là et ses rancunes gâtent un peu sa franchise. Car il est plein de rancunes : Il en veut d'abord à ce monde qui l'a tant choyé. Non seulement il se sent diminué dans sa propre estime pour avoir, à cause de ses relations, tu ou atténué, insinué au lieu de les proclamer hautement, ses sentiments véritables; mais encore il rend ses anciens amis responsables de sa mésaventure : sans eux, sans leur entremise et leurs instances, jamais il n'aurait été fonctionnaire et jamais il n'aurait été inscrit sur cette fâcheuse liste des fonds secrets. Il en veut surtout à Chateaubriand ; et pour plus d'un motif. Il a d'abord contre lui la rancune du romantique. Le Cénacle

s'était réclamé de Chateaubriand, mais le « Sachem » n'avait accepté que de mauvaise grâce cette postérité littéraire. En vain l'avait-on couvert de fleurs; en vain l'avait-on proclamé le chef et le maître; en vain lui avait-on délégué Sainte-Beuve lui-même comme « critique-truchement », il n'avait pas aimé ceux qui, marchant sur ses traces, avaient fini par le dépasser. Et le critique ne cache pas que, malgré des éloges personnels, « il a ressenti combien en toute circonstance M. de Chateaubriand s'est montré peu favorable et même contraire à l'ordre d'idées et d'efforts poétiques auxquels la jeunesse de Sainte-Beuve s'était associée et que la vieillesse de Chateaubriand était faite pour accueillir, puisque la source avait jailli sous son ombre et comme entre les pieds du vieux chêne ». — Il a aussi contre lui la rancune du philosophe qui voit ses idées combattues et méprisées. Chateaubriand, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, avait vivement stigmatisé les principaux chefs du mouvement « sensualiste » au XVIII[e] siècle. Ces jugements ont produit sur leur disciple une « impression pénible » et (c'est lui-même qui nous le dit), il s'est proposé de « venger » Chamfort et Ginguené. — Il a encore contre lui la rancune de l'homme moyen contre le grand homme, du talent écrasé par le génie. Là aussi nous avons son aveu : « Si j'entends prononcer un jugement saillant, en termes pleins d'éclat, mais dur, écrasant, injuste, j'en souffre et mon devoir est de rétablir les faits et la vérité, ne fût-ce que relativement à des littérateurs estimables et secondaires qu'on veut sacrifier. Estimables! Mais en effet ils n'ont eu que l'estime et

c'est pour cela qu'il ne faut pas la leur ravir. Le génie d'un grand écrivain a bien des droits et des prérogatives, mais il n'a pas ce droit-là ! » Quel ton ! et comme on sent que Sainte-Beuve ici défend sa propre cause. — Et enfin, il a contre lui la rancune du plébéien contre le gentilhomme, de l'homme laid contre l'homme séduisant, du pauvre contre le riche, de celui qui n'eut en amour qu'un succès dont il pût tirer vanité (et encore en cachette), contre ce « Jupiter qui s'est plu à consumer toutes les Sémélés », de Joseph Delorme, en un mot, contre René. — Aussi Sainte-Beuve aborde-t-il son auteur avec des dispositions hostiles. Il a l'intention visible, avouée, de réagir contre une admiration qu'il trouve excessive. Et la première épigraphe qu'il choisit pour son ouvrage, — qu'il choisit, comble de malice, dans Chateaubriand lui-même, — le crie hautement : « ... Car il n'est plus temps de le dissimuler, les écrivains de notre âge ont été en général placés trop haut. »

Naturellement, il ne s'en va pas sottement lui dénier toute valeur littéraire. Il a trop le culte de l'art pour ne pas l'aimer même chez cet adversaire. Il reconnaît que la littérature française lui doit « une direction et une impulsion puissantes » ; il admire l'harmonie, le nombre de son style, ses images, la magie de ses trouvailles et de ses expressions créées ; il l'appelle « grand poète et grand magicien » ; ayant cité une de ses belles pages, il avoue sans hésiter : « en prose il n'y a rien au delà ! » ; enfin, quand il aborde *René*, c'est un cantique enthousiaste et vibrant, c'est une émotion telle qu'il

n'y eut jamais plus bel hommage. — Mais jamais non plus il ne manque une occasion de faire des réserves. Chateaubriand n'a pas de goût, ou du moins n'a pas le goût sûr et sain ; il n'écrit que par morceaux et ne sait pas composer un ensemble ; il a du grandiose, mais à tout moment brisé ; il n'est qu'un artiste de troisième ordre : « Tel a été Chateaubriand, non pas un des véritables grands artistes des beaux siècles, non pas un des tout premiers *ni même des seconds en beauté*, mais un de ceux qui viennent immédiatement après ceux-là et qui, en toute carrière, laisseront le plus de traces d'eux-mêmes et le plus de souvenirs, *sur cette pente de la décadence*, sous les regards d'une postérité *qui ne saura plus bien où est le vrai beau.* » Quelle habileté à redoubler le coup et à renforcer deux ou trois fois la sévérité du jugement !

Encore Sainte-Beuve épargne-t-il en Chateaubriand le littérateur. Mais l'homme, comme il le maltraite ! Il ne croit pas à la sincérité de Chateaubriand, du moins à toute autre sincérité qu'une sincérité fragile et passagère d'artiste et d'écrivain. Et il jouit, à tout instant, de le prendre en flagrant délit d'erreur plus ou moins consciente, d'oublis que chez un autre on appellerait mensonges, d'arrangements, de déguisements, de falsifications de la vérité. En ce qui concerne en particulier les choses religieuses, il refuse nettement d'accepter les déclarations réitérées de l'auteur du *Génie*. Non, Chateaubriand a beau dire, il n'est pas catholique : c'est un sceptique blasé et lassé, qui « ne tient à la vérité sur rien » ; c'est un païen, « un homme de désir, au

sens épicurien »; son œuvre apologétique ne lui a pas été inspirée par des convictions profondes et personnelles, c'est une attitude qu'il a prise uniquement en vue du succès : « Il y avait en 1800 un grand rôle à prendre, d'avocat poétique du christianisme : l'auteur se sentit la force, le saisit et s'y précipita. Ainsi désormais il fera en toute chose, se lançant du côté où son talent trouvera carrière et soleil. »

Qu'il y ait dans ces jugements une part de vérité, on le concédera sans doute. Il est clair que bien des récits et des souvenirs de Chateaubriand sont suspects, — ne serait-ce que la narration de son fameux voyage d'Amérique. Il est clair que l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* a fait, si je puis ainsi dire, la toilette de sa vie pour la postérité, et que, pour ses lecteurs, il s'est drapé dans une attitude avantageuse. Faut-il en conclure qu' « en toute chose » il n'a vu qu'un « rôle » à jouer, un succès à obtenir? qu'il n'était pas même chrétien, au moins d'aspiration et de désir? qu'en se faisant le défenseur du catholicisme, il a joué une véritable comédie? Il serait en quelque sorte le type même de l'improbité littéraire. C'est bien là au fond l'idée de Sainte-Beuve. Et l'on en voit trop les raisons. D'abord il ne lui pardonne pas d'avoir combattu, — bien plus, d'avoir combattu après l'avoir d'abord partagée, — l'opinion où lui-même Sainte-Beuve est revenu et s'est arrêté : « Si Chateaubriand n'avait dû être qu'un philosophe, qu'un sage, il n'en était peut-être pas très loin dans l'*Essai*. Il se serait apaisé, adouci avec les années; il aurait cuvé son amertume, et

ce doute rassis, mêlé de sens ferme, lui aurait composé à la longue un état de pensée supérieur et méditatif tourné vers la vérité. Il aurait rendu au christianisme cette justice respectueuse que lui rendait Montesquieu.... » C'est ainsi que plus tard Renan aimera à se représenter saint Paul revenu des illusions de la foi et trouvant le bonheur à se faire, si longtemps à l'avance, disciple de Renan lui-même. Mais Renan du moins use envers saint Paul d'une indulgence que Sainte-Beuve ne pratique pas envers Chateaubriand. C'est qu'il lui en veut pour tous les motifs que nous avons aperçus tout à l'heure. C'est encore qu'il lui en veut de ce qu'il y a au moins d'inélégant dans sa propre attitude envers un homme, tant célébré en face, au milieu d'une coterie influente, tant dénigré maintenant qu'il est mort et que ses amis n'ont plus d'autorité.

Car ce qu'il y a de douteux dans sa façon de se « délier », pis encore de se ranger aussitôt parmi les ennemis, Sainte-Beuve l'a bien senti. Il l'a senti, puisque sa préface de 1849 n'est qu'un plaidoyer. « Il a profité de l'indépendance littéraire qu'on trouve à la frontière...., pour développer son jugement en toute liberté, sans manquer, à ce qu'il croit, aux convenances. » Assurément, il n'est pas de ceux qui veulent faire de la renommée de Chateaubriand « une de ces religions françaises auxquelles on ne peut trouver mot à dire, sous peine d'être excommunié » ; mais « rien en effet ne l'y obligeait ». Sans doute, il a été lié avec Chateaubriand, mais moins qu'on ne l'a cru. Il l'a flatté, mais il y était forcé et plusieurs fois il a su résister. Il en a été

loué, mais ses doctrines en ont été combattues; il est donc libre, « parfaitement libre », et il use de sa liberté. Qui ne sent ici le ton d'apologie? Et malgré tout, sous prétexte que les *Causeries du Lundi* l'« accaparaient tout entier », il a différé de onze ans la publication de son livre achevé. Était-il donc si difficile de corriger des épreuves? La vérité, c'est qu'il se rendait bien compte que la rancune et même la jalousie perçaient trop dans son ouvrage : il fallait davantage de recul pour atténuer l'impression que devait produire tant d'indépendance succédant si vite à tant de complaisance.

Son année terminée, Sainte-Beuve, — non sans aller étudier à Utrecht pour le quatrième volume du *Port-Royal* ce qui restait là du « jansénisme vivant », — quitta Liége pour jamais. Dans la même préface de 1849, il explique qu'« il avait d'abord compté jouir pour un temps plus long » de cette « hospitalité bienveillante » et que seule la fatigue de ses deux cours l'avait averti de ne pas prolonger son effort. Il y ajoute des éloges et des remerciements pour le pays et pour ses collègues. Ce sont là déclarations faites pour le public. La vérité, — Sainte-Beuve l'a avouée dans une lettre au ministre Rogier, — c'est qu'il avait été ulcéré de l'accueil qui lui avait été fait. La presse d'opposition s'était déchaînée contre lui : « Monsieur le ministre sait à quel torrent d'injures et d'insultes j'ai été soumis; mais il ne sait pas à quel point j'en ai gardé souvenir, non pas dans mon amour-propre, mais dans ma fierté d'honnête homme. » Et ni ses collègues ni son public n'avaient su trouver le moyen de racheter

cette hostilité des « organes de publicité » : « Les compensations de sympathies auxquelles j'aurais dû m'attendre ont été froides, réservées.... Dans cette jeunesse paisible et calme que je viens d'enseigner pendant un an sous toutes les formes, aucun ne m'a dit en me voyant venir : Nous sommes charmés de vous avoir. Pas un ne me dira en me voyant partir : Nous sommes fâchés de vous perdre. » Aussi, « par nécessité et par dignité », s'était-il tenu dans l'isolement; et, dès le début de son séjour comme à la fin, il s'était dit « Non! je ne ferai jamais mon pays de celui qui m'a reçu de cette sorte, où j'ai trouvé tant de malveillance. » C'est ainsi qu'il revint à Paris, presque de force et sans aucun plan d'avenir.

CHAPITRE VIII

LES « LUNDIS »

Pendant que Sainte-Beuve cherchait « à quoi s'appliquer ». le directeur du *Constitutionnel*. Véron. vint lui demander de donner tous les lundis un article littéraire à son journal. Après quelques hésitations, il accepta.

Au fond, dit-il, c'était mon désir. Il y avait longtemps que je demandais qu'une occasion se présentât à moi d'être critique, comme je l'entends, avec ce que l'âge et l'expérience m'avaient donné de plus mûr et aussi peut-être de plus hardi. Je me mis donc à faire pour la première fois de la critique nette et franche, à la faire en plein jour, en rase campagne. [*Puis après avoir rappelé sa critique « polémique » et « d'invasion » des temps romantiques, sa critique « plus neutre », « descriptive », sans conclusions, du régime de Juillet*] : Les temps redevenant plus rudes, l'orage et le bruit de la rue forçant chacun de grossir sa voix et en même temps, une expérience récente rendant plus vif à chaque esprit le sentiment du bien et du mal, du juste et de l'injuste, j'ai cru qu'il y avait moyen d'oser plus, sans manquer aux convenances, et de dire enfin nettement ce qui me semblait la vérité sur les ouvrages et sur les auteurs.

C'est ainsi que Sainte-Beuve explique à ses lecteurs les raisons littéraires et, — en passant, — les raisons morales qui l'ont décidé à accepter cette

lourde tâche. Il y en avait d'autres. D'abord, pendant son année de Liége et pour son cours réservé aux étudiants, il avait amassé d'amples matériaux sur l'ensemble de la littérature française ; et il n'était pas fâché d'utiliser ce trésor. Mais aussi, et surtout, privé maintenant de toute situation officielle, mal à l'aise à la *Revue des Deux Mondes*, maison de ses anciens amis des régimes tombés, il lui fallait vivre de sa plume. La modeste rétribution que lui assurait le *Constitutionnel* (125 francs par article), jointe au produit de ses livres, lui permettait de mener la vie fort simple à laquelle il était accoutumé ; il habitait d'ailleurs avec sa mère dans la petite maison de la rue du Montparnasse qu'elle avait achetée peu avant la révolution de Juillet, et ils mettaient leurs revenus en commun. Je crois bien que la nécessité de s'assurer ainsi des ressources régulières fut ce qui détermina le plus Sainte-Beuve à entrer au *Constitutionnel*. Sans cela, il eut sans doute reculé ou du moins vite renoncé. Il avait beau s'être acquis par ses vastes lectures une connaissance profonde de la littérature française ; avoir amassé une riche collection de livres, qui remplissaient en double et triple rayon les murs de plusieurs chambres, et débordaient dans des placards, dans des malles, sur les meubles ; conserver soigneusement classés chez lui les dossiers de tous les auteurs sur lesquels il avait écrit ou s'était proposé d'écrire ; recourir à la complaisance des employés et bibliothécaires de la Bibliothèque Nationale, Ravenel et Chéron surtout ; se faire enfin aider d'un secrétaire ; il ne lui en fallait pas moins, — avec ses scrupules d'exactitude et

de justesse, — un terrible labeur pour livrer, à heure fixe, l'article attendu. Dès le début de la semaine, il se cloîtrait chez lui, parcourant les documents et les livres, réfléchissant à son sujet. Puis il « bâtissait » son étude, sur de petits feuillets emplis d'une écriture rapide et menue. Alors il se relisait, dictait son texte au secrétaire, en le corrigeant, en l'étendant, en sollicitant de son collaborateur les observations et les critiques. Enfin il livrait son manuscrit et respirait un jour, pour reprendre aussitôt le collier; trop heureux quand, traitant d'un même personnage en plusieurs articles, il avait pu « bâtir » le second ou le troisième en même temps que le premier et s'assurer ainsi quelques jours de répit. On ne saurait s'étonner que cette tâche lui ait pesé. Pendant des années, on le voit, dans sa correspondance, qui se plaint de cette existence cloîtrée et asservie, qui déplore sa vie de « manœuvre », sa « corvée de prolétaire littéraire », et qui se promet de s'affranchir. Dès le début, il annonce son intention de collaborer une année seulement au *Constitutionnel*. L'année passée, il reste engagé, mais il songe encore à se délier dès qu'il le pourra. Et il ne le peut pas. Bientôt, du reste, en dépit de ses plaintes, il ne le veut plus. Le succès qu'il obtient l'attache. Et lui-même sent quel progrès de son talent et de son art lui a valu cette dure contrainte :

J'avais une *manière*; je m'étais fait à écrire dans un certain tour, à caresser et à raffiner ma pensée; je m'y complaisais. La nécessité, cette grande muse, m'a forcé brusquement d'en changer..., d'en venir à une expression nette, claire, rapide, de parler à tout le monde et la langue de tout le monde : je l'en remercie.

Et il y avait peut-être une autre raison encore qui décida Sainte-Beuve à entrer dans les vues de Véron. L'ancien révolutionnaire avait bien changé. Depuis que l'âge était venu, depuis qu'il avait vu les émeutes et les coups d'État, et qu'il en avait personnellement souffert, il était devenu conservateur ; il aimait l'ordre, il aspirait à une restauration sociale ; et il désirait y collaborer selon ses forces. Il affiche dans son introduction l'intention de faire de la critique « nette et franche », de « dire nettement la vérité ». Dans le petit avis qu'il adressait à ses lecteurs du *Constitutionnel*, il se flatte de signaler, de provoquer peut-être, les ouvrages sérieux et agréables et d'exercer une action utile sur la littérature. Voilà qui semble annoncer une étude active, hardie, au besoin même guerroyante, des lettres contemporaines. Or, au fur et à mesure qu'on avance dans les volumes des *Lundis*, on voit précisément ces sujets-là disparaître de plus en plus, pour reparaître seulement aux XIIIe, XIVe et XVe volumes (Taine, Flaubert, Musset, etc.), — volumes qui d'ailleurs n'appartiennent pas véritablement aux *Lundis*, et font la transition entre eux et les *Nouveaux Lundis*. De plus en plus donc, Sainte-Beuve renonce à la fonction du critique telle qu'il l'avait définie à ses débuts : il est bien plutôt un professeur, avec tout ce que ce nom comporte de respect de la règle et de la tradition. C'est cette tradition qu'il vise à renouer; ce sont les idées d'ordre, de décence, de convenance et de moralité sociales qu'il s'efforce de répandre : porte-parole d'abord de ceux qui désirent et favorisent la reconstitution politique et

sociale, puis porte-parole et presque fonctionnaire du gouvernement impérial.

Dès le début, il ne dissimule guère, en matière politique, ses rancunes, ses antipathies et ses craintes. Il ne pardonne pas à Chateaubriand, à Guizot, à Lamartine, la part volontaire ou involontaire qu'ils ont prise au renversement de la monarchie de Juillet et à l'établissement de la république. Il ne dissimule pas davantage combien lui sont odieux les violents, les terroristes, même tardivement mais incomplètement repentis, les Condorcet, les Saint-Just, les Robespierre et les Camille Desmoulins. Il ne dissimule pas davantage enfin combien peu il a de foi en la sagesse et en l'infaillibilité du peuple ; combien il se méfie des faiseurs de systèmes qui, attachés aveuglément à leurs théories non encore « éprouvées et que rien ne garantit, poussent si fort et si violemment les restes d'un passé déjà si ébranlé » ; combien il a peur de l'avènement du socialisme, toujours menaçant malgré les répressions. La plus solide, la seule solide peut-être de ses opinions politiques, c'est « qu'il y a, disent les géographes, plus d'un bras à la mer Rouge, et qu'il serait désagréable à la société d'en avoir un à traverser encore, si petit qu'il fût ».

Pour préserver la France de ce danger, il compte sur le régime provisoire qu'elle vient d'établir. Il l'invite à prendre la direction de l'esprit public, par la presse et par la littérature : « Les gens de lettres, ceux qui sont vraiment dignes de leur nom et de leur qualité, ont été de tout temps sensibles à certains procédés, à certains actes de prévenance

et de délicatesse, à certaines choses faites à temps et d'une manière qui honore. » — A bon entendeur, salut! Peu s'en faut que Sainte-Beuve ne propose un véritable traité d'alliance entre le gouvernement et la critique : « Toutes les fois qu'après un long bouleversement, l'idée politique se répare et reprend sa marche régulière, l'idée littéraire tend à se mettre en accord et à suivre de son mieux. *La critique.* (quand critique il y a) à *l'abri d'un pouvoir tutélaire, accomplit son œuvre, sert la restauration commune.* » Voilà bien ces « Muses d'État » qu'a plus tard raillées Laprade.

Ce pouvoir tutélaire quel sera-t-il définitivement? Sainte-Beuve l'ignore. Mais il sait que ce sera un pouvoir monarchique : royaliste (royaliste ici s'oppose clairement non pas à impérialiste mais à républicain), royaliste « doit être en général celui qui estime la majorité des hommes peu en état de se conduire raisonnablement elle-même ». Et il veut que ce soit un pouvoir opposé aux « doctrines ardentes, qui promettent le bouleversement du présent et la remise en question de l'avenir ». Dans cette incertitude, il évite de se compromettre. S'il lance, à mainte occasion, des allusions malveillantes aux maladresses des ministres de Louis-Philippe, du moins accorde-t-il, à plus d'une reprise, une tardive justice au régime en soi. Pourtant, il semble bien que, s'il penche pour quelque forme de monarchie, c'est encore pour l'Empire : son instinct peuple en est plus satisfait; son amour des pouvoirs forts ne lui en laisse voir que les beaux côtés. Napoléon est un « sauveur »; en présence de la « sauvagerie

menaçante », le cri public lui a fait appel, comme à un de ces « héros », « qui comprennent à fond la nature des choses et qui, de même qu'ils auraient autrefois rassemblé les peuplades errantes, rallient aujourd'hui les classes énervées et démoralisées, les rassemblent encore une fois en un faisceau, et réinventent à vrai dire la société, en en cachant de nouveau la base, et en la recouvrant d'un autel ». Souvent il revient à ce souvenir; et il loue, directement ou par des citations habiles, le grand homme dont se réclamait le Prince-Président.

Dans cette disposition d'esprit, on comprend qu'après le Deux-Décembre, il se rallie sans peine au triomphateur. Plus nettement que jamais, il combat les « factions », les héritiers de la Révolution, — ou ceux qui s'en prétendent les héritiers. Plus instamment que jamais, il invite le chef d'État à exercer son influence sur les lettres et, par les lettres, sur l'esprit public. Quand Villemain et Cousin demandent ensemble d'être mis à la retraite comme professeurs à la Faculté des Lettres, sans invoquer d'autre motif « sinon qu'ils croyaient que pour eux l'heure de se retirer était venue », c'est lui qui tâche par ses explications et ses épigrammes d'atténuer l'effet de cette manifestation discrète. Il est si bien rallié qu'il ne comprend pas que les autres ne soient pas ralliés comme lui; il les invite à le faire, ou sinon à servir, du moins à accepter le régime. Et, comme il n'est pas entendu, indigné de cette obstination aveugle, il lance contre eux, le fameux article des *Regrets* : témoignage très sincère, je crois, de son opinion toute désintéressée, mais

que peut-être il eût mieux valu laisser écrire par un autre, moins bien reçu naguère, — et avec quelle satisfaction intime! - dans ces salons qu'il y déchire.

Le gouvernement le compta dès lors parmi les siens. Le ministre, Fortoul, lui offrit précisément la chaire vacante de Villemain à la Sorbonne. Sainte-Beuve refusa. La succession était trop lourde d'un tel orateur pour un homme qui ne se reconnaissait pas « né pour la parole publique ». Et puis l'expérience de Liége était encore trop récente : il avait peur qu'on n'évoquât le scandale du *Livre d'Amour*. Du moins accepta-t-il de passer au *Moniteur*, et son premier article y suivit immédiatement la restauration officielle de l'Empire.

Il y promettait non seulement de rendre ses travaux dignes du lieu où il écrivait maintenant, mais encore « de les coordonner peut-être par quelques points avec le régime qui nous rouvre la carrière ». Il tint assurément parole. Toujours, en toute occasion, soit en son nom propre, soit en utilisant habilement les auteurs favorables ou hostiles dont il traite, il célèbre l'Empire, ses grands personnages et ses grands souvenirs, ses lois et ses réformes. Surtout il s'efforce de rattacher le plus possible la littérature au pouvoir, ou du moins d'adoucir les heurts. L'Institut était rempli d'opposants qui saisissaient ou faisaient naître les occasions de lancer des épigrammes et de manifester leur hostilité irréductible. Quand il est impossible d'affecter de ne point comprendre, c'est Sainte-Beuve qui élève une protestation, d'autant plus autorisée qu'il est lui-même membre de l'Académie

française ; le cas échéant même, il menace presque ses confrères, ou du moins les brave (XV, 319). Mais, le plus souvent, il s'efforce au contraire de rétablir la bonne intelligence, « au moins à l'extérieur ». Il obtient que le *Moniteur* recommence à publier les discours de réception et, « pour cela », il se charge de les faire précéder « d'un *en-tête* qui en rende l'insertion possible », — emmiellant les bords de la coupe, pour que la potion en paraisse moins amère. Il plaide en public pour le plan d'études de Fortoul, si critiqué. Il se charge de présenter la pensée officielle, quand Troplong a tâché de lui donner forme littéraire. Il adresse à l'Empereur un rapport confidentiel, touchant « la nécessité d'exercer une influence sur les hommes de lettres autres que ceux appartenant à l'Université et aux Académies », et il indique les moyens de l'exercer : des secours discrets, des fondations de prix, des témoignages d'honneur, — en bon français : un ambigu de corruption et de séduction, le tout à bonne fin.

Tant de zèle méritait une récompense, ou des récompenses. Sainte-Beuve les refusa d'abord, pour mieux garder et surtout pour mieux attester son indépendance. Puis, quand il crut, sans doute, les avoir légitimement gagnées, il les accepta. En 1853, lui qui avait décliné, — et de quel ton ! — le ruban de chevalier, il reçut la rosette d'officier. En décembre 1854, il demanda et il obtint la chaire de Poésie latine au Collège de France. Il est juste de rappeler d'ailleurs que c'est au Collège lui-même et non au gouvernement qu'il devait présenter sa candidature.

Dès le mois de janvier 1855, pour préparer son cours (sur Virgile), il renonça au *Moniteur*. Le 9 mars, il inaugura son enseignement. La première leçon fut troublée, et Sainte-Beuve, apostrophé, apostropha ses auditeurs. Aussi la seconde leçon fut-elle pire : il lut, au milieu du tumulte, des pages préparées que personne n'entendit. Comme la jeunesse du quartier latin s'apprêtait à continuer le tapage, le cours fut suspendu. Sainte-Beuve fut très surpris (cette surprise étonne un peu) et très ulcéré. Il voulut donner sa démission : on la refusa ; il la renouvela, ou peut-être fit le geste de la renouveler plusieurs fois, et, finalement, il resta jusqu'à la fin de sa vie professeur *in partibus* au Collège, remplacé par divers suppléants.

Pour protester contre ses adversaires, il tint à rédiger son cours et à le publier. Il collabora à diverses revues, l'*Athæneum*, la *Revue contemporaine* ; il reprit, moins régulièrement, sa collaboration au *Moniteur* ; enfin pendant quatre années, de 1857, ou plutôt du 12 avril 1858, jour de sa première leçon, à la fin d'août 1861, il accepta, en compensation, la place de maître de conférences à l'École Normale, et sa production extérieure en fut un peu ralentie. Partout cependant c'est le même dévouement à l'Empire, et le même effort de prosélytisme politique.

En même temps que partisan des pouvoirs forts, Sainte-Beuve apparaît, dans les *Lundis*, singulièrement favorable aux « bons principes » religieux, au catholicisme. On est vraiment édifié de l'entendre. Il blâme « le vice radical » de la sagesse de

Frédéric II, « l'irréligion » ; il proclame contre lui que « les héros ont presque tous été religieux » et conclut, avec Jean de Muller, que c'est la religion « qui accomplit l'humanité et humanise toute grandeur ». Son « sentiment moral reste un peu blessé » dans les *Époques de la Nature*, de trouver cet ouvrage « si muet et si désert du côté du ciel ». Il proclame que, si « l'on peut rester incrédule après avoir lu Pascal », du moins il « n'est plus permis de railler et de blasphémer », et qu'en ce sens « il a vaincu par un côté l'esprit du XVIIIe siècle et de Voltaire ». Il blâme presque Montesquieu de « prendre et d'accepter les idées de justice et de religion plutôt par le côté politique et social que virtuellement et en elles-mêmes » : il voit là une explication de cette « sorte de sécheresse » qui perce dans son œuvre. A Franklin lui-même, il reproche d'avoir une religion trop raisonnable, trop positive, trop terre à terre ; et pourtant il a plaisir à en citer une longue page contre la propagande anti-religieuse. Tout cela au *Constitutionnel*. On juge d'avance de ce qu'il pourra écrire au *Moniteur*, journal officiel d'un gouvernement en coquetterie réglée avec Rome. Alors les passages pieux abondent. Avec quel plaisir il aime à retrouver, dans le *Testament politique* de Richelieu, « le signe de cet esprit religieux, sous une forme ou sous une autre, ce sentiment sacré d'une divinité singulière invoquée et reconnue de tous les grands chefs et fondateurs d'États et des conducteurs de peuples ». Avec quelle sévérité il blâme Rivarol d'avoir utilisé la méthode de Pascal « à mauvaise fin et pour en venir à des conclusions ouver-

tement spinosistes et épicuriennes », ou Stendhal, d'avoir affiché une impiété affectée. Avec quelle joie il saisit les aveux qui échappent à un incrédule comme Volney, mais comme il le reprend d'avoir osé dire que Jérusalem est une ville comme une autre : « Jérusalem, la ville chère et sainte à nos pères et à nos aïeux! » Avec quelle prévoyance inquiète il signale le danger que peuvent faire courir à la foi les progrès de la science :

Depuis que la nature physique est plus connue et que la science en observe et en expose successivement les lois, *il serait à craindre* que la pensée de Dieu, même auprès de ceux qui ne cessent de l'admettre et de s'incliner devant elle, ne reculât en quelque sorte aux confins de l'univers et ne s'éloignât trop de l'homme, jusqu'à n'être plus à son usage et à sa portée; *il serait à craindre* que ce Dieu tel qu'on a reproché à Bolingbroke de le vouloir établir, Dieu plus puissant que bon, plus souverainement imposant que présent et que juste, Dieu qu'on admet, en un mot, mais qu'on n'adore point et qu'on ne prie point, *il serait à craindre* que ce Dieu-là ne prît place et seulement pour la forme dans les esprits, *si la pensée chrétienne ne veillait tout à côté, si le Dieu du Pater ne cessait d'être présent matin et soir à chaque cœur, et si la prière ne maintenait cette communion invisible et continuelle de notre esprit borné avec l'esprit qui régit tout.*

Combien il loue enfin « le libre concert et l'union de l'Église et de l'État », et célèbre, comme signe charmant de cette « douce influence regagnée et socialement établie », « cette image de la Vierge envoyée hier par l'Empereur à nos flottes et qui y est reçue avec reconnaissance en protectrice et en patronne ». Restons-en là.... Vraiment Sainte-Beuve parle en converti.

Il ne l'est pas ; il ne l'est en aucune façon. On ne saurait s'y tromper, quand on lit entre les lignes et quand on remarque les avis très discrets, mais très nets, qu'il donne à ses lecteurs, dès le début. Le P. Lacordaire a-t-il lancé à Érasme le mot *d'académicien*, comme un outrage, Sainte-Beuve proteste avec fermeté. Il revendique « le droit du bon sens fin et mitigé, de la raison qui regarde, qui observe, qui choisit, qui ne veut point paraître croire plus qu'elle ne croit » ; « en face des philosophies altières et même devant la foi armée du talent », il déclare qu'il ne cessera *jamais* « de stipuler le droit, je ne dis pas des tièdes, mais des neutres ». A plus d'une reprise, — mais avec moins de vigueur et plutôt sous forme d'insinuation, — il a fait entendre les mêmes accents, formulé les mêmes réserves, averti ses lecteurs de ne point se laisser prendre aux apparences : « Qui peut dire et savoir ce qu'arrive à penser, sur toute matière religieuse et sociale, un homme de plus de quarante ans, prudent, et qui vit dans un siècle et dans une société où tout fait une loi de cette prudence? ». — Pour lui, il n'est pas douteux qu'il est resté sceptique, mais d'un scepticisme sage, « ouvert à des doctrines supérieures » ; — encore « ouvert » est-il trop dire, car cela pourrait faire croire que son esprit les accepte vraiment : il n'a jamais fait alors que s'allier avec elles et les utiliser.

Car il ne faut pas s'y méprendre ce que Sainte-Beuve a vu surtout dans la religion, c'en est l'utilité morale et l'utilité sociale. Il n'a pas une haute idée de la nature humaine, la conception qu'il s'en fait

est celle de Hobbes. Il importe donc de ne négliger aucun des freins qui aident les hommes à réprimer leurs passions : « Il faut quelque point d'arrêt, quelque principe, je dirai même quelque préjugé dans la vie : discipline, subordination, religion, patrie, rien n'est de trop ; et il faut de tout cela garder au moins quelque chose, une garantie contre nous-même. » La société, qui rassemble ces hommes, ne saurait être trop solidement construite pour les contraindre et les réprimer. Or, Portalis a remarqué avec raison qu' « une idée reçue, une habitude, une opinion qui ne se fait plus remarquer a souvent été le principal ciment de l'édifice » social. Mais, si toutes les religions ont ces avantages, la religion catholique a sur les autres la supériorité de sa forte organisation : c'est une raison de plus pour que les partisans de l'ordre s'allient à elle. « Le jour où la société a été en danger d'être envahie, on s'est aperçu que l'Église faisait partie des fortifications et des remparts de la place ; et c'est alors que bien des indifférents qui, la veille encore, auraient voulu la diminuer, sinon la détruire, ont compris l'importance de la défendre. » Ces trois textes résument vraiment tout le credo de Sainte-Beuve ; il n'est pas besoin d'être théologien pour le trouver un peu court.

Pourtant, si le critique insiste sur les bienfaits « sociaux » de la religion et proclame l'irréligion un « délit social », il ne tombe pas dans l'excès que nous l'entendions reprocher tout à l'heure à Montesquieu ou à Franklin. Au physiologiste pur, au matérialiste qu'il est maintenant devenu, reste associé

un poète; et ce poète a besoin d'illusion; ce poète a besoin d'un nuage, qui ne lui dérobe pas sans doute la cruelle réalité, l'effroyable néant de toutes les espérances, mais le lui décore et le lui adoucisse; ce poète a besoin de voir « dans le lointain le bleu du ciel et la clarté des étoiles ». Comme il fait profession donc de dégager les belles parties des caractères qu'il étudie, et de présenter ses personnages de leur plus beau côté et sous leur plus beau jour, il fait profession aussi de poursuivre « le véritable idéal qui ennoblit toute condition humaine et cherche à lui donner toute la beauté dont on la croit susceptible à de certaines heures ». Or il n'a pas de peine à découvrir qu'avec les « sentiments délicats », les « croyances supérieures » sont les « hautes sources de la poésie ». C'est donc pour leur beauté, sinon pour leur vérité, qu'il rencontre avec plaisir, qu'il regrette là où elles manquent, ces « croyances supérieures ». Et c'est ainsi que, sans se démentir lui-même, il peut garder une sympathie tout esthétique pour les religions, et entre autres pour la religion particulièrement poétique de la Vierge et des saints, des belles cérémonies et des profonds ascétismes, pour le catholicisme.

Mais quoi? ainsi comprise et même ainsi aimée, la religion n'est guère qu'une mythologie supérieure. Le reste de tendresse qu'une âme désabusée peut conserver pour elle est un sentiment fragile, une plante de serre qu'un heurt trop brusque peut briser. C'est là ce qui s'est produit. La guerre d'Italie rompit l'accord de l'Empire et des catholiques : d'allié, le clergé devint adversaire; d'élé-

ment de concorde intérieure, et d'appui, le catholicisme devint un élément de discorde et un obstacle. Plus attaché au trône qu'à l'autel, Sainte-Beuve, dès lors devint moins sensible aux prestiges de l'autel. Et puis il s'était lié avec Renan, avec Taine; accessible comme toujours aux influences, jaloux d'ailleurs de se renouveler toujours, de rester jeune avec les jeunes, il encourageait, il partageait leurs audaces. Quelques indices laissèrent deviner cette tendance dans ses articles dès le XIIIe volume : on le lui fit même sentir en haut lieu. Elle transparaît bien plus nettement dans sa correspondance; bientôt elle éclatera publiquement. Sainte-Beuve reprendra de plus en plus ouvertement les doctrines de sa jeunesse, l'incrédulité, le matérialisme des Daunou, des Condillac, des Cabanis. Bientôt il en fera profession ouverte et s'en fera gloire.

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'en littérature également Sainte-Beuve est en somme revenu aux théories de sa jeunesse, — mais dès le début, car il n'avait plus ici les mêmes motifs de réticence ou d'illusion. Les critiques du *Globe* auraient été contents de leur élève. A peine auraient-ils eu à lui pardonner quelques audaces, bien naturelles à qui a passé par le romantisme. Ils auraient sans doute froncé les sourcils, s'ils l'avaient entendu déclarer que le mauvais goût de Chateaubriand « séduit et par moments enlève plus que la raison même »; mais ils auraient sans doute aussi pardonné, puisque, le « mauvais goût » étant dénoncé, le principe du moins restait sauf. Sainte-Beuve en réalité

n'est pas autre chose qu'un classique élargi. Il n'admet pas, avec les disciples timides de Pope et de Boileau, que la « régularité », la « sagesse », la « modération », la « raison », le bon sens en un mot, soit le tout d'un écrivain. Le vrai classique, pour lui, « c'est un auteur qui a enrichi l'esprit humain, qui en a réellement augmenté le trésor, qui lui a fait faire un pas de plus, qui a découvert quelque vérité morale non équivoque, ou ressaisi quelque passion éternelle dans ce cœur où tout semblait connu et exploré ». Mais bien vite il ajoute, comme élément essentiel de sa définition, que le vrai classique « a rendu sa pensée, son observation ou son invention, sous une forme n'importe laquelle, mais large et grande, fine et sensée, saine et belle en soi », qu'il « a parlé à tous dans un style à lui et qui se trouve aussi celui de tout le monde, dans un style nouveau et sans néologisme, nouveau et antique, aisément contemporain de tous les âges ». Ses éloges et ses critiques précisent encore cette définition. Ceux qu'il loue, ce sont en effet nos grands classiques, et ceux qui viennent immédiatement après eux, les Bourdaloue, les Massillon, et même les *minores*, Hamilton, Grammont etc., qui sont nos attiques, et les femmes qui ont brillé dans les salons de l'ancien régime : c'est-à-dire les écrivains, de profession ou d'occasion, qui ont été naturels, simples, qui ont eu un goût raffiné, qui ont eu le souci de la forme pure et mesurée. L'époque chère à son cœur, c'est « l'âge heureux de la langue et du goût, qui chez nous correspond à la fin du XVIIe et au commencement du XVIIIe siècle, quand,

après l'apparition des plus grandes œuvres et dans le voisinage des meilleurs esprits comme des plus aimables, la délicatesse était extrême et que la corruption (j'appelle ainsi la prétention) n'était pas encore venue ». Ceux qu'il critique, ce sont tous ceux qui, eussent-ils les plus grands dons et les plus rares, se sont pourtant éloignés de la mesure et de la simplicité, ou à qui a manqué soit le souci soit le sens de la forme pure : le Chateaubriand d'après *René*, le Lamartine d'après les *Harmonies*, le Hugo d'après les *Feuilles d'Automne*, et Musset improvisateur, et Balzac au style sensuel et asiatique, et Béranger prosateur en vers. Il estime peu le moyen âge (qu'il n'a vraiment étudié que pour ses cours de l'École Normale), le XVIe siècle, trop désordonné, et diffus, et érudit, le XVIIIe de Rousseau, trop déclamatoire, et le XIXe même, où les excès de toute nature heurtent à chaque instant son goût scrupuleux. Il se définit, je crois, quand il définit le goût de l'admirateur de Massillon :

Celui-là aimera Massillon, qui aime mieux le juste et le noble que le nouveau, qui préfère le naturel élégant au grandiose un peu brusque; qui, dans l'ordre de l'esprit, se complaît avant tout à la riche fertilité et à la culture, à la modération ornée, à l'ampleur ingénieuse, à un certain calme et à un certain repos jusque dans le mouvement et qui ne se lasse pas de ces lieux communs de morale éternelle, que l'humanité n'épuisera jamais. Massillon plaira à celui qui a une certaine corde sensible dans le cœur et qui préfère Racine à tous les poètes; à celui qui a dans l'oreille un vague instinct d'harmonie et de douceur qui lui fait aimer jusqu'à la surabondance de certaines paroles. Il plaira à ceux qui n'ont point les impatiences d'un goût trop superbe ou trop délicat, ni les promptes fièvres des admi-

rations ardentes; qui n'ont point surtout la soif de la surprise ni de la découverte....

L'inconvénient de cette définition, c'est qu'elle exclurait peut-être quelques-uns des plus grands écrivains. Ne parlons pas de Shakespeare. Mais, à lire l'*Étude sur Virgile*, — qui n'est guère autre chose qu'un parallèle constant entre Homère et son imitateur, — on sent qu'au moment même où Sainte-Beuve comble de louanges l'aède grec, il ne peut s'empêcher, sinon de lui préférer tout bas, au moins de lui égaler l'art savant, mesuré, raffiné, du chantre latin. Encore est-ce de Virgile qu'il s'agit. Mais en général, — Sainte-Beuve l'a reconnu lui-même, — sa critique est plus à l'aise dans les sujets moyens que dans les grands sujets. Pour un article sur Bossuet, Racine, Montesquieu, et autres écrivains de premier ordre, il y en a vingt dans les *Lundis* sur l'abbé Barthélemy, sur Théodore Leclerq, sur Bonstetten, ou sur une femme spirituelle du XVIIe ou du XVIIIe siècle. Il est permis de trouver que la juste proportion n'est pas observée.

Ce sont de tels principes littéraires que Sainte-Beuve s'est préoccupé de soutenir et de répandre dans « cette espèce de cours public de littérature » qu'il professa au *Constitutionnel*, puis au *Moniteur*. Je dis « professa » ; mais le mot serait bien impropre s'il s'agissait de la forme que Sainte-Beuvé a donnée à cet enseignement. Il n'a rien eu de plus à cœur, au contraire, que d'éviter tout appareil et tout apparat. Ce ne sont point des conférences qu'il débite d'une chaire solennelle; ce sont de libres

causeries à mi-voix, sans prétention aucune et même, — sauf de rares exceptions, — sans mouvements d'éloquence et sans élans de poésie. D'abord, aucun ordre dans la succession des sujets. Il les choisissait après entente avec la direction du journal, selon les occasions que lui offrait l'actualité ou, à défaut d'actualité, donnant une série d'études sur une époque ou un même groupe, reliant ses articles par un fil léger d'après les ressemblances ou d'après les contrastes, ou enfin prenant au hasard des ouvrages ou des auteurs sur lesquels il se sentait mieux préparé. Dans chaque article même, un plan flottant : une biographie ou une lecture coupée de commentaires, de comparaisons brèves ou longues et de libres digressions. S'il s'agit d'un écrivain de second ordre, il se risque d'ordinaire, — et de plus en plus il se risquera, en lui consacrant deux ou trois articles consécutifs, — à l'embrasser dans son ensemble. Mais, les grands, il les étudie plutôt par chapitres et par épisodes, aimant mieux revenir à eux plus souvent, et les considérer ainsi à des points de vue plus divers.

Lui-même a plusieurs fois défini sa méthode, surtout à ses débuts. « Quand vous avez à parler d'un auteur, commencez par le lire vous-même attentivement, notez les endroits caractéristiques, prenez bien vos points et venez ensuite lire et dérouler des pages habilement rapprochées de cet auteur, qui va ainsi, moyennant une très légère intervention de votre part, se traduire et se peindre lui-même dans l'esprit de vos auditeurs. » Sans doute, ce conseil s'adresse à ceux qui s'étaient

chargés, peu avant l'Empire, de faire, le soir, aux ouvriers, des lectures publiques. Mais nous savons, par Sainte-Beuve toujours, — et nous le saurions, s'il ne l'avait pas dit, par les notes inscrites sur ses livres, — qu'il procédait de la sorte, à Liége et à l'École Normale. Pour faire à ses élèves un cours de rhétorique, il leur lisait d'abord, « en les commentant », les *Pensées* de Pascal sur la littérature, puis La Bruyère, *Des ouvrages de l'esprit*, puis Fénelon, *Dialogues sur l'éloquence* et *Lettre à l'Académie*. « Il lisait en parcourant, en choisissant les points et en commentant toujours, moyennant quelques exemples et sans se retrancher au besoin les vivants. » Vauvenargues, par ses *Pensées* et ses *Caractères* littéraires, venait ensuite. De Voltaire, le professeur utilisait les articles *Goût* et *Style* du *Dictionnaire philosophique*, le *Temple du Goût*, quelques passages de ses lettres sur Boileau, Racine, Corneille. « Pour étendre un peu l'horizon » il y joignait quelques considérations sur l'esprit de Gœthe et le goût anglais de Coleridge. Puis, « le cercle classique accompli » avec l'article *style* de Marmontel et le discours de Buffon, il donnait à ses jeunes gens Joubert « comme dessert ». Avec les changements qu'imposaient la différence des publics et la dissemblance entre une leçon et un article, c'est bien la méthode qu'il a généralement suivie : il rend l'impression qu'il a reçue à la lecture de son auteur, et il la justifie par des extraits.

Cette façon de faire était tellement conforme à sa nature et lui était devenue si habituelle, qu'il semble incapable d'en changer. S'il lui arrive parfois de

vouloir étudier une question abstraite, ou simplement générale, il ne sait pas atteindre et traiter le problème en lui-même, il en revient aussitôt aux invidualités et aux exemples. Voir les articles *Qu'est-ce qu'un classique*; *Mme de Caylus et de ce qu'on appelle Urbanité.* Voir encore l'article sur Toppfer, où pourtant il nous avait promis « de bien expliquer la nature de son talent comme peintre des Alpes, de bien fixer le genre de son invention, le caractère à la fois naïf et réfléchi de son originalité... *avec suite et méthode*, de manière à montrer à tous en quoi consiste l'innovation et l'espèce de découverte réelle du charmant artiste genevois ». Cette « suite « et » cette méthode » se ramènent tout simplement à nous donner sur les *Voyages en zigzag* une étude conçue sur le même plan que toutes les autres, mais précédée d'une histoire sommaire du genre pittoresque. Quand il aborde un sujet pourtant cher à son cœur. — *La poésie de la nature, du foyer et de la famille*, — il pose bien un problème : pourquoi a-t-elle réussi en Angleterre et échoué en France? Mais il se garde de le traiter directement : « afin d'éviter les considérations générales et trop vagues, je m'attacherai tout d'abord à des noms connus, et prenant Saint-Lambert, l'auteur des *Saisons*, je me rendrai compte de son insuffisance autrement encore que par le talent; puis je toucherai rapidement à Delille... ; choisissant au contraire, chez nos voisins..., William Cowper, j'aurai occasion chemin faisant de rencontrer toutes les remarques essentielles et instructives ». De même, quand, à la suite d'H. Rigault, il aborde la *Querelle des anciens et des*

modernes, il esquive tout débat théorique et se rabat à nous donner le portrait d'un comparse, l'obscur abbé Pons. Et ce qu'il reproche à Rigault, c'est justement tout ce que Rigault a mis d'idées dans son livre. De même enfin, dans son article sur Taine, l'esprit de système le choque : il y a trop de thèse là-dedans, trop de logique, trop de philosophie, trop de métaphysique, — s'il osait, il dirait : trop d'embrouillamini. La « vraie critique » telle qu'il la définit et la pratique, n'a pas de si hautes prétentions : « elle consiste... à étudier chaque être, chaque talent, selon les conditions de sa nature, à en faire une vive et fidèle description, à charge toutefois de le classer ensuite et de le mettre à sa place dans l'ordre de l'art ».

Il y a certain nombre d'articles des *Lundis* où se trouve bien appliquée cette définition de la critique purement littéraire : les articles sur Malherbe, par exemple, sur Massillon, sur Bourdaloue, sur Bossuet. D'autres, — sur Chateaubriand, Lamartine, Balzac, Béranger, Musset, etc., — sont plutôt des œuvres de polémique ou, à l'occasion, de rancune. Mais la plupart, l'énorme majorité, sont moins d'un littérateur que d'un moraliste, ou plutôt d'un critique pour qui tous les écrits qu'il étudie ne sont intéressants que dans la mesure où il en peut tirer soit des leçons, soit au moins des conclusions, à la fois littéraires et morales. S'il aime les sujets moyens, c'est non seulement parce qu'ils conviennent mieux à la critique telle qu'il la conçoit, mais encore, parce qu' « ils permettent à la morale sociale d'y pénétrer ». Quand il parle de Diderot, il déclare qu'il se placera

« au point de vue littéraire et moral, qui est celui que nous affectionnons ». Quand il « serre d'aussi près que possible » Lassay « dans la dernière moitié de sa vie », c'est pour « tirer de lui, observateur et moraliste, quelques fruits d'expérience ». Et enfin n'est-ce pas un aveu que cette formule, dès le IIIe volume des *Lundis* : « ... au point de vue littéraire qui, de près ou de loin, est toujours le nôtre... »? Oui, de loin et quelquefois de bien loin. Une foule des personnages qu'il étudie sont à peine des littérateurs; leur œuvre en elle-même ne compte vraiment pas; et le général Joubert, par exemple, aurait sans doute été bien surpris si on lui avait annoncé qu'il serait placé dans la même galerie que Bourdaloue ou que Marivaux. Mais il n'est pas nécessaire au critique que ceux dont il parle soient des écrivains : il lui suffit que, comme d'Argenson, ils ne soient pas « le contraire ».

Assurément cette tendance moralisante est un des fruits de l'âge. C'est encore la conséquence de ces préoccupations conservatrices qui se sont éveillées dans l'esprit de Sainte-Beuve. Il veut voir durer l'institution sociale, il a l'horreur des révolutions et des troubles, prêche volontiers aux hommes la sagesse, la prudence, la modération, toutes les vertus que recommandent également et les philosophies bien pensantes et les religions et les gouvernements établis. Mais c'est aussi une suite assez naturelle de ces goûts, de cette curiosité de psychologue que, depuis longtemps, — depuis toujours, pourrait-on dire, — a manifestés Sainte-Beuve. Par une sorte de glissement insensible, celui qui connaît les hommes

est bien vite amené à leur donner des conseils; et ceux-là sont rares qui, à la façon d'un La Rochefoucauld, se bornent à constater avec un mépris ironique la malice ou la faiblesse humaines. D'être devenu moraliste moralisant n'empêche donc pas l'auteur des *Lundis* de rester moraliste observateur. Au contraire, il l'est plus que jamais; et l'on pourrait dire que l'étude de l'âme humaine est maintenant au premier plan pour lui, avant même l'étude des lettres proprement dites. Il préfère les œuvres où « c'est l'homme qu'on saisit, la nature et la qualité de l'esprit encore plus que celle du talent, la personne morale »; à côté des « particularités accidentelles et passagères », des « purs détails de costume », il y cherche « la partie durable, celle qui tient à l'observation humaine de tous les temps »; il y étudie « la forme et la qualité d'un esprit »; il tâche « de bien les démêler et de les faire comprendre »; il montre l'homme « le plus au vif qu'il peut et le plus saillant dans les lignes de la vérité »; il « prend la mesure de l'homme »; il retrouve et nous montre « les traits de son caractère »; il recherche en lui le personnage le plus « essentiel et qui est au cœur de l'homme même »; il aime à voir « démasquer la nature humaine »; il veut voir d'abord en chacun « ce qu'était tout l'homme... ». J'accumule ici, — au hasard des rencontres, — les formules de Sainte-Beuve; j'en pourrais citer mille autres, qui toutes expriment également cette insatiable curiosité du psychologue.

Mais peu à peu, à mesure qu'il avance dans son

œuvre, l'objet de ses recherches se précise à ses yeux, et il en sent de plus en plus nettement lui-même la valeur et la portée. D'abord, entre toutes ces formules, il en est une à laquelle il va s'attacher et qui revient sans cesse; elle est significative : c'est « la forme de l'esprit ». Son but n'est donc pas de saisir, de marquer, de dessiner tels ou tels traits accessoires, telles ou telles tendances, telles ou telles habitudes subordonnées, tels ou tels sentiments passagers, ou telles ou telles nuances de sentiment insignifiantes : il veut retrouver ce qu'il y a de plus foncier, ce qu'il y a d'essentiel et de constitutif dans son personnage. Ce ne seront donc plus les remarques éparses et décousues d'un simple curieux ; ce sera la reconstitution totale d'une âme envisagée dans son ensemble, et dont tous les détails seront rendus selon la juste proportion qui leur convient. A bien étudier l'histoire d'un homme, les actions où s'est manifesté son moi, les paroles qui l'ont révélé, les aveux volontaires ou involontaires qui l'ont trahi, « on peut atteindre avec certitude les principales formes d'un esprit ou d'un caractère, — ce qui doit suffire : car, à moins d'information toute particulière et imprévue, le reste est raffinement de curiosité et témérité ».

Ainsi l'homme sera vraiment connu, — autant du moins qu'il est possible. On peut aller plus loin encore, et tâcher de l'expliquer. « Sous peine de rapetisser son objet et de voir d'une vue basse, il faut avant tout chercher dans chaque homme distingué... la qualité principale. » C'est celle-là qui le fera comprendre, qui expliquera ses actions, ses

attitudes et ses démarches. Et, après avoir reconnu ce qu'il y a de timidité et de crainte dans le caractère de Maine de Birân, par exemple, nous pouvons dire hardiment : « La *clef* de bien des vicissitudes et de bien des variations morales de Maine de Biran, est dans un sentiment *intime* et *radical* d'impuissance et de faiblesse, joint à une intelligence élevée, qui se rend compte et se contemple ». — Mais Sainte-Beuve, ennemi des théories absolues, se garde de tomber dans l'excès. S'il admet la « qualité principale », il ne va pas jusqu'à la qualité ou « faculté-maîtresse » de Taine, et il explique nettement pourquoi.

Le dernier mot d'un esprit, d'une nature vivante! certes il existe, mais dans quelle langue le proférer?... Il s'agit de trouver une juste nomenclature à des esprits et des talents humains, matière essentiellement ondoyante et flottante, diversité et complication infinie. J'admets volontiers (et dans les nombreuses études critiques et biographiques auxquelles je me suis livré, j'ai eu plus d'une fois l'occasion de le pressentir et de le reconnaître) que chaque génie, chaque talent distingué a une forme, un procédé général intérieur qu'il applique ensuite à tout.... Arriver ainsi à la formule générale d'un esprit est le but idéal de l'étude du moraliste et du peintre de caractères. C'est beaucoup d'en approcher et, comme on est ici dans l'ordre moral, c'est déjà quelque chose d'avoir le sentiment de cette formule. Cela anime et dirige dans l'examen des parties et dans le détail de l'analyse. Efforçons-nous de trouver ce nom intérieur de chacun et qu'il porte gravé au dedans du cœur. Mais avant de l'articuler, que de précautions! que de scrupules! Pour moi, ce dernier mot d'un esprit, même quand je serais parvenu à réunir, à épuiser sur son compte toutes les observations biographiques de race et de famille, d'éducation et de développement, à saisir l'individu dans ses moments décisifs et ses crises de formation intellectuelle, à le suivre dans toutes ses variations jusqu'au bout de sa carrière, à posséder et à

lire tous ses ouvrages, — ce dernier mot, je le chercherais encore, je le laisserais à deviner plutôt que de me décider à l'écrire; je ne me risquerais qu'à la dernière extrémité. C'est presque s'attribuer la sagacité souveraine et usurper sur la puissance universelle que de dire d'un être semblable à nous : « Il est cela, et, tel point de départ étant donné, telles circonstances s'y joignant, il *devait* être cela *ni plus ni moins*, il ne pouvait être autre chose. »

Jusqu'ici Sainte-Beuve semble donc s'interdire à lui-même la recherche des lois et, puisqu'il n'examine jamais que des individus, s'exclure lui-même de la science : il n'y a pas de science de l'individuel. Mais bientôt il va plus loin, — ou plutôt il est déjà allé plus loin; car ici je reconstitue la logique et non la chronologie de sa méthode psychologique. « Changez la curiosité en observation, a-t-il écrit à propos du fleuriste, de l'amateur de coquillages et de l'amateur d'insectes raillés par La Bruyère, changez la curiosité en observation et vous avez le savant : il faut des collections pour étudier, comparer sans cesse. » A revoir dans sa vaste galerie tant d'exemplaires différents de l'humanité, il en dégage une idée générale et des notions vraiment scientifiques. L'abbé de Marolles « eut la bonne idée, un jour, d'écrire ses *Mémoires*.... C'est un livre vrai. Si chaque homme sensé, et qui a senti ou qui a vu, laissait ainsi un petit livre à son image, la *science morale* en serait plus avancée. » Montaigne avait déjà proclamé que « chaque homme porte en soi la forme de l'humaine condition » ; le critique qu'on a ingénieusement appelé « le Montaigne du XIX[e] siècle » nous offre, dans les *Lundis*, une contribution à la

connaissance de l'homme analogue à celle que présentaient les *Essais*.

Une étape de plus encore et le système est couronné. Pour mieux faire comprendre l'âme, « la forme d'esprit » de ses personnages, il les confronte avec d'autres, opposés ou semblables : Napoléon : Pascal, Volney, Champollion ; Lacordaire : Bossuet, Bourdaloue, Massillon ; Vauvenargues : Pascal, La Bruyère, Chénier, etc. Il s'aperçoit alors qu'il se forme comme des groupes naturels, des races d'esprit, ou, formule à laquelle il s'est définitivement arrêté, des « familles d'esprit ». « Il m'a souvent passé par l'esprit, disait Gourville, que les hommes ont leurs propriétés à peu près comme les herbes.... » Ce mot a éclairé pour Sainte-Beuve la méthode qu'il pratiquait instinctivement : « Cette remarque bien comprise, dit-il, mènerait loin : il en résulterait que, de même qu'en botanique on classe les plantes par familles, on pourrait *classer* également les esprits. Je le crois tout à fait ; je crois que l'étude morale des caractères en est encore à l'état de la botanique avant Jussieu. Quelque jour, il viendra un grand observateur et *classificateur naturel des esprits* : en attendant, notre œuvre, à nous plus humbles, c'est de lui préparer les éléments et de bien décrire les individus, *en les rapportant à leur vrai type : c'est ce que je tâche de plus en plus de faire.* » De là une double conséquence. D'abord la connaissance générale de la nature humaine et des familles dont elle est formée, éclaire, complète, précise la connaissance des individus : on peut les définir comme un animal et une plante par le genre et la différence spécifique :

qu'est-ce que Pline? c'est « le Daguesseau du déclin de l'antiquité »; qu'est-ce que Gœthe? c'est « un Fontenelle revêtu de poésie »; Jasmin? « un Manzoni languedocien »; Ducis? « un Diderot resté innocent et vertueux », etc. Car, — et c'est là la seconde conséquence, — dans des familles de ce genre, Daguesseau, Fontenelle, Manzoni, Diderot, tout en restant les individus ainsi nommés, ne sont plus simplement ces individus mêmes : ils sont des *types*, des exemplaires caractéristiques, des échantillons, d'un genre d'hommes : « en même temps qu'ils se représentent eux-mêmes, ils nous représentent aussi et nous figurent les hommes de leur bord, de leur robe ou de leur camp ». De curieux de psychologie, de collectionneur moraliste, d'observateur des âmes, Sainte-Beuve est devenu « le naturaliste des esprits ».

Mais, pour classer ainsi les esprits, il faut les avoir comparés et pour les comparer il faut les connaître. Or on les connaît par l'histoire. Sainte-Beuve avait toujours aimé l'histoire : c'est par là qu'il avait commencé. Ce goût n'a fait que s'accroître en lui. « Je vous félicite, écrivait-il à une amie, dans la dernière année de son existence, je vous félicite d'avoir tourné votre esprit vers des lectures historiques et de laisser la métaphysique reposer un peu. Dès que l'on parvient à s'intéresser à l'histoire, tout s'anime, la vie devient trop courte, la curiosité a devant elle un champ immense, et la vue du passé, qui a presque toujours été misérable, nous rend le présent plus supportable et d'un usage plus doux. » Les circonstances aussi l'ont entraîné à ces études.

Au journal officiel où il écrivait, il se sentait obligé « de coordonner par quelques points » ses articles « avec le régime » : « Dans cette place qui m'est accordée au *Moniteur*, que puis-je faire mieux que de m'occuper... des grands noms qui ont honoré notre littérature et notre histoire... ? Je ne suis qu'un *imagier* des grands hommes. » Et plus tard : « Notre passé est riche.... Il me semble que le *Moniteur* pourrait être comme un Plutarque français continuel : tous les grands serviteurs publics [il ne parle plus ici de « littérature », et il s'agit du président Jeannin] y trouveraient tôt ou tard leur biographie ou leur portrait.... » D'autre part, sa conception même des individus, types d'un groupe, le pousse du même côté. Ce qui l'intéresse par exemple dans Guy Patin, ce n'est pas tant, ou ce n'est pas seulement, l'originalité du personnage; c'est « qu'il n'est pas seul de son espèce, qu'il est un exemple plus saillant et plus en relief d'une inconséquence bourgeoise et de classe moyenne qui est curieuse à étudier en lui ». Ce qui l'intéresse en Mme d'Épinay, c'est qu'il n'est pas de livre qui mieux que ses *Mémoires* « nous peigne le XVIIIe siècle, la société d'alors, et les mœurs ». Ce qui l'intéresse en Mme de Motteville, c'est que ses *Mémoires* sont pleins de petits faits, qui « appartiennent à un ancien monde disparu, nous le représentent dans une entière vérité ».... Enfin lui qui, par nature, est défiant des systèmes ou, si l'on préfère, lui que l'échec de tant de systèmes a fini par leur rendre défiant, il estime que la « méthode d'étudier l'esprit humain historiquement » est « la vraie

méthode philosophique », puisque c'est la méthode expérimentale.

Voilà bien des raisons qui devaient l'attirer à l'histoire; et. insensiblement. il y a cédé. D'abord il l'a abordée de biais, pour ainsi dire. Parlant des *Commentaires* de Montluc ou d'un livre nouveau de Thiers. il analysait l'ouvrage selon son habitude. Ou bien, étudiant les œuvres de Frédéric, il s'attachait à ses campagnes, pour arriver à mieux définir son esprit et savoir jusqu'à quel point il était ou non « guerrier-né ». Mais, de plus en plus, ces sortes de prétextes lui semblent inutiles: et c'est directement le personnage historique qu'il aborde en Villars ou en Joubert. Tout ce qui est de la vie humaine est « de son gibier », et, comme telle. l'histoire lui appartient naturellement.

Ainsi s'élargit peu à peu son horizon littéraire. Des lettres pures, — et sans les négliger entièrement, — il en est venu à l'observation, à l'analyse et même à la science morales; de la psychologie individuelle, il passe à la psychologie des groupes, des époques; et. comme il se tient toujours sur le terrain solide de l'expérience et des faits, son étude se fait historique, au point que parfois la littérature proprement dite n'apparaît plus dans ses articles. Et sans doute les théoriciens des genres tranchés peuvent en être choqués; sans doute ces *Lundis*, qui ne peuvent plus se classer dans une définition traditionnelle, sont des « monstres » qui les déconcertent. Mais c'est ce mélange même qui en fait l'originalité et la saveur : tous les esprits y trouvent de quoi satisfaire leurs goûts. Et peut-être est-ce surtout

pour n'être point de purs ouvrages de critique littéraire, qu'ils échapperont au sort inévitable des écrits de ce genre : condamnés à être un jour dépassés, oubliés, lus seulement des érudits et des critiques. Les *Lundis*, on les lira longtemps encore ; on les lira tant que durera notre langue.

CHAPITRE IX

LES « NOUVEAUX LUNDIS »

En 1861, Sainte-Beuve avait cinquante-sept ans. Il lui fallait songer à assurer non seulement sa subsistance quotidienne, mais encore la sécurité de ses vieux jours. Sa situation semblait le lui permettre. Le *Moniteur* lui payait ses articles 300 francs et des revues ne demandaient qu'à accueillir, — et à rétribuer, — sa collaboration. Il est vrai que la préparation de ses leçons ne lui permettait pas de produire autant d'articles. Mais il se proposait d'en tirer une *Histoire de la littérature française* en plusieurs volumes, que d'avance se disputaient les libraires Garnier et Michel Lévy, et pour laquelle ils lui promettaient « une somme assez considérable comptant ». Enfin, son traitement était de six mille francs et, pour peu qu'il restât encore trois années professeur à l'École (ce qui ne dépendait que de lui), il escomptait avoir droit à une « pension de retraite qui ne pouvait être moindre de 1 200 francs ».

Pourtant, lorsque *le Constitutionnel* lui demanda de reprendre ses *Causeries* régulières d'autrefois, il

« renonça à tout cela; il ajourna indéfiniment tout autre travail, tout autre projet, pour se replonger, à cinquante-sept ans, dans le plus vif de la presse et dans la mêlée littéraire ». C'est d'abord qu'il n'était pas professeur par vocation, mais par nécessité. Au contraire, il était naturellement homme de lettres. C'est aussi qu'il avait des idées et des passions politiques et philosophiques et qu'il les voulait soutenir publiquement. Or, même dans ce qu'il écrivait pour le grand public, les convenances de sa profession gênaient l'expression de sa pensée entière. Enfin, c'est qu'il avait une revanche à prendre. La jeunesse l'avait hué; il sentait qu'en bien des matières, il avait précisément les idées qu'elle aimait et qu'elle eût applaudies; et il n'eût pas été fâché de devenir à son tour populaire, non seulement sans rien sacrifier de ses doctrines, mais au contraire en les servant. Il commença donc la série des *Nouveaux Lundis*.

Naturellement, il s'y montre partisan de l'Empire. Sans sortir de son rôle de critique littéraire et de moraliste, sans empiéter sur les fonctions de ses collaborateurs politiques, il rappelle et il vante les services que rendent aux nations les directeurs de peuples; il célèbre la gloire du grand Empereur, éponyme de la dynastie; il prêche directement l'acceptation du régime. Il s'adresse aux littérateurs de l'opposition libérale ou catholique, — puisque les libéraux et les catholiques sont maintenant dans l'opposition, — et adapte son ton à ce qu'il peut espérer d'eux. Il essaye de séduire Prévost-Paradol; de concilier Veuillot; à Laprade au contraire, il

réserve toutes ses malices et ses pointes : c'est un représentant de ces salons que Sainte-Beuve s'est vu fermer, de ces milieux royalistes dont il est maintenant exclu et qu'il sait irréconciliables ; d'ailleurs c'est par cet article que commencent les *Nouveaux Lundis*, et il était bon de prendre position nettement. Enfin, toutes les fois que le critique en trouve l'occasion, il revient sur cette idée, qui lui est si chère depuis 1848 surtout : qu'un régime sage doit attirer à lui les lettres et organiser directement un gouvernement des idées et de la presse.

Mais son bonapartisme maintenant semble offrir une nuance nouvelle. Il est inquiet et même parfois mécontent. Sainte-Beuve avait toujours prétendu, et il prétend plus que jamais, qu'il ne s'était pas rattaché à l'Empire pour des raisons de doctrine. En politique comme ailleurs, il se vante « d'avoir le moins possible de *croyances* proprement dites », d'avoir au contraire « des convictions ou des opinions résultant de l'examen ». Il se compte parmi ces « esprits sages et honnêtes qui, dans les temps habituels, préféreraient les procédés de liberté », mais qui « ont reconnu, en de certaines crises publiques, la nécessité d'en passer par des dictatures temporaires et s'y sont ralliés, non parce qu'ils se sont *convertis*, mais par pur bon sens et par le sentiment impérieux de la situation ». Qui dit « dictature temporaire », dit par là même dictature destinée à prendre fin dès qu'ont cessé les crises qui la justifient. Or il est visible que Sainte-Beuve n'approuve point en son for intérieur la

transformation récente de l'Empire autoritaire en Empire libéral : cela éclate dans sa correspondance. Estimait-il que l'heure n'en était pas venue? que le moment était encore de ceux « où il est salutaire et légitime que l'on soit guidé et dirigé, et où c'est même le seul moyen que le progrès démocratique fasse un pas de plus, un pas décisif en avant »? Peut-être. A coup sûr, il estimait au moins que la manière n'était pas bonne. Il n'approuvait pas que des réformes aussi graves se fissent par à-coups, par « surprise », sans avoir été préparées dans l'opinion. Il n'approuvait pas surtout, — encore ce refrain! — que la presse, que les écrivains, en cet instant grave, fussent abandonnés à eux-mêmes et que le pouvoir ne comprît point combien il importait de s'en faire des alliés. Il était donc assez pessimiste; il le devient de plus en plus; et il ne cesse, avec une instance croissante, d'avertir du danger ceux qui pouvaient en instruire les dirigeants.

C'est à la princesse Mathilde qu'il adressait ses sombres pronostics. Car, par l'intermédiaire, je crois, de Taine et de Renan, il était entré en relations avec le prince Napoléon et avec sa sœur. Le prince, on le sait, était de ceux que n'effrayait point la lutte ouverte de l'Empire et de l'Église. A cet égard l'entente était facile entre lui et Sainte-Beuve. Aussi n'est-il pas étonnant, — *le Constitutionnel* d'ailleurs n'étant pas tenu à la même prudence que *le Moniteur*, — que les sentiments profonds du critique se soient manifestés plus clairement que jamais. Sans doute, de-ci, de-là, il continue à reconnaître que le dogme peut être « utile », que la religion apporte à bien des

âmes des « illusions consolantes », que « le christianisme en soi, dans son essence, dans sa valeur morale intrinsèque, » indépendant « de formes plus ou moins historiques ou politiques qui se sont souvent modifiées et qui peuvent se modifier encore », est une grande chose et une chose bienfaisante. Mais, ces hommages rendus, il tient à montrer avec netteté combien, pour sa part, il est affranchi de tout dogme ; ce qu'il y trouve de suranné ou de puéril (articles sur Mme Swetchine, sur Bossuet, etc.); combien il est attaché à la tolérance et à la liberté de la pensée (articles sur Renan : *Essais de morale* et *Vie de Jésus*) ; et comment il se représente l'histoire religieuse du siècle écoulé, aboutissant à ce « danger », le parti *clérical* (article sur Lacordaire). Enfin s'enhardissant de plus en plus, il en arrive un jour à exposer la « conception de son esprit arrivé au terme », à présenter le « type », qui, « toutes expériences faites et toutes illusions dissipées, lui paraît le plus vrai ». Guizot, dans ses *Méditations* sur l'essence de la religion chrétienne, avait essayé de faire entrevoir « à quel degré d'abaissement et de dérèglement tomberait l'humanité, » si « l'empire des croyances chrétiennes se trouvait tout à coup « anéanti ». Sainte-Beuve y répond en esquissant « le portrait d'un philosophe pur, d'un savant et d'un critique de bonne foi, qui ne recule devant aucun problème, devant aucune solution, devant aucune absence de solution ». « Ce philosophe, cet investigateur des grands problèmes, vit seul, sans famille, sans enfants, dans une chambre ou deux.... Aimant à se poser toutes les questions, il agite surtout celle qui est la

principale aujourd'hui, et sur laquelle l'effort des esprits élevés est le plus grand, la question des origines. » Il l' « agite » écrit Sainte-Beuve ; mais par la façon même dont il énumère et enchaîne les questions que pose son philosophe, Sainte-Beuve la résout implicitement : la création est exclue ; l'hypothèse matérialiste de l'évolution lui est substituée. Ce n'est pas que son philosophe tranche et affirme, — au moins pour le comment des choses ; il ne se hâte pas de conclure, il conjecture « modestement ». Sceptique dira-t-on? va pour sceptique : « qui dit *sceptique* ne dit pas qui doute mais qui examine ». Il n'ignore pas que ses recherches, ses découvertes mêmes, sont peu de chose. Ni lui ni ceux qui viendront après lui ne connaîtront ce qu'ils ambitionneraient le plus de connaître : « le dernier mot, reculant sans cesse, ne se trouvera jamais ». — « Mais savez-vous bien que ce n'est pas là un état agréable, me dira-t-on. — Et qui vous a dit que ce fût un état agréable? » Loin de là. Si l'intelligence de ce sage reste à toujours insatisfaite, « au moral, c'est bien pis ». Il sait que « la destruction est perpétuellement la loi et la condition de la vie, de sa croissance, de son progrès », que, malgré les efforts de la société protectrice, « la nature reste dure et implacable ». Il sait que, s'il fait le bien, il ne doit pas compter sur la reconnaissance, car il « connaît la loi des cœurs ». Il sait qu'en vain, par « une secrète horreur de l'anéantissement total », l'homme veut se donner le change et laisser un souvenir ou un nom : c'est là un « dernier mirage » de l'imagination. Il sait que toutes les réponses des philo-

sophies plus consolantes et des religions sont « de simples reflets de désirs » naturels à nos cœurs, et il n'est dupe ni de ces promesses ni de l'éloquence qui les rend un instant vraisemblables au commun : c'est une « piperie ». Il sait tout cela, et il cherche « le vrai, le vrai seul, il s'y tient sans le forcer, sans l'exagérer, sans y ajouter, et en laissant subsister, à côté des points acquis, tous les vides et toutes les lacunes qu'il n'a pu combler ». — Ainsi pense-t-il dans sa cellule. Mais il sait aussi qu'il y a « lieu de payer tribut plus ou moins au décorum de l'humanité, à ses préjugés et à ses conventions honorables, aux bienfaits immédiats et à l'utilité pratique qui en découlent.... *L'impiété*, a dit Rivarol, *est la plus grande des indiscrétions.* L'humanité n'est pas un philosophe; la majorité des hommes ne supporte pas le doute, l'incertitude; il leur faut des solutions, et qu'elles soient encourageantes, consolantes, salutaires... » Aussi, c'est « solitairement » qu'il « poursuivra des vérités hautes, mais imparfaites, dont le prix n'est qu'en soi, et à l'usage d'un très petit nombre » : il n'aura point de prosélytisme. « Mon savant, conclut Sainte-Beuve, n'aura donc rien de menaçant, ni d'engageant, ni de contagieux; il est même, pour peu qu'on le veuille, une preuve vivante à l'appui, de l'insuffisance et des misères morales de la science. Je le livre aux croyants plus heureux que lui dans tout son incomplet et sa nudité. » — Tel est son dernier mot. On ne lui reprochera pas de surfaire les séductions de sa doctrine et l'on comprendra le mot que l'on prête au prince Napoléon lui-même — et pour-

tant !... — : « Le matérialisme de Sainte-Beuve m'épouvante ».

Il était beau de sa part, d'ailleurs, de ne point déguiser sa pensée véritable, au moment même où l'expression sincère lui en pouvait être dangereuse, ou du moins nuisible. Car, à cette date, la grande affaire de ses amis princiers était de le faire nommer sénateur. Ils l'avaient essayé déjà, une ou même deux fois, sans y réussir, à sa grande mortification (*Lettre à la Princesse*, 117). Le temps n'était plus en effet, où il repoussait violemment une telle faveur et disait à ceux qui lui en parlaient : « Croyez-vous que je veuille me déshonorer ? » Maintenant, il estimait avoir assez sincèrement et assez longtemps servi l'Empire, pour en accepter une juste récompense. Il se disait aussi qu'en cette circonstance il représentait la littérature, « toujours ajournée, éloignée, mise à la queue du reste », alors qu'un pouvoir intelligent eût fait mille efforts pour se l'attacher. Véritablement dévoué au régime, il n'était pas fâché d'acquérir le droit de lui donner tout haut ces conseils, ces avertissements que jusqu'alors il était obligé de faire parvenir par des voies détournées. Enfin, malgré son réel désintéressement, il ne pouvait être insensible ni à l'honneur ni aux avantages matériels d'une telle nomination. Son « mécontentement », — qu'il ne chercha point à dissimuler, — excita sans doute ses protecteurs à redoubler d'efforts et, quelques mois après, le 28 avril 1865, la dignité rêvée lui fut accordée enfin : « sa joie fut vraiment grande et aussi peu philosophique que possible ».

Pendant près de deux années, il ne prit aucune part aux débats de la haute assemblée et à peine une part discrète à ses travaux. Mais, le 25 mars 1867, le comte de Ségur d'Aguesseau ayant rappelé pour la blâmer la nomination de Renan au Collège de France, Sainte-Beuve se leva et l'interrompit vivement. Il y eut du tapage. Menacé d'un rappel à l'ordre pour son interruption, Sainte-Beuve voulut prendre sa revanche. Il se fit donner la parole peu après (29 juin), sur un sujet qui lui permit de soutenir les mêmes idées : une délibération sur les ouvrages à admettre dans les bibliothèques populaires et sur ceux qu'il en fallait exclure. Il défendit « le droit d'examen et de libre opinion », fit l'apologie de Voltaire, de Jean-Jacques, de Proudhon, de Michelet, de Renan, de George Sand et autres auteurs proscrits ; puis, « élargissant le cercle de la discussion », il invita le gouvernement à ne pas favoriser exclusivement les tendances conservatrices, à ne pas « laisser entamer les droits acquis par la Révolution » : « L'Empire, conclut-il, a une droite et une gauche : à gauche est le cœur. » Le 4 mai 1868, il parla encore à propos de la loi sur la presse et, tout en la votant comme réalisant un progrès, se plaignit qu'elle ne fût pas assez libérale. Ce n'est pas le libéralisme qui l'inspirait, — du moins si l'on prend ce mot dans son sens étymologique, — quand il combattit, le 19 mai, la pétition qui demandait la liberté de l'enseignement supérieur. Il y prit la défense de l'École de Médecine de Paris accusée de « tendances matérialistes ». Mais, cette fois encore, il élargit le cercle de la discussion. Il

revendiqua pour la science et la philosophie la liberté totale, et dénia au gouvernement le droit d'avoir un « avis légal » dans les questions philosophiques ; il signala le grand danger dont la France menacée était inquiète, « l'attitude agressive et envahissante qu'avait prise depuis quelque temps et avec un redoublement d'audace le parti clérical » ; aux diocèses de ses collègues, les prélats sénateurs, il opposa le « diocèse immense... qui compte par milliers des déistes, des spiritualistes et disciples de la religion dite naturelle, des panthéistes, des positivistes, des réalistes, des sceptiques et chercheurs de toute sorte, des adeptes du sens commun et des sectateurs de la science pure » (c'est de là qu'on a tiré la formule : *diocèse du bon sens*). Enfin il combattit nettement la liberté de l'enseignement supérieur ; elle n'aurait pu profiter qu'au clergé catholique, cette « liberté nouvelle » n'aurait été qu'un « privilège de plus » ajouté à la « quantité de faveurs, avantages et immunités » dont il jouissait déjà.... Le retentissement de ce discours fut considérable. Les étudiants en médecine vinrent en corps le remercier ; les lettres, les adresses, les adhésions plurent chez lui : il apparut comme le porte-parole de la gauche, — de la gauche de l'Empire et même de l'autre.

La situation de Sainte-Beuve était d'autant plus délicate que, non seulement il était sénateur nommé par le gouvernement qu'il morigénait de la sorte, mais que, depuis 1866, il avait quitté *le Constitutionnel* pour revenir au *Moniteur* : il était en quelque sorte le critique officiel de l'Empire. Quand il soute-

nait Bergmann, le professeur de Strasbourg, menacé de poursuites pour avoir revu les épreuves des *Évangiles annotés par Proudhon*[1]; quand il prononçait ses discours anticléricaux: quand il haranguait les étudiants, — en majeure partie républicains, — qui venaient l'acclamer à domicile; quand il encourageait tous les tenants de la libre pensée qui, de tous côtés, lui adressaient lettres, brochures, volumes, on s'indignait autour de lui. Sa vie privée même était surveillée, et son fameux dîner du Vendredi-Saint fut par beaucoup regardé comme une démonstration voulue, une manifestation délibérée, — ce qui n'était assurément pas. Le critique se sentait donc gêné.

Là-dessus survint une révolution de palais. Le gouvernement créa un *Journal officiel*, qui devait être sous la dépendance immédiate du Ministre d'État. Sainte-Beuve refusa d'y entrer. Il resta fidèle au *Moniteur*, devenu *Moniteur Universel* et non plus *officiel*; il se considérait comme lié par le traité qu'il avait conclu avec le directeur Dalloz. Seulement dans le vieux journal ainsi transformé, Dalloz n'avait plus l'autorité totale. Son conseil s'émut d'une épigramme un peu vive contre un évêque, dans le premier article que Sainte-Beuve lui envoyait. Il demanda des coupures. Le critique se fâcha, rompit et envoya l'article tout droit au *Temps*, — lequel, naturellement, s'empressa de le publier. Un sénateur au *Temps!* on cria à la désertion, à la trahison; la princesse vint faire au transfuge une

1. Dès 1865, il avait consacré, à la *Revue Contemporaine*, quatre articles très sympathiques à Proudhon. Ils n'ont été réunis en volume qu'en 1872.

scène violente... et ce fut la rupture. Sainte-Beuve s'est montré fort étonné de cette émotion. On peut trouver étrange qu'il n'ait pas mieux compris comment il compromettait celle qui, s'employant à le faire nommer sénateur, s'était en fait portée garante de sa loyauté, et comment ceux qui l'avaient nommé pouvaient être mécontents de se voir abandonnés, sans que fussent abandonnés en même temps et le titre et les honneurs et la prébende qu'il leur devait. Une fois de plus, Sainte-Beuve s'est « délié ». Il est même allé plus loin et, quoi qu'il en ait déclaré dès le premier moment, il ne s'est pas borné à envoyer à ce « journal de l'opposition » des articles « purement littéraires ». C'est au *Temps* que parut la *Lettre sur le sénatus-consulte*. Et cette lettre est terrible pour le régime, dont toutes les fautes sont rappelées dans une énumération impitoyable, ironiquement scandée par cette phrase malheureuse d'un ministre : « Mais après tout, qu'est-ce que cela nous fait ? » ; dure pour les ministres, qu'elle accuse de servilité envers l'Empereur, elle n'épargne même pas le souverain : il y a un certain « *intempestif* » qui s'applique clairement à ses actes propres. — En somme Sainte-Beuve prend l'attitude d'un mécontent ; il ne pardonne pas à l'Empire de n'être pas resté une « dictature éclairée et progressive » ; son rêve c'était le « bon tyran », à tendances démocratiques et anticléricales ; et ce rêve est brisé.

En matière littéraire aussi, il éprouve, semble-t-il, une déception analogue ; mais il en prend plus allégrement son parti. Ici, son rêve eût été l'union

du naturel et du goût, du vrai et de la poésie, du réel et de l'idéal, de la tradition et de la nouveauté. C'est cette conciliation délicate qu'il avait toujours goûtée, et que personnellement il avait tentée dans ses vers. La réalité est « le fond de la vie » et, « comme telle », elle attache les « esprits sérieux » et a pour eux « un charme ». Mais souvent « plate, vulgaire et lassante », elle finirait « à la longue » par « rebuter insensiblement, par rassasier ». En art, où l'on veut toujours la retrouver ou du moins la sentir présente ou voisine, on veut autre chose encore avec elle. On veut « ce génie d'imitation si parfait, si animé, si fin, qu'il devient comme une création et une magie à son tour, cet emploi merveilleux des moyens et des procédés de l'art qui, sans s'étaler et sans faire montre, respire ou brille dans chaque détail comme dans l'ensemble », en un mot le *style*. Et l'on veut encore, « s'il se peut », « un coin de sympathie, un rayon moral qui la traverse et l'éclaire » ; car l'homme se porte partout avec lui et ne se quitte jamais, il veut trouver dans l'œuvre d'art sa part et sa place : il lui faut le *sentiment*. Et l'on veut enfin que, la réalité étant « observée et respectée », il y ait je ne sais quoi qui « l'accomplisse et qui l'achève, qui la rectifie sans la fausser, qui l'élève sans lui faire perdre pied, qui lui donne tout l'esprit qu'elle peut avoir sans qu'elle cesse un moment d'être naturelle, qui la laisse reconnaissable à tous, mais plus lumineuse que dans l'ordinaire de la vie, plus adorable et plus belle, ce qu'on appelle *l'idéal*, enfin ». Or Sainte-Beuve sent bien que les écrivains d'alors ont toujours le souci du *style*

(quelques-uns l'ont même à l'excès); mais le *sentiment*, mais *l'idéal*, c'est ce qu'il se plaindra de ne trouver plus soit dans *Salammbô*, soit dans *Idées et sensations* des Goncourt. Pour ceux mêmes qui aiment encore la poésie, les principes du goût ou du moins les raisons de leurs admirations et de leurs préférences ont changé; une « direction nouvelle » des esprits est devenue « presque générale ». Autrefois le meilleur poète était celui qui avait « composé l'œuvre la plus parfaite, le plus beau poème, le plus clair, le plus agréable à lire, le plus accompli de tout point ». « Aujourd'hui, on veut autre chose. Le plus grand poète pour nous est celui qui, dans ses œuvres, a donné le plus à imaginer et à rêver à son lecteur, qui l'a le plus excité à poétiser lui-même. Le plus grand poète n'est pas celui qui a mieux fait, c'est celui qui suggère le plus.... » Et enfin, il sent bien, — lui qui naguère a pris un maître de grec pour relire l'*Iliade* et l'*Odyssée* dans le texte, — que « tôt ou tard les Anciens, Homère en tête, perdront la bataille, une partie au moins de la bataille ». — Eh bien! il ne s'obstinera pas. Il tâchera seulement de soutenir honorablement la retraite; il fera de son mieux pour que « la nouveauté dans les lettres, — cette nouveauté en partie si légitime, — ne batte pourtant pas à plate couture la tradition ». En poésie, il s'efforcera de goûter à la fois les poètes accomplis et parfaits des âges classiques qui ont charmé sa jeunesse humaniste, et les poètes « inachevés, inépuisables », voire énigmatiques et obscurs, que le mouvement romantique et les travaux de la critique historique ont mis à la mode

La vraie critique doit suivre le système des « chercheurs de vérités et de nouveautés, des remueurs d'idées »; « mieux vaut s'user que se rouiller »; « art, critique, recommençons donc toujours et ne nous endormons pas »; soyons, autant qu'il est en nous, jeunes d'esprit, ouverts aux nouvelles manières de comprendre, de sentir, de goûter les lettres, l'art et même la vie. Et puisqu'en ce moment la réalité triomphe, ne nous plaignons pas que le *sentiment* ne l'adoucisse plus, que *l'idéal* ne la décore point; acceptons-la telle qu'on nous la donne, « parce qu'il y a en elle la source, le fond humain et naturel duquel tout jaillit à son heure, et un attrait de vérité, parfois un inattendu touchant, que rien ne vaut et ne rachète ». Telle est la doctrine littéraire à laquelle il s'est définitivement arrêté.

Mais quelle que fût l'ouverture et la souplesse de son esprit, il ne se pouvait pas qu'un homme de son âge, formé comme il l'avait été à l'école des classiques et des grands romantiques, acceptât toute entière la littérature brutale ou la littérature impressionniste naissante : les résistances intimes de son esprit, de son goût, de son tempérament même, se trahissent ou s'expriment nettement en maint endroit de ces articles, — que je rappelais plus haut, — sur *Salammbô* ou sur les Goncourt. En matière d'art, s'il n'est pas un mécontent comme en politique, il est, à bien des égards, un résigné.

Ce désir de marcher avec son temps a aussi amené Sainte-Beuve à confronter sa méthode critique avec les méthodes nouvelles, avec celle de Taine en particulier. C'est ainsi qu'il en a donné la

formule définitive, la plus explicite, la plus systématique même qu'il en ait jamais donnée. On m'accuse dit-il, de n'avoir point de théorie, point de code. J'ai une méthode pourtant, qui m'a été de bonne heure comme naturelle, qui s'est formée chez moi de la pratique même et que je n'ai cessé de suivre et de varier selon les sujets durant des années. Je vais l'indiquer. Il consacre à cet exposé tout un « lundi », qu'il faut lire en son entier (*Nouveaux Lundis*, III, p. 15-32) et dont je ne puis donner ici qu'un sommaire décharné. La production littéraire pour Sainte-Beuve n'est pas distincte ou du moins séparable du reste de l'homme et de l'organisation ; il peut goûter une œuvre, il lui est difficile de la juger, indépendamment de la connaissance de l'homme même. L'étude littéraire le mène ainsi naturellement à l'étude morale. — C'est donc une méthode qui ne s'applique qu'aux modernes : avec les Anciens, il est d'ordinaire impossible de revenir à l'homme, l'œuvre à la main. — Connaître un homme est ainsi le but de la critique. En l'état actuel des choses, il faut se borner à une collection de monographies individuelles. Plus tard, quand la science morale sera constituée, les grandes familles d'esprits et leurs principales divisions déterminées et connues, on pourra du principal caractère d'un esprit déduire plusieurs de ses autres caractères. Mais même alors, cette science morale n'aura pas la rigueur des sciences proprement dites ; l'homme moral est plus complexe que les animaux ou les plantes ; il y a ce qu'on nomme *liberté*. La critique demeurera donc toujours un art. — Il faut d'abord

commencer par le commencement, c'est-à-dire étudier son auteur dans son pays natal, dans sa race (quand cela est possible), dans ses parents, sa mère surtout, dans ses frères et ses sœurs, dans ses enfants enfin. — Quand on s'est édifié, autant qu'on le peut, sur ses origines, sa parenté immédiate et prochaine, un point essentiel est à déterminer après le chapitre de ses études et de son éducation : c'est le premier milieu, le premier groupe d'amis et de contemporains dans lequel il s'est trouvé au moment où son talent a éclaté, a pris corps, et est devenu adulte. — C'est étudié de la sorte, à son point, après qu'on l'a replacé dans son cadre et entouré de toutes les circonstances qui l'ont vu naître, que chaque ouvrage reprend son degré juste d'originalité, de nouveauté ou d'imitation. — Il n'importe pas seulement de bien saisir un talent au moment du coup d'essai et du premier éclat ; il est un second temps, non moins décisif à noter si l'on veut l'embrasser dans son ensemble : c'est le moment où il se gâte, se corrompt, déchoit, ou dévie. — Voilà donc le début et la fin connues. Ce n'est pas tout. Tant qu'on ne s'est pas adressé sur un auteur un certain nombre de questions et qu'on n'y a pas répondu, ne fût-ce que pour soi seul et tout bas, on n'est pas sûr de le tenir tout entier : Que pensait-il en religion? Comment était-il affecté du spectacle de la nature? Comment se comportait-il sur l'article des femmes? sur l'article de l'argent? Était-il riche? était-il pauvre? Quel était son régime? quelle était sa manière journalière de vivre? etc. Enfin quel était son vice ou son faible? Aucune des réponses

à ces questions n'est indifférente pour juger l'auteur d'un livre et le livre lui-même, si ce livre n'est pas un traité de géométrie pure, si c'est surtout un ouvrage littéraire, c'est-à-dire où il entre de tout. Et dans cette enquête il faut se défier des déguisements sous lequel un auteur cherche à cacher son faible ou son vice, des professions de foi, des théories ou des principes affichés. — Ainsi pressé de toutes parts, l'auteur est connu; il faut le classer, le désigner d'un certain mot : tâchons de trouver ce nom caractéristique d'un chacun et qu'il porte gravé, moitié au front, moitié en dedans du cœur, mais ne nous hâtons pas de le lui donner; c'est quand l'étude est presque achevée que cette qualification décisive se présente d'elle-même. — Le talent défini, la définition du procédé, de la manière, suit naturellement; car un auteur n'en change guère, si ce n'est que, chez les esprits supérieurs, c'est un cachet qui se marque à un coin, chez les autres, c'est tout un moule qui s'applique indifféremment et se répète. — Reste enfin un dernier moyen d'observation et de contrôle. On peut étudier les talents par leur entourage : par leurs disciples d'abord et leurs admirateurs : les admirateurs sont des complices qui s'adorent eux-mêmes dans leur grand représentant, les disciples sont un miroir grossissant où ses défauts s'exagèrent et s'accusent; par leurs ennemis ensuite : rien ne sert mieux à marquer les limites d'un talent, à circonscrire sa sphère et son domaine, que de savoir le point juste où la révolte contre lui commence. — Ainsi se dessine l'antagonisme des familles d'esprit; ainsi s'achève et se confirme la classification

à laquelle veut et doit aboutir ce connaisseur d'âmes qu'est le critique littéraire.

Cet exposé didactique est complété encore et précisé, de-ci, de-là, dans divers articles, et notamment dans l'article sur l'*Histoire de la littérature anglaise* de Taine. Tout en manifestant beaucoup d'admiration pour ce critique philosophe, tout en rendant pleine justice à ce qu'ont apporté de nouveau (principalement sur le moyen âge) les critiques érudits, Sainte-Beuve maintient contre eux, que la critique littéraire n'est pas une science pure, mais un composé, un ambigu, de science et d'art. Il proteste contre les abus d'érudition dont se rendent coupables les médiévistes. Il reproche à Taine d'avoir été trop enfermé dans ce séminaire intellectuel qu'était l'École Normale, de s'être trop formé par les livres, de n'avoir pas reçu la tradition successive et vivante, de n'avoir pas perdu assez de temps à aller dans le monde, à vaquer çà et là et à écouter : faute d'avoir fait assez de place dans sa vie à la sociabilité, il est « tranché », car il est trop savant et pas assez artiste. De là des erreurs. Il n'y a de science que du général ; Taine généralise donc à l'excès : il expliquera par exemple la délicatesse de *la Princesse de Clèves* par la délicatesse du siècle entier. Non, répond Sainte-Beuve : « l'esprit humain n'est point composé d'une quantité de gouttes *semblables*. Il y a distinction de qualité dans bien des gouttes. En un mot, il n'y avait qu'une âme au XVIIe siècle pour faire *la Princesse de Clèves*. » La méthode de Taine, pour être trop ou trop exclusivement scientifique laisse en dehors de ses prises

« cette chose qui s'appelle l'individualité du talent, du génie ». « Cette parcelle qu'Horace appelle divine... ne s'est pas encore rendue à la science et reste inexpliquée. » D'autre part, — et toujours parce qu'il veut aboutir à l'explication purement scientifique, — Taine aboutit à la formule, qui a la prétention de contenir tout l'homme : Shakespeare, c'est l' « imagination ou la passion pure ». Pour Sainte-Beuve, « ces sortes d'explications sur de grands génies pris dorénavant comme types absolus et symboles,... généralisés de plus en plus..., restent nécessairement conjecturales ». On sent qu'il est plus frappé de l'ambition de pareilles formules qu'il n'est convaincu de leur exactitude et de leur valeur. Et puis dans son étude de la littérature anglaise, Taine fait plus de place à l'histoire qu'au goût : « La vue historique a tout envahi dans les lettres : elle domine désormais toute étude, elle préside à toute lecture ». Ce n'est point que Sainte-Beuve prétende l'exclure, lui qui a tant contribué à l'introduire ; mais il ne veut pas qu'elle règne seule. En somme, il n'y a pas de vraie critique sans goût et il n'y a point de goût chez qui n'apprécie que la force, l'excès, la violence, la monstruosité même. « Le jour où viendrait un critique qui aurait le profond sentiment historique et vital des lettres comme l'a M. Taine,... et en même temps qui ne supprimerait point — que dis-je? qui continuerait de respecter et de respirer la fleur sobre, au fin parfum, des Pope, des Boileau, des Fontanes, ce jour-là, le critique complet serait trouvé, la réconciliation des deux écoles serait faite. Mais je demande l'im-

possible, on voit bien que c'est un rêve. » — En effet, c'est un rêve ; car ici il ne s'agit plus entre Taine et Sainte-Beuve (et entre les familles d'esprits qu'ils représentent) d'un désaccord de théories et de méthode, nous touchons à ce qu'il y a d'irréductible et d'incommunicable dans les esprits. Et c'est bien la preuve que Sainte-Beuve a raison contre Taine, quand il soutient que la critique la plus scientifique dans ses tendances et dans ses procédés n'en reste pas moins un art : jamais deux critiques ne s'entendront sur l'objet de leurs études, comme deux mathématiciens sur le leur.

Tous ces exposés et toutes ces discussions sont pleins d'intérêt, et sont révélateurs. Ce qu'ils nous révèlent surtout, me semble-t-il, c'est que de plus en plus, dans sa critique, Sainte-Beuve fait autant de part, — au moins, — à la description psychologique des caractères qu'au jugement esthétique des œuvres. Sans doute, il a bien expliqué que l'étude « morale » est un moyen pour l'étude « littéraire ». Mais bien souvent l'étude morale semble se suffire à elle-même et apparaît en réalité comme le but dernier du critique. Je suis, déclare Sainte-Beuve, « habitué et enclin par nature à étudier surtout les individus », et je suis « ainsi fait moi-même que la *forme des esprits* et le *caractère* des auteurs me préoccupent encore plus que le *but* des ouvrages ». — Il a bien écrit : le *but* et pas même : la beauté, la valeur littéraire. On dirait qu'il oublie cela même qui jusqu'alors était considéré comme l'objet propre de la critique !

C'est qu'aussi bien il a singulièrement élargi la conception de cette critique. Jadis, il aurait dit, je

crois : Tout ouvrage qui a une forme belle, un style, appartient à la littérature. Maintenant il dit : « Tout ce qui est d'intelligence générale et qui intéresse l'esprit humain appartient de droit à la littérature ». Jadis, il lui était bien arrivé de consacrer un article à un peintre, tel que Huet; mais il s'en excusait presque et il expliquait que c'était pour donner un coup de collier à la cause d'alliés : les peintres novateurs étant « les frères » des littérateurs romantiques. Maintenant, quand il consacre trois longs articles à Gavarni, il écrit nettement : « La littérature gagne à s'étendre et à ne pas s'isoler, à ne pas s'enfermer en soi... ; les nouvelles générations de lettrés et d'artistes qui s'élèvent et se pressent à la file, se mêlent familièrement entre elles.... Il ne s'agit pas de déplacer les genres... ; mais il importait en effet de multiplier les points de vue, de comprendre, d'embrasser sans acception de métier, toutes les expressions de talent et de génie, toutes les originalités de nature, tous les modes de l'imagination ou de l'observation humaine. La critique, qui, par un reste de préjugé ou de routine, se priverait de toute ouverture de ce côté, se retrancherait, de gaieté de cœur, bien des lumières et beaucoup de plaisir. » Voilà donc l'art, qui, à son tour, devient un moyen de plus, que le moraliste utilise pour sa vaste enquête sur l'homme. Et l'histoire en est un autre. Et l'histoire prend dans les *Nouveaux Lundis* une place de plus en plus grande. Non seulement Sainte-Beuve consacre des études aux ouvrages des historiens, à Thiers, à Sismondi, mais encore aux personnages historiques eux-mêmes, à un Philippe II, à un Jean Bon Saint-

André, à une Marie Leczinska, à un Catinat, etc., pour peu que ces personnages aient écrit ne fût-ce que des lettres (et tout le monde a écrit des lettres) ou qu'un écrivain quelconque ait traité de leur vie et de leur rôle. Il fait même plus. Insensiblement (se souvient-il d'avoir, quand il était enfant, rêvé d'être lieutenant de hussards?) il a écrit toute une série d'histoire militaire, dont les spécialistes eux-mêmes font le plus grand cas.

Cet élargissement est significatif. Ses *Nouveaux Lundis* ne sont plus un recueil de critique au sens ancien du mot; ils sont bien plutôt un recueil « de cas humains étudiés au vif », et, plus encore que les *Lundis*, ils rappellent Montaigne. Ils le rappellent même dans la manière. La vieillesse est conteuse. Bien que l'esprit de Sainte-Beuve n'ait alors rien de sénile (jamais il n'a paru plus ferme; jamais il n'a plus nettement abordé et traité les plus graves et les plus hautes questions), il semble s'abandonner un peu au plaisir de converser avec ses lecteurs. N'était la malice, voire la rancune qui ne l'ont pas abandonné; n'était certaine âcreté que les luttes politiques et religieuses font parfois apparaître en ses écrits; n'était encore une certaine poésie familière qui perce parfois encore, un frémissement contenu à la rencontre des belles choses; il prendrait aisément l'allure d'un « bonhomme Richard », d'un Franklin du parti anticlérical.

Ainsi vieillissait-il dans sa petite maison de la rue du Montparnasse, s'occupant avec ardeur de mille choses diverses, mettant en ordre ses volumes d'autrefois, réunissant ses poésies pour laisser après sa mort sa « gerbe liée », réimprimant, pour

les compléter et les corriger par mille petites notes précises, ingénieuses, malignes, ses *Portraits contemporains*, lâchant un beau jour quelques-uns des « poisons » qu'il notait depuis des années dans son journal, mais conservant sous clef, pour plus tard, les plus vénéneux : jusqu'au bout laborieux et jusqu'au bout homme de lettres, avec les qualités — et les défauts — de l'homme de lettres. Sa besogne achevée, il causait avec ses amis, il assistait à leurs réunions chez Magny, il les invitait à des dîners fins en petit comité, — ceux du moins qu'il ne trouvait pas trop « respectables » pour se choquer d'y rencontrer sa « famille improvisée », selon la jolie périphrase de son dernier secrétaire. Il s'était fait en un mot le régime d'un épicurien délicat.

Malheureusement ses dernières années furent assombries par une cruelle infirmité. Il avait la pierre, comme Bossuet. Il sentit venir la mort et prit ses mesures définitives : « Je veux, écrivit-il, que mon enterrement soit purement civil, un enterrement sans pompe, sans solennité : aucun insigne, aucune trace d'honneur. Je demande aux corps et aux compagnies auxquels j'ai l'honneur d'appartenir de ne se faire représenter à mon enterrement par aucune députation, heureux et reconnaissant si des collègues et des confrères veulent bien individuellement accompagner mes restes. Ma place est au cimetière Montparnasse, à côté de ma mère. Je désire qu'aucun de mes exécuteurs testamentaires ne fasse de discours, mais que l'un d'eux, Lacaussade ou Troubat, par quelques mots simples, se borne à remercier l'assistance qui m'aura accompagné jusqu'à

la tombe. » Il mourut quelque temps après, le 3 octobre 1869. Une foule nombreuse accompagna son corps ; les étudiants, — qui l'avaient hué au Collège de France, — prirent place en corps dans le cortège.

« En avançant dans la vie, écrivait-il un jour, je me suis dit bien souvent que celui qui, dans sa jeunesse, à l'âge des nobles ambitions et des belles ardeurs, avait formé les plus hauts projets et conçu les plus magnifiques espérances, si, tout compte fait et toutes illusions dissipées, il se trouvait n'être déçu que de la moitié ou des trois quarts de son rêve, celui-là ne devait pas s'estimer encore trop mal partagé et n'avait pas à se plaindre du sort. » — Si cela est vrai, Sainte-Beuve n'a pas eu à se plaindre. Sans doute, il n'a pas obtenu la gloire de poète qu'il avait rêvée ; mais son œuvre est de celles qui resteront, son nom de ceux que la postérité redira ; et ceux-là mêmes qui sont le plus sévères à ses faiblesses, respecteront l'effort persévérant qu'il a fait pour atteindre le vrai, « le vrai seul ».

Le vrai, voilà le principe de vie durable qui assure la permanence de son œuvre. D'autres ont édifié des théories plus ambitieuses — et plus fragiles, qui se sont écroulées ensuite et dont les débris n'inspirent plus qu'une curiosité historique. Lui, il sera lu par les générations successives avec un intérêt toujours renouvelé, parce qu'il n'a visé qu'à la vérité. Et ses écrits — les *Lundis* et les *Nouveaux Lundis* surtout, — resteront une contribution toujours actuelle à cette infatigable enquête psychologique sur l'homme qu'est, plus sans doute qu'aucune littérature au monde, la littérature française.

TABLE DES MATIÈRES

633-21. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 6-21.